

IMPACT
90
CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO
HANNIBAL
Le retour du cannibale féroce !
La carrière de
MARK DACASCOS
Kung Fou Style
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
M 3226 - 90 - 25,00 F - RD

QUAND LE PIRE MENACE,

ÊTES VOUS PRÊTS A NE PLUS VOIR ?

A ÊTRE DANS L'OBSCURITÉ TOTALE ?

2 pistes de commentaires audio

Un reportage sur les Rave Party de Pitch Black

La présentation promo du film et ses bandes annonces...

Le DVD PITCH BLACK

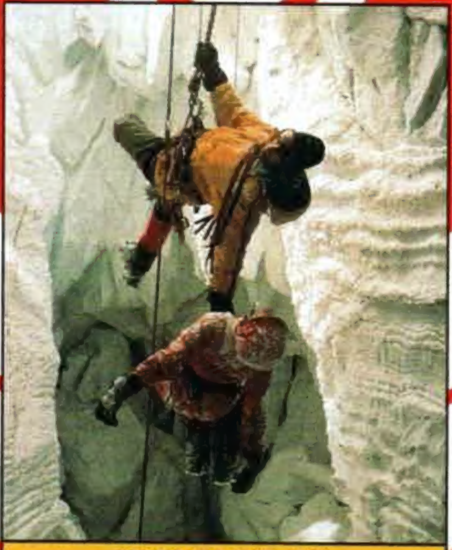
Enfin une bonne raison d'avoir peur de l'écran noir.





SOMMAIRE


MARK DACASCOS : P. 18.


VERTICAL LIMIT : P. 30.

EDITO

Devinette : qu'est-ce qui a coûté 200 millions de francs, est sorti le 31 janvier sur les écrans et a déjà cumulé 2.918.986 entrées à la date du 11 février au soir ? Bien sûr, tout le monde connaît la réponse... Pratiquement 3 millions de spectateurs en à peine deux semaines d'exploitation ! A l'heure d'aujourd'hui, l'équipe du **Pacte des Loups** doit pousser un grand soupir de soulagement et sabrer le champagne. Car malgré son fort potentiel attractif, la réussite commerciale du **Pacte des Loups** n'était pas gagnée d'avance. Aujourd'hui, c'est une certitude, l'opération sera rentable, ce qui devrait ravir les admirateurs comme les détracteurs du **Pacte**. Car qu'on aime ou pas le film de Christophe Gans, il faut de toute façon lui reconnaître l'immense mérite d'exister sous sa forme. **Le Pacte des Loups** dépasse le cadre du film de genre pour embrasser la tradition du vrai film populaire, celle d'un cinéma épique auquel viennent se greffer des éléments qui ont fait les beaux jours du cinoche de quartier. C'est sûrement d'ailleurs la raison pour laquelle il attire autant de monde dans les salles. Surtout que la promotion accompagnant la sortie du film a été savamment orchestrée, y compris par rapport à la concurrence, puisque **La Vérité si je Mens 2** déboulait la semaine suivante. Pendant près d'un mois, dans la presse écrite comme à la télé, on a ainsi assisté à un combat de titans rarement observé en France et généralement réservé aux films américains. Le cinéma français commencerait-il à montrer les crocs ? Apparemment, oui. Une démarche qui s'avère payante quand on sait que notre industrie de la pellicule gagne actuellement des parts de marché considérables. Et le succès du **Pacte des Loups**, d'autant plus important qu'il a réussi à convaincre même les plus sceptiques d'acheter leur billet, annonce un futur réjouissant. Un film qui était donc très attendu, et qui s'impose comme le premier véritable événement de cette nouvelle année.
Un autre film attendu, c'est **Hannibal**, qui encaisse 58 millions de dollars au box-office US lors de son premier week-end d'exploitation. Un score gargantuesque qui le place comme le troisième meilleur démarrage de tous les temps, hors sorties estivales. Ce qui n'a rien d'étonnant pour la suite du **Silence des Agneaux**, tant ce dernier reste un monument de cinéma aux yeux du public. Maintenant, il sera intéressant de suivre le parcours du film dans les semaines à venir, car **Hannibal** a dû en surprendre, voire en décevoir plus d'un. En effet, au thriller terrifiant de Jonathan Demme succède un slasher débilo-gore signé Ridley Scott. Avec Hannibal, le réalisateur culte du premier Alien et de Blade Runner, qui a connu ces dernières années un gros passage à vide (**1492**, **Lame de Fond**, **A Armes Egales**), s'amuse comme un petit fou, imagine des scènes calibrées pour une production Jerry Bruckheimer, et transforme le très effrayant Hannibal Lecter du **Silence des Agneaux** en croquemitaine de série B. Ridley Scott semble donc ne pas du tout se soucier des attentes des spectateurs. Des spectateurs qui sont prêts à tout lui pardonner, se souvenant sans doute qu'il les a bien divertis le printemps passé avec **Gladiator**.

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

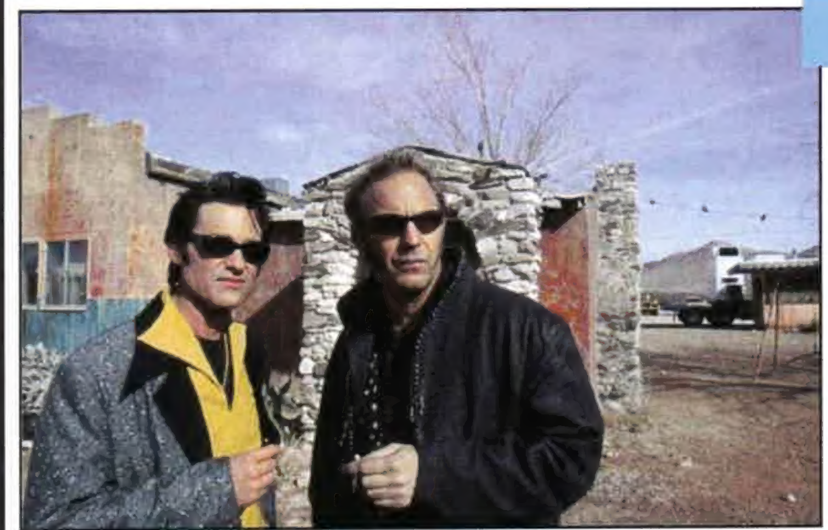
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Cédric Delelée - Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Stéphane Moïssakis **collaborateurs** Fathi Beddiar - Sandra Nahon - Alexandre Nahon - Bertrand Rougier

correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

composition Bezmoua Associated **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** février 2001 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°90** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements
Michèle Abitbol-Lasry - Fabien Baron - Michel Burstein - Cat's - Valeria Ciezar - Nathalie Dauphin - ddd Conseil - Emmanuel Egretier - Sylvie Forestier - François Frey - Laura Gouadain - Cédric Landemaine - Pascal Launay - Clotilde Lécuillier - Henri Lenique - Séverine Lajarrige - Anne Lara - Emilie Maison - Olivia Malka - Alexis Rubinowicz - Robert Schlockoff - Jean-Pierre Vincent



■ *Kurt Russell & Kevin Costner dans 3.000 MILES TO GRACELAND* ■

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE, Damien GRANGER & Stéphane MOÏSSAKIS ■

3.000 MILES TO GRACELAND

On le sait depuis longtemps, Kevin Costner n'a peur de rien et se fout royalement que le film dans lequel il a choisi d'investir son énergie ait ou non un quelconque potentiel commercial du moment qu'il a envie de le faire. Pas pour rien que le bonhomme a débuté chez *Troma* ! C'est sans doute pour rendre hommage à ses débuts dans la profession qu'il se retrouve dans **3.000 Miles to Graceland**, un produit carrément autre financé par *Warner* et réalisé par un certain Demian Lichtenstein (**Lowball**, inédit chez nous). Ancien taulard, Costner s'y déguise en Elvis Presley pour se rendre à une convention dévolue au King qui a lieu dans un casino de Las Vegas. C'est donc avec rouflaquettes et veste scintillante ouverte sur son torse velu qu'il déboule sur les lieux, avec l'intention de profiter de l'hystérie ambiante pour tout dévaliser avec l'aide de ses complices. Parmi ceux-ci, Kurt Russell, qui du coup endosse une tenue qu'il avait déjà portée dans **Le Roman d'Elvis**, le biopic de John Carpenter qui lui valut une certaine renommée il y a vingt ans. Un casting percutant complété par les deux tourtereaux crétins des Scream, David Arquette et Courteney Cox, ainsi que par Howie Long (**Firestorm**), Christian Slater, Ice-T, Jon Lovitz, Kevin Pollak et le crooner Paul Anka. Une fois le film terminé, deux versions ont été soumises à l'approbation du public lors des projections-test, l'une supervisée par Costner, l'autre par Russell. C'est celle de Costner qui l'a emporté, ce qui le consolera sans doute qu'*Universal* lui ait refusé la même faveur sur **Pour l'Amour du Jeu** l'an passé. Au vu de la bande annonce, les coups de fusil à pompe vont faire voltiger les roulettes et éventrer les machines à sous dans ce polar joyeusement déjanté, où le beau Kevin semble s'amuser comme un petit fou, aussi hilare que dans **Silverado** ! Sortie le 23 février aux USA.

■ C.D. ■

THE 51st STATE

A *Impact*, on adore Samuel L. Jackson, sauf quand ce dernier se laisse aller dans des purges indignes de son talent. Passe encore que l'intéressé ruine son charisme pour John Singleton (**Shaft 2000**) ou George Lucas (**La Menace Fantôme**), mais le voir à l'affiche de **L'Enfer du Devoir**, l'énorme erreur de William Friedkin, ça ne va plus du tout. En gros fan de films made in Hong Kong, le Jules de **Pulp Fiction** est parti chercher le bon Ronny Yu (**La Fiancée de Chucky**, **Jiang Hu**) pour réaliser son nouvel actioner et déjà, ça va mieux ! **The 51st State**, puisque c'est le titre de leur collaboration, est né dans l'imagination d'un boutiquier anglais du nom de Stel Pavlou. Novice en matière de scénario, ce fan de Samuel Jackson écrit l'histoire de Elmo McElroy, un trafiquant de drogue qui s'offre un voyage à Liverpool pour boucler un dernier gros coup avant de prendre sa retraite. L'affaire tourne court lorsque ce dernier se met en cheville avec un «guide touristique» qui s'avère être un activiste anti-yankee. Sans trop y croire, le néo-scénariste fait parvenir le script à son idole et manque de s'évanouir lorsque la superstar lui répond positivement en désirant produire l'affaire. Pour bien faire, Jackson s'entoure d'un casting exclusivement british en engageant Robert Carlyle (**The Full Monty**), Rhys Ifans (**Little Nicky**), Emily Mortimer (**Scream 3**) et Sean Pertwee (**Soldier**). Bouclé en deux mois (entre octobre et décembre 2000) pour un budget de 27 millions de dollars, **The 51st State**, un mélange d'action et de comédie, pointera le bout de son nez à la fin de l'année, pile poil pour l'heure du thé. Bloody cool !

■ S.M. ■



■ *Emily Mortimer & Samuel L. Jackson dans THE 51st STATE* ■

- Après **Ocean's Eleven** de Steven Soderbergh, George Clooney tournera **The Life of David Gale** sous la direction d'Alan Parker. La star se glissera dans la peau d'un activiste s'opposant à la peine capitale, qui se retrouve accusé du meurtre d'un de ses confrères et condamné à mort.

- Réalisateur de **Drôles de Dames**, McG s'apprête à produire le thriller militaire **Airshow**, au sujet de deux pilotes de chasse, héros de la guerre du Golfe, dont un devient pilote de ligne tandis que l'autre rejoint un groupuscule terroriste. Le bouquet final ? Un duel aérien en F-18 entre les buildings de Chicago !

- Le Punisseur pourrait revenir sur les écrans, suite à l'association entre *Marvel* et *Artisan*. On parle sérieusement de Tom Berenger (?!) pour reprendre le rôle tenu il y a plus de dix ans par Dolph Lundgren dans le film assez fade de Mark Goldblatt.

- Le nouvel opus des frères Coen s'intitule **The Barber Movie**. Il s'agit d'un film noir tourné en noir et blanc dans lequel un coiffeur se retrouve impliqué dans une sombre affaire de chantage et de meurtre. Billy Bob Thornton, Frances McDormand et James Gandolfini sont de la partie.

- **Rush Hour 2** n'est même pas encore sorti que son producteur Arthur Sarkissian pense déjà à un **Rush Hour 3** qui se déroulerait en Afrique, toujours sous la direction de Brett Ratner, avec qui il prévoit également de faire un remake du **Cercle Rouge** de Melville. Egalement sur les tablettes de Sarkissian, le film d'action **Seven Day Soldiers**, un croisement des **12 Salopards** et de **Midnight Run** que devrait diriger Martin Campbell.

- Nicole Kidman, qui s'est salement démontée le genou sur le tournage de **Moulin Rouge**, vient de quitter celui de **Panic Room** de David Fincher sur les conseils de ses médecins. Jodie Foster la remplace au pied levé, abandonnant du coup son poste de Présidente du Jury au prochain Festival de Cannes.

LORD OF THE RINGS

Episode 9 : Psycho-casting

La nouvelle bande annonce du **Seigneur des Anneaux** *(1)* est étonnante. Alors que les teasers des grandes productions américaines jouent traditionnellement l'emphase, en offrant un terrain fertile aux fantasmes du spectateur (cf. **Pearl Harbor**), le staff de Peter Jackson a opté pour une approche anti-spectaculaire et dirigiste. A deux ou trois plans de foules succède l'enjeu principal des films (l'anneau), ainsi qu'une longue galerie de portraits, détaillant les protagonistes, positifs, du premier volet. Dans un premier temps, cette présentation univoque a vocation à rassurer les fans des romans (et ils sont nombreux ! Rappelons que dans le monde anglo-saxon, «Le seigneur des anneaux» est l'un des livres les plus lus après la Bible). Une manière de leur prouver que l'intégrité de l'œuvre, son caractère de chanson de geste, est formellement respecté. En second lieu, elle s'assure que le néophyte devinera qu'il a plus affaire à un film (un sujet, des personnages) plutôt qu'à un blockbuster (un concept). Enfin, stratégie marketing mise à part, elle nous prouve le bien-fondé de la confiance que nous mettons en Jackson pour faire exister ces caractères. Rarement, en effet, une bande annonce nous aura donné à contempler des acteurs qui ressemblent aussi peu à des acteurs ! Si la mise en scène de Jackson a toujours assuré cette présence à l'écran (notamment par l'entremise de focales courtes, qui détachent le personnage du décor et le propulsent vers le spectateur), le bonhomme aura également mis toutes les chances de son côté en appliquant des choix de casting et une gestion manipulatrice des comédiens qui renvoient à certaines méthodes du défunt Francis Ford Coppola (Quoi ? Coppola n'est pas mort ?). Voici quelques recettes de manipulation.



■ *Gandalf (Ian McKellen)* ■

Elijah Wood (Frodon Baggins)

Au début du roman, Frodon ne connaît du monde que ce que son oncle Bilbo lui a rapporté. Lorsque s'impose à lui la quête dangereuse qu'il doit entreprendre, c'est un mélange d'excitation et de terreur qui l'envahit. A priori, on pourrait juger qu'Elijah Wood a trop d'expérience filmique pour pouvoir s'identifier pleinement à Frodon. Ce qui a pu, au départ, séduire Jackson, est le mélange de naïveté et de sagesse qui émane de ce jeune adulte. Mais il est intéressant de savoir que jusqu'alors, les parents d'Elijah Wood avaient l'habitude d'accompagner leur enfant sur les plateaux de ses films. La conjonction d'un tournage en Nouvelle-Zélande, ainsi que l'âge maintenant avancé d'Elijah, font qu'il se retrouve pour la première fois complètement livré à lui-même, loin du foyer (hors du village), sur une terre inconnue, et que pour la première fois de sa carrière, il porte sur ses épaules la charge de toute une entreprise filmique (l'anneau). Il était dès lors inévitable qu'il se cherche un soutien parmi ceux qui, sur le plateau, partageaient à la fois son âge et sa relative immaturité, en l'occurrence, rien moins que les trois autres hobbits (Sean Astin, Billy Boyd, Dominic Monaghan). Jackson aura donc pris soin de les caser dans des chambres voisines, planifiant son tournage pour qu'ils puissent passer le plus clair de leur temps ensemble, et apprennent à devenir de véritables amis. Puis, il les aura cruellement séparés lorsque le planning et de la dramaturgie le nécessitaient, en abordant le second épisode (où les hobbits sont effectivement séparés).

Ian McKellen (Gandalf)

Gandalf descend d'une longue tradition de magiciens, assurant la cohérence de la terre du milieu. Il a la particularité de s'intéresser de très près à une peuplade marginale, les hobbits, et possède une curiosité et un sens de l'observation hors du commun. A l'inverse des interprètes des hobbits, McKellen est un acteur expérimenté, issu de la tradition shakespearienne. Il se réfère donc à un héritage à la fois très lointain et toujours présent, voire indispensable au cinéma contemporain. Or, McKellen, en plus d'une figure respectée de la scène, est un infatigable militant de la cause homosexuelle. Plus fort encore : il tient un carnet de route dans lequel il consigne ses observations et expériences *(2)*. Le tournage en Nouvelle-Zélande fut d'ailleurs pour lui l'occasion d'une formidable excursion, propre à satisfaire sa curiosité toujours renouvelée. Il était évident que son comportement vis-à-vis des acteurs/hobbits serait un mélange de paternalisme et de transmission de savoir. De plus, ses rapports étroits avec Peter Jackson et Fran Walsh faisaient que les acteurs/hobbits avaient une certaine tendance à passer par lui pour s'adresser au réalisateur et à sa femme. Ainsi, il leur arrivait fréquemment de se demander où était Ian (dans le premier tome, les hobbits passent l'essentiel de leur temps à chercher Gandalf).



■ *Legolas (Orlando Bloom)* ■

Pour faire bonne mesure, Saruman, le magicien ennemi, est interprété par un autre grand acteur de la scène, Christopher Lee, respecté également, mais plutôt connu du reste de l'équipe pour ses rôles de méchants mythiques (Dracula en tête).

Viggo Mortensen (Aragorn)

Promis à un destin de roi, Aragorn, par méfiance du pouvoir, est devenu aventurier. Surnommé Grands-Pas, il est un temps l'intermédiaire entre Gandalf et les Hobbits. Au fil de l'aventure, il accomplira son destin en devenant le roi du royaume réunifié. Jackson avait d'abord choisi pour ce rôle l'acteur inexpérimenté Stuart Townsend, mais ce dernier ne lui donna pas satisfaction et fut congédié. S'il n'était pas le premier choix, son remplaçant de dernière minute, Viggo Mortensen, se réfère pourtant beaucoup mieux au processus d'identification qui nous intéresse ici. En effet, sur ses premiers rôles importants (**L'Enfant Miroir**, **Indian Runner**), la critique avait prédit à Mortensen un avenir des plus brillants. Comme s'il avait redouté cette prophétie, Mortensen disparut mystérieusement des tablettes pour devenir un de ces mercenaires du septième art, cumulant les seconds rôles dans les chefs-d'œuvre comme les navets, sans forcément user de génie mais avec toujours une belle solidité. Il serait fascinant que la trilogie du **Seigneur des Anneaux** le propulse enfin à la place que lui avait autrefois réservée la presse.

Bernard Hill (Theoden)

17ème roi de Rohan, dernier de sa lignée. A vécu de hautes aventures. Un sort lancé par Saruman, ainsi que son mauvais conseiller Wormtongue, le rendent déclinant, vieillissant, avant que Gandalf ne le guérisse de sa torpeur. Alors que toute l'équipe s'émerveillait du gigantisme du projet, Bernard Hill déclarait *«qu'il en avait vu d'autres»*. En effet, l'acteur a participé à l'autre grande aventure cinématographique de ces dernières années. Il était le capitaine du **Titanic** de James Cameron. Est-il besoin de le préciser, il était sorti de ce tournage épuisé, vidé. A-t-il retrouvé son énergie sur **Le Seigneur des Anneaux** ?

La fille de Theoden, Eowyn, est une guerrière fougueuse, pressée de prouver sa valeur là où on lui demande de la passivité. Pour l'interpréter, qui de mieux que Miranda Otto (**Apparences**), une relative nouvelle venue, à la formation théâtrale solide, fille d'un acteur prolifique (Barry Otto) anxieuse à l'idée de prouver ses compétences de comédienne ?

Orlando Bloom (Legolas)

Prince Elf choisi pour accompagner la communauté de l'anneau, Legolas va se lier d'amitié au nain Ghimli, qu'il considère pourtant comme dénué d'humour, obsédé par le travail et plutôt grossier. Le svelte Orlando Bloom est un surfeur émérite, vivant une relation intime avec la nature (au même titre que les elfs). Dans ses propos, il aime à se moquer gentiment de cette bête de travail qu'est Peter Jackson, et qu'il considère être un hobbit (même si son physique le rapproche plus de Ghimli, justement). A la fin du tournage, Bloom regrettait d'avoir à quitter ceux qu'ils considéraient comme une nouvelle famille

■ **Rafik DJOUMI** ■

1/ La bande-annonce est téléchargeable en Real Player sur le site : www.lordoftherings.net/

2/ Des extraits du carnet de route de McKellen sont disponibles à l'adresse www.mckellen.com/cinema/lotr/journal.htm

Prochain Episode :
Le tournage est fini.
Peter Jackson se confesse.



■ *Aragorn (Viggo Mortensen)* ■

WINDTALKERS



■ WINDTALKERS ■

C'est parallèlement à la post-production de **Mission : Impossible 2** que John Woo a préparé ce **Windtalkers** pour lequel il retrouve son Castor Troy d'amour, le génialement cabotin Nicolas Cage. Se basant sur un script de Joe Batteer et John Rice, le duo responsable du scénario de **Blown Away**, **Windtalkers** exploite un système mis en place par l'armée américaine durant la Seconde Guerre Mondiale. Dans le but de décoder des informations classées top secret, l'armée utilisait le langage Navajo afin de ne pas révéler ses sources à l'ennemi, l'armée japonaise en l'occurrence qui ne possédait pas de traducteur. Chaque soldat Navajo était donc assigné d'un marine en guise de garde du corps. En cas d'enlèvement, ce dernier recevait alors l'ordre d'abattre son camarade de combat. Le film se concentrant sur l'amitié entre le sergent Joe Enders (Big Cage) et le soldat Navajo Carl Yahzee, interprété par Adam Beach (**Smoke Signals**), les fans du cinéaste à fleur de peau comprennent mieux ce qui a poussé leur idole à se retrouver sur ce projet excitant. Notre homme risque de refaire son **Une Balle dans la Tête**, ce qui tombe bien puisque c'est un chef-d'œuvre !

Le tournage de **Windtalkers** a débuté fin août et se termine ces jours-ci. Le réalisateur a retrouvé son chef op' de **M:I-2**, Jeffrey L. Kimball et a gratifié sa production (le complice de toujours Terence Chang est de la partie) d'un casting incroyablement riche et versatile. Autour de Nicolas Cage et Adam Beach se croisent donc Christian Slater (déjà dans **Broken Arrow**), Noah Emmerich (**Truman Show**), Emily Mortimer (aussi dans **The 51st State**), Frances O'Connor (Endiablé) et le gigantesque Peter Stormare (l'astronaute russe d'**Armageddon**). La promesse d'un grand choc cinématographique est cependant amoindrie depuis que la *MGM*, distributrice du film, a imposé certaines conditions au réalisateur. John Woo ne pourra ainsi réaliser une scène majeure du film impliquant l'attaque d'un bunker par un tank. Considérée comme trop crue et trop violente, cette scène a tout simplement disparu des plannings de tournage ! Selon certaines rumeurs, la major risque même d'effectuer un montage différent de celui envisagé par le cinéaste. Ce qui expliquerait que la sortie du film, originellement prévue pour juin, soit repoussée au 9 novembre prochain aux Etats-Unis. Rhaaaa ! Ça donne vraiment envie de s'armer de deux berettas et de rendre une petite visite aux exécutifs des studios...

■ S.M. ■



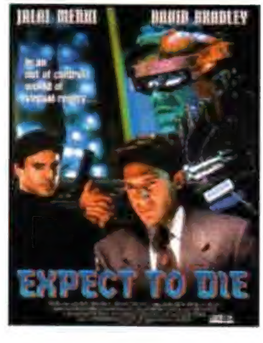
■ *Nicolas Cage dans WINDTALKERS* ■

s é r i e B

AMSELL ENTERTAINMENT

Fondateur d'*Amsell Entertainment* en 1995, Alan M. Solomon a débuté dans le métier au sein de *Shapiro/Glickenhaus Entertainment*, où il exerçait la fonction de producteur sur des films comme **Blue Jean Cop**, **Moontrap**, **Le Triomphe des Innocents**, **Ring of Steel** ou encore **Timemaster**. Jusqu'au jour où les big boss, Len Shapiro et James Glickenhaus, décidèrent de concert de mettre un terme à la société. *«C'était un choix totalement calculé. Len et James ont d'ailleurs monté d'autres compagnies chacun de leur côté par la suite.* Amsell *continue de représenter leur catalogue au niveau de la vente des droits internationaux tout en produisant et distribuant d'autres films d'action indépendants»* déclare Alan M. Solomon, dont la nouvelle structure reste en effet solidement ancrée dans le registre «torgnoles et gunfights à gogo» et compte déjà 40 films à son actif.

Le premier, **Balance of Power** de Rick Bennett, qui confrontait le kickboxer Billy Blanks aux assassins de son meilleur ami, est immédiatement suivi par **Cyber Vengeance** et **Absolute Agression**, tous deux réalisés dans la foulée par le Danois J. Christian Ingvordsen, interprétés par Robert Davi et tournés dans le même décor, à savoir un pénitencier futuriste où s'affrontent détenus et matons corrompus. Le même Ingvordsen récidive avec **Airboss**, dans lequel s'illustrent l'ancien Marine Kayle Watson, ainsi que Frank Zagarino dans le rôle du Major Frank White, dépêché par le gouvernement américain pour retrouver un avion supersonique dérobé par un terroriste russe. Suivront les similaires **Airboss 2 : Preemptive Strike**, **Airboss 3 : The Payback** et **Airboss 4 : Ecowarrior**, toujours aussi généreux en combats aériens. J. Christian Ingvordsen,







qui a déjà écrit, produit et réalisé plus de quinze films, Alan M. Solomon le connaît depuis des années puisqu'ils ont collaboré ensemble du temps de *Shapiro/Glickenhaus*. Tout comme Jalal Merhi, un ancien diamantaire reconverti en star du ring, avec qui *Amsell Entertainment* s'associe pour une série de plusieurs films dont certains seront réalisés par ses bons soins : **Tiger Claws 2** et **3**, également avec Cynthia Rothrock, **Expect to Die** et **Crisis**, «starring» David Bradley, **Cause and Effect** et **Sometimes a Hero**, cette fois avec Bryan Genesse, et enfin **Guaranteed on Delivery** et **The Circuit**, pour lesquels il débauche son pote Olivier Gruner. Du beau monde pour des films correctement ficelés qui vont du simple cocktail d'arts martiaux au drame urbain. Avec des budgets avoisinant les 3 millions de dollars, *Amsell Entertainment* présente environ huit nouvelles productions par an, parmi lesquelles **Severe** de Ron Lee (deux flics introduisent le milieu du porno amateur pour démasquer un mystérieux tueur), **Hard Edge** de Caleb Lindsay (deux amis s'incrustent dans une partie de paintball qui tourne au carnage), **Placebo Effect** d'Alejandro Seri (un chauffeur de taxi dévoile un complot visant à assassiner un homme politique), **Drive in** de Charles Dobus (un homme enfermé dans une chambre depuis sa naissance passe ses journées à sa fenêtre à regarder les films d'horreur qui passent au drive-in juste en face, s'échappe, pète les plombs et tue tout le monde), **The Yakuza Way** de Shundo Ohkawa (un yakuza arrive à Los Angeles pour affaires et déclenche une guerre des gangs), **LINX** de Bryan Bagby (le gouvernement américain envoie des «men in black» récupérer des artefacts extraterrestres avant que des terroristes ne mettent la main dessus), ou encore **The Cutoff** d'Art Camacho (un détective privé à la dérive se frotte à la mafia locale après la mort de son frère). Tout un lot de séries B fort sympathiques qui demeurent inédites chez nous. Il ne reste donc plus qu'à espérer qu'un distributeur s'y intéresse de près.

■ Damien GRANGER ■

jeu vidéo

MEDAL OF HONOR RÉSISTANCE

Edit.: Electronic Arts. Dév.: DreamWorks Interactive. Disponible sur PSOne.

& LE MONDE NE SUFFIT PAS

Edit.: Electronic Arts. Dév.: Black Ops Entertainment. Disponible sur PSOne et N64.

Black Ops Entertainment (pas franchement le meilleur développeur du monde) a acquis la franchise **Bond** en dépensant, on l'imagine, beaucoup d'argent. Avec leur précédent **Demain ne Meurt Jamais**, il ne leur restait sans doute pas beaucoup de pépètes, ce qui expliquerait qu'ils aient lorgné sur la copie du voisin, en l'occurrence **Syphon Filter**, pour un jeu d'action-shoot à la troisième personne. Le résultat était franchement médiocre, surtout lorsqu'on se rappelle que Bond avait fait l'objet d'un formidable **GoldenEye** sur N64. Quitte à être à la ramasse techniquement, autant choisir un genre plus facile à programmer, le Doom-like, ou le First Person Shoot, ou encore le «arrête un peu de gigoter que je te colle un pruneau entre les deux yeux». Avec **Le Monde ne Suffit pas**, les gars de *Black Ops* donnent donc dans le shoot en vue subjective, avec pour effet positif de ne pas transformer le pauvre Pierce Brosnan en bouillie pixellisée, puisque loi du genre oblige, seule sa main apparaît à l'écran. Reprenant les séquences d'action (vraiment ?) du film de Michael Apted, le jeu propose des missions pépères face à des ennemis dont l'intelligence n'a jamais été aussi artificielle. On retiendra quand même l'attaque des hélicos aux lames circulaires et le dénouement dans le sous-marin, un peu plus spectaculaire qu'au cinéma, ce qui n'était pas difficile.



■ *Le Monde ne Suffit pas : le jeu non plus...* ■

Par le plus pur des hasards, **Le Monde ne Suffit pas** se trouve en concurrence dans les rayons avec **Medal of Honor : Résistance**, la suite du hit surprise de *DreamWorks Interactive*. Si vous aimez les fortes montées d'adrénaline, vous prendre pour le sauveur du monde libre et le bruit des balles traçantes sur les casques, si les bergers allemands n'ont jamais été vos amis, si vous recherchez des ennemis qui ne s'en laissent pas compter, si vous ne craignez pas d'attaquer un tank à la grenade... alors le choix sera vite fait. Le soldat Jimmy Patterson cède ici sa place à Manon, jeune résistante française qui va gagner la Seconde Guerre Mondiale à elle seule en repoussant les troupes allemandes dans l'hexagone, mais aussi en Afrique du Nord, en Grèce et en Italie. **Medal of Honor** offre un plaisir de jeu intense, et se permet même une grosse entorse à la réalité historique lorsqu'une fois toutes les missions achevées, on retrouve Jimmy Patterson dans trois niveaux gaguesques : là, les bergers allemands sont armés, conduisent des half-tracks et des robots nazies se mettent en travers de votre chemin. Drôlement réjouissant !



■ *Medal of Honor - Résistance : irrésistible !* ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

KISS OF THE DRAGON



■ *Jet Li dans KISS OF THE DRAGON* ■

En disgrâce auprès de ses fans après un **Roméo Doit Mourir** qui ne valait pas la corde pour se pendre, le petit Jet Li (1m59 à l'examen médical de l'opéra de Pékin) se doit de remonter la pente via un projet artistiquement viable. Et voilà-t-il pas que l'étourdi signe pour un film avec notre Spielberg à nous, Luc Besson ! Ce qui, dans la foulée, lui permet de zapper un rôle conséquent dans **Matrix 2 et 3** après que la *Warner* lui a refusé la coquette somme de 14 millions de dollars qu'il exigeait pour apparaître dans la franchise des frangins Wachowski. Malgré tout, on peut légitimement penser que ce **Baiser du Dragon** risque de mieux présenter dans la filmo du grand Jet Li (cinq diplômes en coups de latte, toujours à l'opéra de Pékin). Ce ne sera pas un exploit mais c'est déjà ça.
Comme à son habitude, Besson garde le secret autour de sa production. Précisons tout de même qu'il a co-écrit le scénario avec son acolyte du **Cinquième Elément**, Robert Mark Kamen. Et comme à son habitude, le réalisateur offre la mise en scène de son bébé à l'un de ses poulains. En l'occurrence, c'est l'illustre inconnu Chris Nahon qui s'y colle. Le pitch tourne autour d'un officier des services secrets chinois (Jet Li, of course) qui se voit confier une mission de la plus haute importance à Paris et qui se retrouve embringué dans une monstrueuse conspiration. C'est toujours Corey Yuen (**Bodyguard from Beijing, Roméo Doit Mourir**) qui règle les coups de tatane de l'ami Jet et on nous promet des séquences d'action plus réalistes qu'à l'accoutumé. Traduction : il y aura moins de combats câblés ce qui, à la vision de **Roméo Doit Mourir** (un coup de pied = 15 morts !), ne peut pas faire de peine. Bridget Fonda et Tcheky Karyo complètent le casting de ce film distribué par la *Fox* aux USA. La major, très satisfaite du résultat, compare son produit à un mix entre **Léon** et **Fist of Legend** (déjà avec Jet Li) et a programmé **Le Baiser du Dragon** pour le 6 juillet prochain. En France, le film sortira en même temps. D'ici là, Jet Li aura entamé le tournage de **The One** de James Wong (**Destination Finale**) où il incarne un artiste martial condamné à combattre plusieurs de ses doubles dans une dimension parallèle !

■ **S.M.** ■

AMERICAN OUTLAWS



■ *Harris Yulin, Colin Farrell & Scott Caan dans AMERICAN OUTLAWS* ■

Les fans de western, toujours prompts à se ruer sur n'importe quelle production chevaline tant leur genre favori se fait rare sur les écrans, seront heureux d'apprendre qu'après le récit des exploits de Billy the Kid dans les deux **Young Guns**, le studio *Morgan Creek* ressuscite aujourd'hui le légendaire Jesse James dans **American Outlaws**. Un personnage rebattu que ce bandit au grand coeur, sorte de Robin des Bois du Far-West dont le portrait fut déjà dressé par Philip Kaufman, Walter Hill et Robert Boris, sans compter la bonne vingtaine de versions qui les précédèrent (dont une, magnifique, signée Fritz Lang). Toutefois, pas question cette fois d'adopter une approche réaliste et violente puisque le traitement se veut orienté façon **Butch Cassidy et le Kid** : action, humour et émotion s'y taillent donc la part du lion. En tête d'affiche et dans le rôle de Jesse, Colin Farrell, un jeune acteur irlandais découvert dans **War Zone** et **Ordinary Decent Criminal**, et que l'on verra bientôt dans Tigerland, le film de guerre de Joel Schumacher. A ses côtés, on retrouve Scott «fils de James» Caan, Ronny Cox, Harris Yulin, Kathy Bates et surtout l'autoritaire Timothy Dalton dans le rôle d'Allan Pinkerton, le fondateur des services secrets américains, chargé de traquer le gang James. Tout ça serait bien alléchant si le réalisateur n'avait pour nom Les Mayfield, coupable de pitreries comme **Flubber** et **Flic de Haut Vol**, d'autant qu'il devra battre **Texas Rangers**, un western écrit par le grand John Milius et qui sort en salles deux semaines plus tôt, soit début mai. On rappellera aux sceptiques que Milius fut jadis l'auteur de **Jeremiah Johnson** et de **Juge et Hors-la-loi**.

■ **C.D.** ■

SUNDANCE 2001

En Amérique, si vous avez envie de voir des cowboys astronautes danser et chanter dans l'espace, des travelos raconter leur vie sur fond de rock trash ou des lapins géants pousse-au-crime, vous n'avez pas d'autre choix que d'aller faire un petit tour à Park City, Utah, pendant le festival du cinéma indépendant de Sundance. Créé par Robert Redford, Sundance présente la fine fleur des films produits hors studio, des œuvres réalisées en général par de jeunes réalisateurs qui n'hésitent plus à utiliser le cinéma de genre pour s'exprimer.

■ **Donnie Darko** de Richard Kelly est un étrange film de science-fiction qui emprunte aux univers de Philip K. Dick, David Lynch et... John Hughes. Donnie adolescent a priori ordinaire, voit apparaître des lapins géants qui lui ordonnent de mettre le feu à son lycée, puis se réveille en pleine nuit au milieu de nulle part. Schizophrénie ou voyage spatio-temporel, la réponse n'est apportée que lors d'une étonnante conclusion que certains festivaliers essaient toujours aujourd'hui de comprendre. Kelly détourne les clichés des comédies teenage pour un film qui aurait tout pour ressembler à **Une Créature de Rêve** mais qui finit surtout à faire penser à **Blue Velvet**. Un exercice étonnant qui vaut largement le coup d'œil.

■ Après **Suture** en 93, David Siegel et Scott McGehee présentaient leur nouveau thriller, le sublime **The Deep End**. Une mise en scène stylisée à l'extrême pour cette troublante histoire d'une maman (fascinante Tilda Swinton) obligée de mettre en place une infernale machination pour protéger sa famille. Pour cette petite merveille, les auteurs avouent s'être inspirés de Max Ophuls, Douglas Sirk et Hitchcock. Il y a pires références. On parle déjà d'une sélection à Cannes pour le film.

■ Autre thriller, mais beaucoup moins réussi celui-là, **Enigma** de Michael Apted. Le film a créé l'événement à Sundance à cause de son producteur : Mick Jagger. Le vieux rocker s'est découvert une passion pour l'espionnage pendant la Seconde Guerre Mondiale et a décidé de mettre de l'argent dans cette pesante histoire où des scientifiques cherchent à briser le code secret utilisé par les nazis. Aussi lourd qu'un téléfilm BBC des seventies.

■ Avec son polar comique **Double Whammy**, Tom DiCillo louche très fort du côté de la comédie «tarantinesque» sans grand succès. Dennis Leary joue un flic qui a des problèmes de dos. Un bon gros lumbago pendant une fusillade et il devient la risée du commissariat. Le film raconte sa rédemption par l'absurde. Quelques séquences amusantes mais rien de vraiment nouveau ni d'inoubliable.

■ Au rayon des gros ratages, signalons **Caveman's Valentine** de Kasi Lemons, avec Samuel Jackson en ancien pianiste virtuose devenu un clodo parano vivant dans une grotte en plein Central Park. Témoin d'un meurtre, il se met en tête d'en trouver le coupable. Argument grotesque et traitement du même acabit. Même la performance impeccable de Jackson ne sauve pas les meubles.

■ Polar comique encore, et Shakespearien celui-là, **Scotland, Pa** de Billy Morisette. Morisette, qui a sans doute pas mal abusé du chichon en écrivant son scénario, décide de donner sa propre version de Macbeth. Ici, nous sommes dans les années 70 et le royaume du Danemark devient une petite ville de Pennsylvanie. Le jeune Macbeth travaille dans un fast food. N'ayant pas obtenu la promotion qu'il souhaitait et poussé par son ambitieuse épouse, il tue son boss et écarte la famille proche. Il invente le drive-in, le Big Mac(beth) et règne sur l'empire du burger. Mais un flic végétarien (hilarant Christopher Walken) l'a à l'œil, et le poids de ses crimes est de plus en plus lourd à porter. Un peu n'importe quoi, mais très rigolo.

■ Par contre, personne ne rigolait pendant la projection de **L.I.E. L.I.E** comme Long Island Expressway, une autoroute qui relie New York à ses banlieues. **L.I.E.** comme mensonge en anglais. Dans ce drame de Michael Cuesta, il est question de jeunes gamins livrés à eux-mêmes dans les banlieues huppées. Par désarroi, ils volent, agressent, se prostituent. L'un d'entre eux est un orphelin qui se prend d'affection pour une jeune frappe et va jusqu'à s'acoquiner avec un pédophile notoire pour séduire le jeune homme. Jamais misérabiliste, le film de Cuesta nous plonge dans une atmosphère délétère où rien n'est jamais clair. Dans son refus de tout manichéisme, Cuesta se permet même de ne pas condamner ouvertement le pédophile du film (génialement interprété par Brian Cox, le Hannibal Lecter de Michael Mann dans **Le Sixième Sens**). Une attitude que beaucoup jugèrent choquante à Sundance mais qui a au moins le mérite de poser le problème de manière nouvelle et certainement plus intelligente.

■ Il y avait même des films musicaux cette année à Sundance. Dont **Hedwig and the Angry** Inch de et avec John Cameron Mitchell. L'histoire, chantée sur fond de rock trash, raconte la triste destinée de Hedwig, transsexuel amoureux d'une pop star qui l'a laissé tomber dès qu'il a connu la gloire. Une sorte de **Rocky Horror Picture Show** matiné d'**Une Etoile est Née**, le tout version punk rock. Un bonheur pour les amateurs de «musical». Le film a d'ailleurs remporté le prix du public et celui de la mise en scène.

■ Pas de prix pour **The American Astronaut** de Cory McAbee, mais si Sundance décernait celui du film le plus zarbi, McAbee l'aurait emporté haut la main. Ce film en noir et blanc réalisé avec 3 dollars 50 est un space-opera musical déguisé en western. C'est à peu près la seule façon possible de le décrire. McAbee y joue lui-même le héros, sorte de routier de l'espace poursuivi de planète en planète par un Nemesis pulvérisateur d'êtres humains. Le tout ponctué de numéros musicaux insensés sur chaque monde visité. Il fallait voir la tronche hagarde des festivaliers sortant de la projection du film et se demandant exactement ce qu'ils venaient de voir. Moi-même, je n'en suis pas très sûr mais j'en reprendrais bien encore un peu.



■ *Samuel L. Jackson dans* ***Caveman's Valentine*** ■

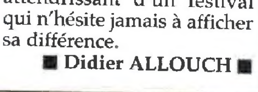


■ *Christopher Walken dans* ***Scotland, Pa*** ■

■ Autre choc du festival, **Series 7** de Daniel Minahan est la parodie de reality show ultime. La règle de ce jeu télé est simple : cinq concurrents auxquels la chaîne fournit armes et munitions sont lâchés dans la ville avec pour mission de se tirer dessus. Le vainqueur est le survivant. Filmé comme s'il s'agissait d'une véritable émission télé, **Series 7** fait mouche, surtout quand on sait qu'un Américain sur cinq a regardé le premier épisode de «Survivor», un modèle de TV Show trash !

■ Grand Prix du festival pour le film le plus insoutenable, le plus provoquant et aussi sans doute le plus intelligent de la sélection, à **The Believer** de Henry Bean ou comment un jeune juif new-yorkais devient le plus terrible et le plus cruel des néo-nazis. Le sujet semblait racoleur, mais Bean en fait une réflexion formidablement fine sur la foi, l'amour et la haine. Une œuvre ultra-violente parfois difficile à supporter mais extrêmement efficace.

■ Le coup de cœur du festival pour **Coffin Joe : The Strange World of Jose Mojica Marins** de André Barcinski et Ivan Finotti. Un documentaire sur le Ed Wood brésilien, Jose Mojica Marins, réalisateur de films d'horreur fauchés qui connut une petite gloire dans les années 60. Sur Marins, toutes sortes de légendes circulaient : il dormait dans son cercueil, son équipe était frappée d'une malédiction, il était un représentant du Démon sur terre... Le documentaire répond à toutes les questions et décrit de façon touchante la carrière d'un homme dont la seule chose qui apparaît incontestable est son amour sans limite du cinéma. Un documentaire aussi touchant que le **Ed Wood** de Tim Burton. Le jury a d'ailleurs récompensé le film. Marins, aujourd'hui vieux monsieur fatigué, était là pour recevoir son prix. Sur scène, il n'a pu retenir ses larmes. Le moment le plus attendrissant d'un festival qui n'hésite jamais à afficher sa différence.



■ **Didier ALLOUCH** ■



■ *Jake Gyllenhaal dans* ***Donnie Darko*** ■



■ *Paul Franklin Dano dans L.I.E.* ■



Sylvester Stallone et Michael Caine : deux Jack Carter pour le prix d'un

gros plan sur...

GET CARTER



Jack Carter (Sylvester Stallone) : un collecteur de dettes brutal

On l'a déjà dit et on le répète : s'il continue à se considérer comme un action hero, Sylvester Stallone se doit d'évoluer. Accepter de reprendre le rôle tenu par Michael Caine dans **La Loi du Milieu**, fleuron british du polar «tough guy», apparaît donc comme un excellent choix de carrière. En interprétant Jack Carter, le grand Michael est parvenu à imposer une figure urbaine à la fois monolithique, ultra violente et nihiliste dans la droite lignée de Lee Marvin, Charles Bronson, Clint Eastwood et plus récemment Mel Gibson (**Mad Max** bien sûr, mais aussi **Payback**). Avec plus de cinquante ans au compteur, Sly a largement atteint l'âge limite pour continuer à prôner «l'action overload» qu'il a contribué à instaurer dans le cinéma pop-corn des glorieuses eighties. Et son charisme d'homme de la rue a déjà fait merveille dans les premiers **Rocky** ou dans ce très bon film oublié qu'est **Les Faucons de la Nuit**. Malheureusement, le public américain en a décidé autrement. Sorti en octobre dernier, **Get Carter** se place très vite comme l'un des plus gros bides de l'année, et même de la carrière de notre homme, pourtant largement pourvue en la matière. Pas plus de quinze millions de dollars au compteur pour une production qui chiffre à 70. Encore une fois, la presse locale s'est acharnée sur leur tête de turc favorite et il ne serait pas étonnant de retrouver le film dans la liste des nominés aux Razzies, ces anti-Oscars qui récompensent les contre-performances de l'année. Stallone y est un habitué. Ce n'est pourtant pas une raison pour faire l'impasse sur ce projet important à plus d'un titre.

Get Carter reprend les grandes lignes du film de Mike Hodges mais se réserve quelques libertés. L'action est transposée en Amérique et Sly reprend donc le rôle de Jack Carter, un collecteur de dettes oeuvrant pour la mafia. Un malfrat qui n'hésite pas à recourir à la violence la plus brutale pour récupérer les biens de ses employeurs. Son passé le rattrape lorsqu'il apprend la mort de son frère, apparemment tué dans un accident, et qu'il décide de revenir à Seattle pour renouer des liens avec sa belle-sœur Gloria, qu'il a aimée un temps, et sa nièce Doreen. Sur place, Carter apprend que son frère a en fait été assassiné. Avec l'aide de Doreen, il va alors tenter de retrouver le meurtrier pour venger la mémoire de son frère ennemi. L'éventail des suspects est large et l'enquête ne risque pas de faire que des heureux.

Si le pitch s'annonce simple et carré (celui de l'original l'est tout autant), c'est bien le traitement global qui risque de faire la différence. Le travail effectué par le scénariste David McKenna, responsable d'un

■ *Jack Carter : quand muscles et sentiments font bon ménage* ■



■ *Sly et Mickey : ça va chauffer !* ■

American History X émouvant mais un brin démago, et le réalisateur Stephen Kay (**The Last Time I Commited Suicide** avec Keanu Reeves) sera bien la première composante du film à prendre en compte. Impossible de juger sans avoir vu. Impossible aussi de garder son calme devant un projet qui cumule les promesses les plus insensées. Outre le fait que **Get Carter** fasse office de come-back pour un Stallone en charge d'un rôle fort, le film le confronte à un autre disciple de l'actor's studio, le génial Mickey Rourke pour un affrontement forcément titanesque et jubilatoire. Le reste du casting (Miranda Richardson, Rachel Leigh Cook et... Michael Caine !) est à l'avenant et surtout, on l'a déjà dit et on le répète quand même, le film prend ses distances par rapport à l'original. Rivaliser sur le même terrain avec un classique infaillible étant le meilleur moyen de se viander dans les grandes largeurs, **Get Carter** tourne le dos à son modèle pour aborder sa propre thématique et y trouver sa raison d'être. Le producteur Mark Canton le précise : *«Notre Carter n'est pas celui que vous avez vu en 1971. Il est à l'opposé du malfrat cool et stoïque que vous avez l'habitude de croiser dans les films. C'est une âme perdue en quête de rédemption»*. Stallone renchérit : *«Carter doit retrouver l'assassin de son frère. Il a trop longtemps ignoré sa famille et c'est une dette qu'il doit payer. Enquête faisant, il va découvrir des émotions qu'il avait oubliées, voire qu'il n'avait jamais connues»*. Quand on sait de quelles perles d'émotions l'étalon italien est capable (**Rambo**, **Rocky 5**, **Copland**), on bave d'impatience de découvrir **Get Carter.** Allez, la *Warner*, on se dépêche !

■ **S.M.** ■

THE FAST AND THE FURIOUS



■ *Vin Diesel & Paul Walker dans THE FAST AND THE FURIOUS* ■

Rob Cohen, c'est tout un poème puisque le monsieur se distingue par une incompétence rare dans la profession. Les intentions y sont toujours, mais pour un résultat immanquablement désastreux, et ce quel que soit le sujet. Biopic (**Dragon**), action (**Daylight**), fantasy (**Cœur de Dragon**) ou thriller (**The Skulls**), autant de films mis en scène avec une paresse de panda. En attendant **Driven** de Renny Harlin avec Stallone et après **60 Secondes Chrono**, le nouvel opus Cohen donne lui aussi dans la bagnole boostée et a pour titre **The Fast and the Furious**, après s'être appelé **Racer X**, **Red Line** et **Street Wars**. On y parle de gangs de Los Angeles qui utilisent leurs voitures de sport comme des armes destinées à les aider à accomplir leurs méfaits. Ajoutez à ça une love-story contrariée par des rivalités inter-gangs, un flic infiltré dans l'un d'entre eux et vous obtenez donc cette nouvelle production de Neal H. Moritz, pourvoyeur infatigable de produits teenagers comme **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, **Urban Legend** et **Sexe Intentions.** La chose serait donc sans intérêt si elle n'était écrite par une équipe de scénaristes chevronnés, parmi lesquels John Pogue (**U.S. Marshals** et le **Rollerball** de John McTiernan) et David Ayer (**U- 571**). En outre, les rôles principaux ont été confiés à Paul Walker, révélé dans **The Skulls**, et surtout à Vin Diesel, la découverte de **Pitch Black.** Des acteurs qui carburent dans un film qui revendique pleinement son côté festival de tôles froissées pied au plancher. On espère que le rugissement des moteurs sera l'occasion pour Rob Cohen de faire preuve d'un peu d'énergie.

■ **C.D.** ■



■ *THE FAST AND THE FURIOUS et son gang de «drivers»* ■

● Le tournage de **Scooby Doo**, la version live du célèbre dessin animé, démarre ces jours-ci sous la direction de Raja Gosnell (**Big Mama**). Freddie Prinze Jr et Sarah Michelle Gellar, déjà réunis à l'écran dans **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, sont Fred et Daphné, Matthew Lillard (**Scream**) joue Shaggy et Mr Bean a été choisi pour incarner le méchant. Par contre, on ne sait toujours pas si la vedette sera un vrai cabot ou une conception infographique.

● David Cronenberg vient d'abandonner le projet **Basic Instinct 2** qui lui aurait pris beaucoup trop de temps. Les producteurs Andrew Vajna et Mario Kassar pensent désormais à John McTiernan (également sur les rangs pour **Terminator 3**) pour le réaliser et à Bruce Greenwood (**L'Enfer du Devoir**) pour remplacer Michael Douglas.

● Steven Spielberg, qui vient de terminer **A.I.**, s'attaque actuellement à **Minority Report** avant d'enchaîner, à la fin de l'année, avec **Memoirs of a Geisha**. Maggie Cheung pourrait tenir le rôle principal.

● **Kill Bill** sera le prochain film de Quentin Tarantino, qu'il décrit comme *«une histoire de vengeance de fille»*. Uma Thurman interprétera une prostituée qui est restée neuf ans dans le coma et bien décidée à se venger du mac qui lui a tiré dessus. L'actrice apprend actuellement à manier le sabre et à faire du rollerblade pour les besoins du rôle !

● Après la guerre d'indépendance, Mel Gibson fera celle du Vietnam pour les besoins de son nouveau film, **We Were Soldiers Once... and Young** de Randall Wallace (**L'Homme au Masque de Fer**). 80 G.I.'s parachutés dans une forêt pour une mission de routine se retrouvent aux prises avec 2.000 soldats ennemis. Chris Klein, Barry Pepper et Madeleine Stowe seront également de la partie.

● Rumeur assez folle : Bill Clinton pourrait faire une apparition dans le prochain **James Bond** dans le rôle du... Président des Etats-Unis (!) lors d'une scène de réception où il s'entretiendra avec l'agent secret préféré de sa Majesté.

objectif net

DVD FURAX

http://www.dvdfurax.com/

Ce site s'était fait remarquer l'an dernier en présentant la jaquette et les menus des DVD **Indiana Jones** que *Lucasfilm* s'apprêtait à sortir. L'information fut reprise sans discernement par un bon nombre de supports (français et même américains) qui n'avaient tout simplement pas prêté attention à la date où parut le scoop, c'est-à-dire le 1er avril ! En se moquant ainsi des confrères qui bossent sur le même coin de table et s'abreuvent aux mêmes sources, DVD Furax donnait un coup de pied dans la fourmilière et questionnait le fonctionnement de l'info en temps réel dont se gargarise le net. Autant dire que voilà une belle bande d'emmerdeurs, du genre à pas savoir se tenir à table, qui passent le plus clair de leur temps, les doigts dans le nez, à critiquer les merveilles technologiques de ces sympathiques éditeurs qui ne nous prennent jamais pour des cons. Toujours à disséquer la copie qui jure, la bande son qu'est nulle, les scènes qui ont disparu, les ministres qui votent des lois imbéciles, les arnaques de tel ou tel label... Oh les vilains ! Et pour parachever leur statut de voyous, ils ne s'attribuent jamais les infos qu'ils ont été récupérer, préférant nous renvoyer à l'adresse d'origine. Vive les emmerdeurs !



THE MOVIE TIMES BOX-OFFICE

http://www.the-movie-times.com/

Impact est une revue de cinéma populaire. Et autant l'avouer sans détour : la popularité d'un film se mesure aussi à la lumière des brouzoufs qu'il fait rentrer dans les caisses. Ceci explique sans doute pourquoi nous sommes régulièrement rivés aux résultats financiers (majoritairement américains). Autre avantage de cette étude : elle permet de savoir à peu près de quoi demain sera fait, puisque depuis la fin des années 80, la sortie des films américains en France est de plus en plus conditionnée par leurs résultats outre-Atlantique (non, ça n'était pas aussi systématiquement le cas auparavant !). The Movie Times Box-Office n'a pas les prétentions exhaustives d'un *Variety* (dont le site nécessite un abonnement) mais il permet un suivi raisonnable des carrières, et surtout un historique dont la consultation réserve quelques surprises. Le box-office américain se calculant en dollars et non, contrairement à la France, en spectateurs, des records sont battus chaque semaine, du simple fait des variations monétaires. Inutile donc de croire naïvement au classement des films les plus rentables de l'histoire (**Autant en Emporte le Vent** devrait être 1er, il est ici seulement 33ème !). Mais il paraît, par contre, que la carrière des comédiens se joue prétendument aux dollars encaissés. On n'hésitera donc pas à considérer leur cumul. Là-aussi, amusement garanti, puisque Christopher Lloyd ou Judge Reinhold se retrouvent loin devant Russell Crowe ou Mike Myers. Et si c'était eux, les vrais money-makers ?
Parce que ça nous intéresse encore plus quand ça se passe chez nous, se reporter au box-office partiel (seulement les gagnants) du *Film Français* (http://www.lefilmfrancais.com/index.htm)

JURASSIC PARK Le Jeu

http://jurassic.unicity.com/

Pour peu que votre machine et votre modem le supportent, allez donc vous promener dans les couloirs du *JP Ride*, après qu'un dysfonctionnement ait malencontreusement permis aux gros lézards de s'éparpiller dans la nature. Couloirs labyrinthiques, ambiances sonores flippantes, possibilité de sauvegarder sa partie. Totalement inutile mais complètement gratuit. Alors forcément...

JAPANDER

http://www.japander.com/

On sait bien que les vedettes occidentales, qui s'offusquent dès qu'on leur parle de publicité, palpent des fortunes pour faire les crétins sur les chaînes japonaises. Grillées ! Japander va maintenant vous permettre de voir Schwarzy, Bruce Willis, Nicolas Cage, Steven Seagal et autres Besson se ridiculiser en vantant les bienfaits d'un médoc, d'une boisson ou du loto. 2.451ème degré assuré !

Enfin, si vous n'avez jamais vu de grizzli faire du kickboxing, rendez-vous d'urgence à l'adresse www.sickjokes.about.com/comedy/sickjokes/library/blmedia.htm, dans la section Weird Fucked Up Movies, et téléchargez le fichier Bear Fight (seulement 380k).

■ Rafik DJOUMI ■

THE PLEDGE



■ *Sam Shepard & Jack Nicholson dans THE PLEDGE* ■

On a beau être des vrais durs, des tatoués de partout, y'a rien à faire. Impossible de ne pas verser une petite larme à **Indian Runner** et **Crossing Guard**, les deux chefs-d'oeuvre réalisés par l'acteur-écorché vif Sean Penn. Après six ans de silence radio, ce dernier repasse derrière les caméras pour adapter un roman de l'écrivain suisse Friedrich Durrenmatt du nom de «The Pledge», que l'on pourrait traduire par «La Promesse». Jack Nicholson interprète un policier de Reno à la retraite qui s'engage auprès d'une mère de famille pour retrouver le meurtrier de sa petite fille. Apparemment assez instable (il est d'ailleurs suivi par une psychiatre), l'ex-flic prend très à coeur son engagement au point de devenir gênant pour quelques membres de la communauté.
Composé d'un casting admirable (Benicio Del Toro, Mickey Rourke, Helen Mirren, Sam Shepard, Robin Wright Penn et plein d'autres), **The Pledge** s'annonce assez proche des thèmes déjà abordés par le réalisateur, notamment dans **Crossing Guard**. Jack Nicholson, qui semble ne plus travailler que pour ses amis, se retrouve à nouveau dans la peau d'un homme malheureux touché par la mort d'une jeune fille en bas âge. Tourné durant l'hiver dernier au Canada, **The Pledge** est produit par *Franchise* (**L'Art de la Guerre**) et distribué par *Warner*. Sortie française prévue en mai prochain. Après un petit passage au festival de Cannes ?

■ S.M. ■

PHONE BOOTH



■ *Colin Farrell dans PHONE BOOTH* ■

Ce grand fou de Joel Schumacher n'arrête pas de tourner. Son précédent coup d'éclat, **Tigerland**, n'est pas encore sorti par chez nous que le réalisateur favori des Bat-fans a déjà terminé le tournage de son prochain, **Phone Booth**. Un curieux projet qui est passé entre les mains de Michael Bay, Brad Pitt, Will Smith et Jim Carrey avant que Schumacher ne fasse appel à l'inconnu Colin Farrell, qu'il a précédemment fait tourner dans **Tigerland** justement. Le jeune acteur incarne un publicitaire de New York qui décroche le combiné d'une cabine téléphonique alors que la voix à l'autre bout du fil lui ordonne de ne plus bouger sous peine de mise à mort. S'engage alors une joute verbale entre les deux interlocuteurs, une joute qui masque un complot à l'échelle nationale.
Phone Booth étant un pur projet de mise en scène, on se demande comment ce torcheur de bobines qu'est Schumacher va relever le défi. On fait par contre confiance à 100% au scénariste Larry Cohen, sur la base de ses bons films comme **Le Monstre est Vivant** ou encore **Meurtres sous Contrôle**. Tourné en deux semaines pour un budget inférieur à dix millions de dollars, **Phone Booth** se paye aussi un joli casting avec la présence de Ray Liotta (**Copland**), Forest Whitaker (**Ghost Dog**) et Radha Mitchell (**Pitch Black**). Avec ces quelques atouts, on veut bien croire que le réalisateur nous livrera une excellente surprise. Réponse d'ici la fin de l'année.

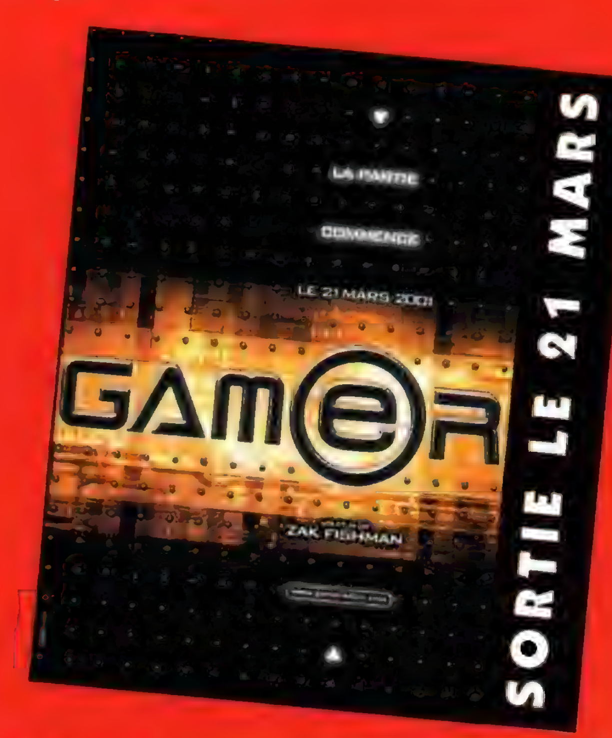
■ S.M. ■

ABONNEMENT

«Bonjour, de passage dans le Gévaudan, j'ai découvert votre revue (ainsi qu'une bête mystérieuse, mais bon), et j'aimerais bien m'abonner si c'est possible» M. Dacascos.

Eh oui, c'est possible. Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue préférée pour ne rien rater de l'actualité du cinéma qui débourre !





Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez un DVD à choisir parmi les titres suivants : **FORGOTTEN SILVER - CHROMOSOME 3 - DEAD ZONE - SCANNERS** (Les quantités étant limitées, merci de choisir plusieurs titres de remplacement)

Pour les suivants, nous offrons, au choix, le t-shirt ou la bande originale en CD de **GAMER**, ou un numéro de **MAD MOVIES** ou d'**IMPACT** manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ____________________

PRÉNOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

CADEAUX

Si je suis dans les 100 premiers, je désire recevoir le DVD de :

1
2
3
4

Si je ne suis pas dans les 100 premiers, je désire recevoir :

L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

Devant les nouvelles aventures du plus cannibale des serial-killers, on reste un peu sur notre faim !



■ Hannibal Lecter (Anthony Hopkins) : malgré les apprences, celui qu'on surnomme le «cannibale» vit à totale liberté à Florence ■

HANNIBAL

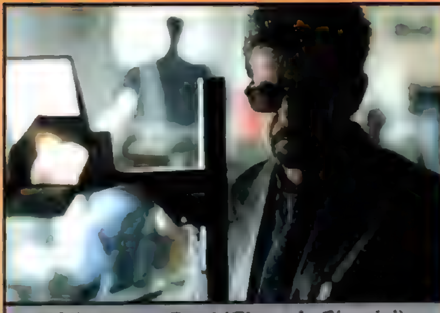
Dix ans ! Il aura fallu attendre dix ans pour que le docteur Lecter sorte de sa retraite. Autant dire qu'on ne l'attendait plus. A ce stade, la perspective d'une nouvelle aventure était-elle nécessaire ? Pas sûr. En restant gentil, disons que pour apprécier HANNIBAL de Ridley Scott, il faut impérativement rayer LE SILENCE DES AGNEAUX de Jonathan Demme de sa mémoire.

Si vous avez manqué le début : Printemps 1991, la guerre du Golfe vient tout juste de se terminer et Hollywood, après avoir retenu son souffle tout l'hiver, peut reprendre ses esprits et préparer la prochaine offensive estivale de blockbusters indestructibles. C'est certain, après ce spectacle plus vrai que nature, un ballet de skuds au-dessus du Moyen Orient retransmis en direct-live sur toutes les chaînes du monde entier, le public n'a plus qu'une envie. Celle de se divertir en masse, de retrouver des sensations qui n'appartiennent qu'à la magie du cinéma. Dans deux-trois mois, c'est certain, Hollywood contre-attaque ! De par sa nature, un choc ne prévient jamais. C'est ainsi que **Le Silence des Agneaux** de Jonathan Demme sort tranquillement sur les écrans US début mars. Tiré du best-seller de Thomas Harris, le film ne traumatise pas le box-office du week-end, même s'il s'assure la première place. De son côté, le gros de la critique délire sévère sur l'adaptation. Il faudra attendre que les premiers spectateurs jouent du bouche à oreille pour que, rapidement, ce **Silence** se fasse entendre et devienne l'énorme phénomène de société que l'on connaît : 130 millions de dollars de recettes (pour un budget de 15), cinq Oscars (film, réalisateur, adaptation, acteur, actrice, les plus importants !) et un boost énorme sur les ventes du roman. Bref, **Le Silence des Agneaux** propose une nouvelle donne à Hollywood la grande : Oui, le public se déplace aussi pour les films classés «intelligents», aussi difficiles soient-ils. Plus important que le succès immédiat, la reconnaissance critique et les trophées de cheminée, **Le Silence des Agneaux** atteint un statut que peu de films peuvent se targuer d'avoir obtenu, celui de classique instantané, d'œuvre indémodable. Dans l'esprit du public, il n'existe pas de meilleur exemple de film sur les serial-killers, contenant à la fois une réflexion poussée sur la violence et un suspense au cordon. La forme et le fond, comme on dit. Il faudra attendre la sortie d'un **Seven** pour remettre ce statut en doute. Et encore... Hannibal le Cannibale est rentré dans l'inconscient collectif et a rejoint la liste des grands méchants de l'histoire du cinéma, entre Darth Vader et le chasseur qui a tué la mère de Bambi !

Pourquoi diable a-t-il fallu attendre dix ans pour assister à la suite des aventures de l'agent du FBI Clarice Starling et de son cannibale préféré ? Pour vous plaindre, allez directement consulter celui qui se trouve à l'origine de tout ce barouf, l'écrivain Thomas Harris lui-même. Après le carton du **Silence des Agneaux**, sa maison d'édition lui aligne les chèques les plus faramineux, les avances les plus confortables, pour ■ ■ ■

■ ■ ■ qu'il accouche d'une suite vite fait, bien fait. Mais on ne se remet pas aussi facilement d'un énorme succès, le genre de consécration qui change une vie. Le romancier a besoin de temps, beaucoup de temps. Au terme de huit années de travail, «Hannibal» voit le jour. Sorti en grandes pompes l'an passé, après une attente jugée intolérable, le bébé (600 pages à la naissance) déçoit. Forcément. Jugé aux antipodes de son grand frère, «Hannibal» conte une histoire d'amour, premier point de discorde avec les lecteurs, et se vautre dans le gore le plus effarant là où «Le Silence des Agneaux» ne faisait que suggérer. Et puis qu'est-ce que c'est que cette fin ? Clarice et Hannibal partant main dans la main (façon de parler, si vous l'avez lu) pour une sorte de lune de miel macabre. Non, c'est sûr, à la lecture du roman, les fans et la critique ragent. Reste que c'est à nouveau un best-seller. Les droits d'adaptation, déjà entre les mains du mogul Dino De Laurentiis (**Conan le Barbare**, **U-571**), sont redistribués à *Universal* et *MGM* qui se font un plaisir de financer cette nouvelle adaptation. De Laurentiis reste lui fièrement en poste à la production : «*Malgré la noirceur du roman, nous n'avons pas eu de problèmes de financement. Le personnage d'Hannibal est connu dans le monde entier comme le plus grand méchant de l'histoire du cinéma, le plus populaire aussi. Thomas Harris a effectué du bon travail pour cette nouvelle aventure. Si cela n'avait pas été le cas, nous n'aurions jamais produit Hannibal. Chez moi, c'est l'idée principale qui mène le jeu*». Bien. Reste que tout le monde n'est pas du même avis. Jodie Foster et Jonathan Demme, la star et le réalisateur du **Silence des Agneaux**, refusent poliment de s'embarquer dans cette suite après lecture du pavé et avouent publiquement leur déception vis-à-vis du travail de Thomas Harris. Pas du genre à s'asseoir sur un refus, De Laurentiis part à la recherche de remplaçants compétents : «*De toute façon, avec une bonne histoire et un bon réalisateur, même moi je peux jouer Clarice !*». Cette perspective effrayant néanmoins les financiers (c'est bien dommage !), c'est Julianne Moore (la porn-star de **Boogie Nights**) qui endosse la défroque de l'agent du FBI. Du coup, la comédienne refile son rôle dans **Incassable** à Robin Wright Penn. Anthony Hopkins reste en place mais c'est Ridley Scott qui se retrouve derrière la caméra. Entre-temps, les retouches sur le scénario (la fin, notamment, sera changée) ont été confiées à David Mamet (**La Prisonnière Espagnole**) et Steven Zaillian (**La Liste de Schindler**).


■ *Paul Krendler (Ray Liotta), un agent du FBI qui fait obstacle à l'enquête de Starling* ■


■ *L'inspecteur Pazzi (Giancarlo Giannini) : pour lui, Hannibal vaut 3 millions de dollars* ■

Hannibal se situe logiquement dix ans après **Le Silence des Agneaux**. Le Docteur Lecter a disparu de la circulation en changeant d'identité et en trouvant refuge à Florence. Il est bien sûr encore considéré comme l'un des criminels les plus dangereux au monde et toutes les polices sont sur ses traces. La personne qui recherche le plus activement Lecter reste néanmoins le richissime Mason Verger (Gary Oldman), un aristocrate victime du bon docteur. Horriblement défiguré et condamné à utiliser une chaise roulante, Verger veut prendre sa revanche sur Hannibal et se dit que la belle Clarice pourrait très bien constituer un appât de choix pour sa chasse vengeresse. De son côté, l'inspecteur Pazzi (Giancarlo Giannini), très alléché par la récompense que promet Verger, semble avoir retrouvé la trace de Lecter. Le jeu de piste, qui va vite tourner au carnage, se resserre pour Clarice qui doit composer avec tous les éléments qui menacent Lecter dans le but d'arrêter ce dernier...

C'est donc Ridley Scott qui se retrouve aux commandes d'Hannibal. Un choix curieux, qui place quasi-automatiquement le projet aux antipodes du **Silence des Agneaux**. Impossible avec Ridley Scott de retrouver ce qui a fait la force du film de Jonathan Demme. A savoir une mise en forme délibérément «exploitation» qui se refuse le moindre chichi esthétique au profit d'une crudité purement viscérale distillée au compte-goutte. On confirme, pas de trace d'une quelconque retenue dans **Hannibal** mais ça, on y reviendra plus tard. Pourquoi Ridley Scott alors ? La réponse du producteur est éloquente : «*J'ai eu la chance de travailler avec les plus grands, Fellini, Bergman, Milos Forman et beaucoup d'autres. Ridley est un génie, de ceux qui transcendent le scénario par la force de leur écriture, en utilisant un vrai langage cinématographique. Il y a deux façons de faire un film : transposer image par image le déroulement et les indications du script ou faire preuve de créativité. Ridley est très créatif*». Ridley Scott, le responsable de **A Armes Egales**, **1492**, **Traquée**, **Lame de Fond** et bien d'autres encore, est un génie ? Ah... Et oui, il faut se rappeler qu'**Alien**, **Blade Runner** et même **Legend** n'ont effectivement pas, contre toute idée reçue,

■ *Clarice Starling (Julianne Moore) : dix ans après, elle est toujours obsédée par Hannibal* ■

été réalisés par Tony «p'tit frère» Scott (**Le Dernier Samaritain**, **True Romance**, **Ennemi d'Etat** et autres joyeusetés), mais bien par Ridley. Il y a vingt ans de cela, à une époque où il pouvait effectivement passer pour un génie, un visionnaire, un technicien hors-pair, tout ce qu'on veut. Le succès récent de **Gladiator** l'a replacé sur les rails, sans qu'on sente la moindre remise en question de son cinéma, de son esthétisme, comme si la «Ridley Scott Touch» n'était jamais passée de mode. Au secours !

Mais admettons que le style chichiteux, dénué de finesse et somme toute paresseux du réalisateur colle finalement à l'adaptation d'un roman qui se paye les mêmes erreurs face à son illustre prédécesseur. Dès les premières images, le **Hannibal** de Ridley Scott se place en opposition au **Silence des Agneaux** de Jonathan Demme. Une succession de gros plans sur le visage défiguré (et bien crado façon Z) de Mason Verger donne le ton. Au gnouf la série B puissante, la force de suggestion évocatrice du mal, et bienvenue dans l'univers d'un rollercoster bourrin, d'un thriller pouêt-pouêt. Ici, on ne vous cache rien : lorsqu'éclate un gunfight estampillé *P.M.*, Clarice explose des narco-trafiquants (qui pouponnent leur bébé !) par la force de son feu. Que ce morceau de bravoure n'ait quasiment aucune incidence sur ce qui va suivre n'a plus aucune importance. A ce stade, il ne prouve qu'une chose : la Clarice, c'est quand même un p'tit bout de femme ! La preuve, elle se cache des autres pour pleurer sur son sort ! Jusque là, tout le monde en conviendra, le traitement diffère complètement du **Silence des Agneaux**, éternel premier de la classe, éternel classique qui se suffit à lui-même. Il faudra pourtant attendre l'apparition d'Hannibal le Cannibale (eh ! c'est quand même lui le héros de l'histoire !) pour situer à quel point Ridley Scott, outre le fait qu'il s'auto-cite pompeusement, se plante dans les grandes largeurs. Qu'Anthony Hopkins n'ait pas résisté à la tentation de reprendre son rôle à Oscar, celui qui lui a offert la reconnaissance et l'amour du public, personne ne lui en voudra, bien au contraire. Mais force est d'admettre que Sir Hopkins n'attend pas qu'on lui ordonne de cabotiner pour s'exécuter avec un zèle qui confine au ridicule. Entre les pattes d'un réalisateur pour qui la suite du **Silence des Agneaux** est l'occasion de se payer une bonne tranche saignante de rigolade, **Hannibal le Cannibale**, c'est le grand méchant loup des Tex Avery, le Freddy des glorieuses eighties. Une petite vanne cynique, un roulement d'yeux et tout de suite après, hop ! un coup de scalpel... L'ambiance du samedi soir a retrouvé un maître de cérémonie digne d'éloges !

Mais on est bien méchant avec Ridley Scott tout de même. Lui qui nous gratifie, lors de la dernière demi-heure d'**Hannibal**, d'un étalage de scènes gore outrancières qui vont bien embêter les chaînes de télé à l'heure du prime-time. Et dire qu'à ce stade du métrage, on pensait n'avoir plus rien d'intéressant à se mettre sous la dent. Dans l'ordre, on a donc droit à des tripes s'étalant sur le sol de Florence, quelques sbires mal rasés se faisant bécoter par des gros cochons affamés, et surtout une scène de dîner à base de «cervelle à la coque» ! Quand il patauge dans le Z à la *Troma*, Ridley Scott est en tout cas beaucoup plus drôle que lorsqu'il s'attarde sur la sexualité des protagonistes. Sans qu'on puisse déterminer précisément s'il s'agit d'homophilie refoulée ou d'homophobie assumée, **Hannibal** est assez embarrassant sur la question, à l'image des regards gourmands et des vicieux coups de langue de Commode face au ruisselant Maximus (**Gladiator**), des éphèbes torse nu apprenant l'entraide masculine (**Lame de Fond**), de la réplique anthologique du musclé Demi Moore à son instructeur dans **G.I. Jane** («Suce ma bite !»), du droit accordé aux simili-lesbiennes de cartonner du gros macho ventripotent juste pour



■ *Entre Hannibal Lecter et Clarice Starling, les rapports sont toujours aussi sulfureux* ■

finir dans une crevasse (**Thelma et Louise**), de l'icône que Sigourney Weaver s'est forgée, bien malgré elle, auprès de la communauté lesbienne avec le rôle de Ripley (**Alien**). Dans **Hannibal**, la prétendue homosexualité du Dr Lecter (absente des romans de Thomas Harris, précisons-le) est évoquée lors d'une scène de flash-back relatant le crime commis sur un Mason Verger forcément de la jaquette. Shooté au popper's, ce grand fou de Verger s'accroche au plafond et se mutile le visage, les bouts de chair constituant le repas de Lecter (et de son toutou !). Inutile de préciser que Verger n'a pas fini d'être puni dans **Hannibal** : après tout, il n'avait qu'à se conformer à la norme sexuelle autorisée par un Ridley Scott qui ferait bien de lâcher un peu l'affaire à l'avenir. A propos, le prochain projet du réalisateur ne sera pas **Terminator 3** (son nom ne circule plus depuis un bail) mais bien **Black Hawk Down**, qui relate l'implication de l'armée américaine en 1993 lors de la grande famine en Somalie. Petit détail d'importance : le film est produit par Jerry Bruckheimer, l'Ayatollah des shooters survitaminés. Cela voudrait-il dire que Ridley Scott assume désormais la condition de faiseur qui lui pend au nez depuis **Traquée** ? Si oui, ce serait pour lui le meilleur moyen de repartir à zéro et de commencer à retrouver la force filmique dont il a autrefois fait usage. Peut-être qu'avec le temps, notre homme parviendra même à nous pondre un autre chef-d'œuvre. Chiche ?

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

UIP présente Anthony Hopkins & Julianne Moore dans une production **Scott Free/Universal Pictures/Metro Goldwin Mayer** *HANNIBAL* (USA - 2000) avec Giancarlo Giannini - Gary Oldman - Ray Liotta - Francesca Neri - Frankie R. Faison - Zeliko Ivanek **photographie de** John Matieson **musique de** Hans Zimmer **scénario de** David Mamet & Steve Zaillian d'après le roman de Thomas Harris **produit par** Dino De Laurentiis - Martha De Laurentiis - Ridley Scott **réalisé par** Ridley Scott

28 février 2001 **2 h 05**



■ *Matt Reeves (Mark Dacascos), un as du ring qui part en guerre en Afrique du Sud contre les barons de la drogue* ***(Kickboxer, la Rédemption)*** ■

MARK DACASCOS

KUNG FOU STYLE

Quinze ans de carrière, 24 films. A part une première apparition coupée au montage dans la comédie DIM SUM de Wayne Wang et les rôles principaux d'ONLY THE STRONG et DOUBLE DRAGON, l'Hawaïen Mark Dacascos a souvent mis ses talents d'artiste martial au service de la série B. On le voit alors dans AMERICAN SAMOURAI, KICKBOXER 5, SABOTAGE, DRIVE, ADN : LA MENACE ou encore L'HONNEUR D'UN SOLDAT, des productions américaines destinées au marché de la vidéo ou à une diffusion sur le câble. Des films qu'il tourne les uns après les autres tout en alternant avec le théâtre (les pièces «West Side Story» et «Conan») et la télévision, où il s'illustre dans des épisodes de GENERAL HOSPITAL, FLASH et DRAGNET, avant de décrocher le rôle principal de la série THE CROW, STAIRWAY TO HEAVEN. Un parcours bien rempli qui ne lui permet pas pour autant d'atteindre la starification outre-Atlantique. En toute ironie, c'est en France que Mark Dacascos est surtout reconnu et apprécié. C'est Christophe Gans qui le sort de l'anonymat, en 1995, lorsqu'il lui offre le rôle de l'assassin Crying Freeman dans le film homonyme. Cinq ans plus tard, ils sont à nouveau réunis pour LE PACTE DES LOUPS. Une association qui continue de porter ses fruits...

Après avoir joué dans *Crying Freeman*, on vous retrouve à l'affiche du deuxième long métrage de Christophe Gans, *Le Pacte des Loups*...

Quand Christophe m'a dit qu'il préparait un nouveau film et qu'il voulait que je sois dedans, je lui ai répondu que c'était OK, qu'il pouvait compter sur moi. Mais il a insisté pour que je lise le scénario avant de lui donner mon accord. Je l'ai donc lu... et comme prévu, j'ai dit oui !

Il faut dire que *Crying Freeman* était en quelque sorte votre premier grand film, celui qui vous a réellement révélé...

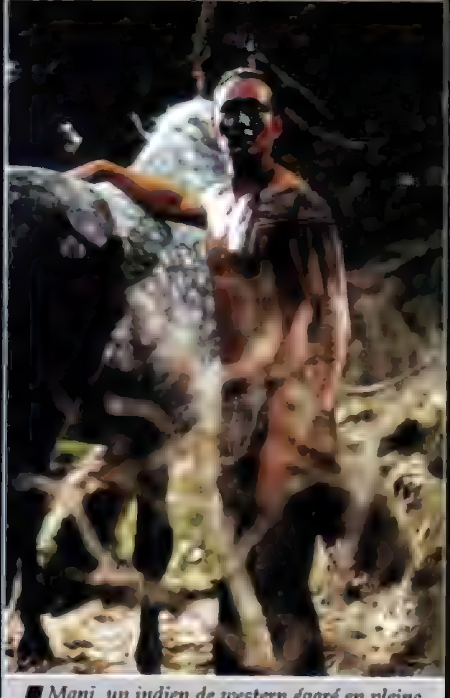
De toute façon, **Crying Freeman** est pour moi un film à part... C'est marrant, parce que j'ai rencontré ma femme sur le tournage de ce film et j'ai eu un bébé avec elle pendant celui du **Pacte des Loups** ! Je suis père aujourd'hui... Pour la France, c'est vrai que **Freeman** était mon premier gros film. C'est aussi celui qui a le mieux marché en Europe. Mais malheureusement, il n'a jamais été distribué aux Etats-Unis. Là-bas, j'avais déjà tourné **Only the Strong** et **Double Dragon**, qui étaient sortis en salles et avaient fait des scores honorables. Ces trois films n'ont donc pas du tout eu la même carrière ni le même public. Il y a le marché américain, le marché européen et le marché asiatique, qui sont totalement différents.

Selon vous, y-a-t-il une différence entre le Christophe Gans de *Crying Freeman* et celui du *Pacte des Loups* ?

Il semble plus mûr, plus confiant, même s'il l'était déjà sur son premier film. Il a une vision claire et précise de chaque chose : les costumes, le décor, la lumière... Il sait exactement ce qu'il veut et tout est parfaitement organisé dans sa tête. C'est impressionnant !

Quelle a été votre réaction quand il vous a demandé de jouer dans *Crying Freeman* ?

Quand j'ai entendu parler de **Crying Freeman**, j'avais déjà rencontré Christophe très brièvement lors d'une projection d'**Only the Strong** aux Etats-Unis. Le projet a commencé à se monter deux ans plus tard. Je connaissais déjà le personnage au travers du film d'animation et je voulais à tout prix être de la partie. Mais j'avais entendu dire que Christophe avait déjà des



Mani, un indien de western égaré en pleine campagne française (Le Pacte des Loups)

acteurs en tête et je ne savais pas dans quelle direction il comptait aller. Mon agent a organisé une rencontre et nous avons passé deux heures à discuter dans un restaurant japonais. Il m'a expliqué ce qu'il avait en tête, sa vision du film. J'étais stupéfait. Quand Christophe vous raconte un film, c'est comme si vous étiez dans la salle en train de le voir ! Je lui ai donc dit que je voulais jouer le rôle, que j'étais prêt à auditionner, à faire tout ce qu'il voulait. Puis je n'ai plus eu de nouvelles pendant peut-être neuf ou dix mois. J'étais en Afrique en train de tourner **Kickboxer 5** quand mon agent m'a appelé pour me dire qu'il avait une bonne nouvelle pour moi : «Christophe Gans veut que tu sois Crying Freeman». Et j'ai poussé un cri de joie !

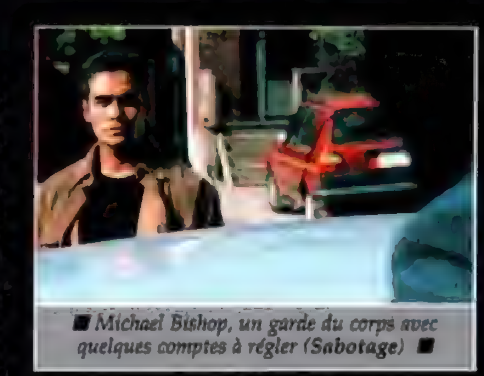
Comment avez-vous appréhendé le rôle de Mani dans *Le Pacte des Loups* ? C'est un personnage délicat, pratiquement muet...

■ ■ ■ Au début, j'étais un peu angoissé, car comme il ne parle en effet presque pas, il pouvait facilement être ennuyeux, plat. En fait, il fallait d'abord que je commence par connaître et comprendre Mani, car c'est un personnage quasiment métaphysique. Il est intimement lié aux forces de la nature et vit sur un système sensoriel différent. C'est un être quelque peu surnaturel. Tout ce que Mani pense et vit se devait donc de passer par son regard. Il fallait que l'on voie tout dans ses yeux, et aussi dans la manière dont il bouge. J'ai ainsi beaucoup travaillé l'expression corporelle, les attitudes, pour lui donner une personnalité et une sensibilité. Je me suis entraîné sans relâche, car tout comme Christophe, je suis très critique et sévère envers mon travail.

Vous avez tourné dans beaucoup de séries B. Vous est-il arrivé d'accepter un film en pensant qu'il serait bon, et d'avoir été déçu ?

Oui, mais je ne vais pas vous dire lesquels ! Cette année, j'ai eu de la chance, car j'ai fait trois films qui me tiennent particulièrement à cœur. D'abord **Le Pacte des Loups**, puis je suis parti à Shanghai pour les besoins du film de Stanley Tong, **China Strike Force**, dans lequel je joue le méchant avec Coolio, et enfin j'ai tourné un drame avec un peu d'action pour les producteurs avec lesquels j'avais déjà fait **L'Honneur d'un Soldat**. Comme je ne garde pas un très bon souvenir de ce film, quand ils m'ont envoyé le scénario, j'ai commencé par faire la grimace. Mais en le lisant, je me suis rendu compte qu'il était bien ficelé et que le personnage était intéressant. Quand j'ai rencontré le réalisateur, Gustavo Graef-Marino (***Johnny 100 Pesos***, ***Etat de Siège***, *ndr*), j'ai tout de suite vu qu'il était très différent de ceux qu'ils emploient d'habitude. Il est né au Chili, a fait des études de cinéma en Allemagne, et réalise des films un peu arty. C'est pour lui que j'ai accepté.

Au dernier Marché du Film de Milan, dans le bureau du producteur, on pouvait voir une affiche de ce film. C'est *Instinct to Kill*, non ?


■ *Michael Bishop, un garde du corps avec quelques comptes à régler (Sabotage)* ■

Je ne sais pas quel titre ils lui ont donné, mais ça me paraît un peu déplacé... C'est adapté d'un livre américain qui s'appelle «The perfect husband». Je ne vois pas trop le rapport. A quoi elle ressemblait cette affiche ?

Vous posez habillé en commando une mitraillette à la main sur un fond rouge vif...

Ça me tue ! Je leur ai pourtant bien dit qu'ils ne pouvaient pas le vendre au public comme un film d'action ! Je n'ai que deux combats dans le film, sinon c'est un drame. C'est fou, s'ils distribuent le film avec cette affiche, ça ne va jamais marcher, le public sera forcément déçu... Malheureusement, je crois que c'est un problème que l'on retrouve assez souvent avec les films à petit budget. Les producteurs ont l'impression qu'ils marcheront mieux si on les vend ainsi, sur un mensonge.

Et *ADN : La Menace*, vous aimez bien ?

ADN est un film dont le scénario avait un bon potentiel. Mais malheureusement, et je ne sais pas qui tenir pour responsable, quand je l'ai vu, je ne me suis pas forcé pour cacher mon enthousiasme ! Le monstre est ridicule. C'est un type dans un costume, ça se voit, point final. Et le réalisateur a le droit d'avoir aimé **Predator** et de vouloir en faire sa propre version, mais là, il a copié vraiment trop de films, pompé partout où il pouvait. S'en inspirer et le ré-interpréter, c'est autre chose... C'est dommage car les acteurs étaient plutôt bons. Le scénario original, avant d'être retouché régulièrement pendant le tournage, était intéressant. Peut-être y a-t-il eu trop d'intervenants, trop de producteurs imposant chacun leurs ingrédients...

Par contre, *Drive* était plutôt bon... En France, on a eu une version plus courte. Vous savez ce qui a été coupé ?

Il y a eu beaucoup de changements dans la version des producteurs, qui est très différente du director's cut de Steve Wang, celle que je préfère. Ils savent que je n'aime pas leur version, je leur ai dit. Même si le montage du réalisateur a été primé au Festival de films d'action asiatiques de Toronto et au Japon, ils ont quand même insisté pour sortir la leur. Je ne comprends pas pourquoi. Ils ont changé la musique. Ils ont éliminé toute une partie de l'histoire, ce qui fait qu'on ne comprend plus les motivations des personnages. Ils ont fait se télescoper les scènes d'action les unes après les autres, sans se soucier de la cohérence. La version originale racontait une vraie histoire avec une sensibilité très touchante. Et comme on avait pris le temps de connaître les personnages, on prenait plus de plaisir aux scènes d'action. Avec les coupes qu'ils ont effectuées, tout ce que l'on comprend maintenant de Toby Wong, mon personnage, c'est qu'il a ce microprocesseur dans la poitrine qui décuple ses forces et qu'il veut rejoindre la Leung Corporation pour une histoire d'argent. C'est tout ce que l'on sait. Ils ont évincé tout le reste. C'est-à-dire qu'à la base, Toby Wong travaille pour le gouvernement chinois. Il doit tuer une fille qui monte des opérations contre le régime mais en tombe amoureux. Dans la version du réalisateur, Wong agit donc par amour. Dans celle des producteurs, c'est la cupidité qui

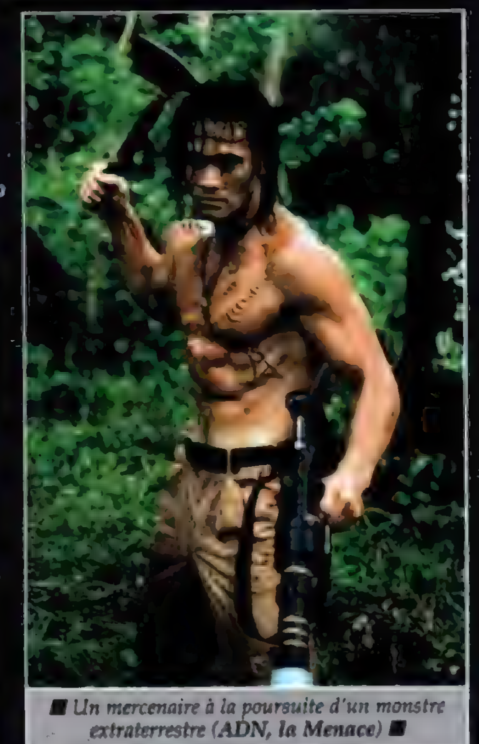
■ *Louis Stevens, un militaire apprenant la Capoeira à de jeunes Américains en difficulté (Only the Strong)* ■



■ *L'entraînement, la base du kung-fu dans la vie comme dans les films (**Kickboxer, la Rédemption**)* ■



■ *Jimmy Lee, héros de cinéma adapté d'un célèbre jeu vidéo (**Double Dragon**)* ■



■ *Un mercenaire à la poursuite d'un monstre extraterrestre (**ADN, la Menace**)* ■



■ *Un indien sur les traces de la bête du Gévaudan (**Le Pacte des Loups**)* ■

le pousse à se retourner contre le gouvernement chinois. Je déteste cette version ! En France, vous avez de la chance car les réalisateurs sont beaucoup plus libres. Les producteurs les laissent réaliser et monter leur film comme ils l'entendent. C'est rare qu'ils interviennent à ce niveau du processus. Sur **Le Pacte des Loups**, Christophe pouvait faire ce qu'il voulait. Il avait une idée précise en tête et c'est ce que vous retrouvez à l'écran. Aux Etats-Unis, les producteurs engagent un réalisateur, lui font tourner un film, puis ils lui disent comment ils veulent qu'il soit monté. C'est totalement illogique.

Est-ce difficile de trouver de bons scénarios ?

Oh oui ! Mais j'ai la chance de pouvoir refuser certains projets tant on m'en propose. Pour un acteur, c'est un vrai luxe. Car lorsque vous commencez, c'est très difficile de trouver du travail. C'est donc agréable de pouvoir faire des films dont vous êtes fier tout en arrivant à bien vivre. Au début, on a faim et on prend tout ce qu'on arrive à obtenir. Ce serait un mensonge de dire que l'argent ne compte pas. Rien que cette année, j'ai fait trois films et j'en ai refusé une douzaine. Cette position me plaît car c'est en quelque sorte une preuve que j'ai réussi. Actuellement, il y a de très bons scénarios qui circulent, pour des films dramatiques, mais les producteurs les proposent surtout aux stars. Comme je n'ai joué que dans des films d'action, à petit budget en plus, les scénarios que je reçois vont tous dans cette direction. Même si j'aime beaucoup l'action, je préfère faire des films comme **Crying Freeman** ou **Le Pacte des Loups**, où le scénario tient également une place importante. L'action est justifiée et prend toute sa force lorsque l'histoire fonctionne et que les personnages sont intéressants. Je ne veux pas faire de film où seule l'action compte. J'en ai fait certains qui ressemblent à cette description, mais ce n'était pas ce qu'ils promettaient sur le papier. Pour juger de la qualité d'un film d'action, il faut que l'histoire tienne toujours debout après avoir retiré toutes les scènes de combat. C'est d'ailleurs beaucoup plus simple d'injecter des scènes d'action à un bon scénario que le contraire.

Vous aimeriez passer à la réalisation ?

Je crois, oui, mais je ne sais pas si je le ferai un jour. Quand je vois Christophe à l'œuvre sur le tournage du **Pacte des Loups**, je me dis que je ne suis pas sûr de pouvoir gérer et assumer tous les éléments nécessaires à la fabrication d'un film. Souvent, les gens pensent qu'un artiste martial saurait lui-même mettre en scène son propre combat, mais c'est faux. Pour ça, il faut connaître la technique, être familier avec la caméra, les objectifs, savoir choisir le bon angle... Autant de choses que je ne maîtrise pas puisque je ne me suis jamais spécialisé dans ce domaine. Bien sûr, comme le cinéma est une passion, je m'y intéresse de temps en temps, mais pas suffisamment pour avoir la prétention de vouloir réaliser un film dans l'immédiat. Aujourd'hui, je préfère me concentrer sur ma carrière d'acteur pour continuer à progresser. J'apprends de nouvelles choses sur chaque film que je tourne.

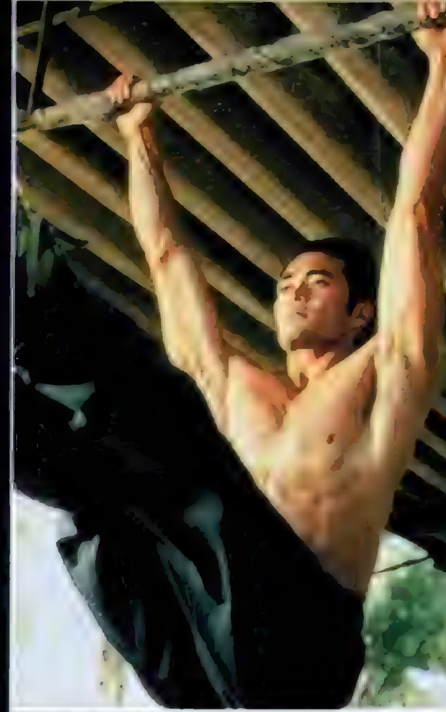
Par contre, vous n'avez plus grand-chose à apprendre des arts martiaux. Il paraît que vous maîtrisez parfaitement sept techniques différentes...

C'est gentil, mais ça n'est pas tout à fait exact. Le seul art martial que je connaisse vraiment, c'est le kung-fu, que j'ai appris lorsque j'étais enfant car mon père dirigeait une école. Puis je suis parti vivre à Taïwan, où j'ai suivi l'enseignement des Moines Shaolin. Tout le reste, le judo, le Taï Chi, la boxe, le taï kwendo ou le maniement du sabre, je les ai pratiqués à l'occasion des films que je tournais. Je ne suis donc pas un expert dans ces disciplines, même si petit, mon père m'encourageait à apprendre tout ce que je pouvais des autres arts ■■■

■■■ martiaux et à m'inspirer de plusieurs styles différents. Pour lui, tout est bon. Quand j'étais jeune, tout le monde se tirait dans les pattes. Les uns disaient que le judo était mieux que le tai kuendo, d'autres que la boxe valait n'importe quel kung-fu. Mon père m'a toujours inculqué l'inverse. Aucune discipline n'est meilleure qu'une autre. C'est l'homme qui la pratique qui la rend meilleure. Peu importe la forme d'art martial, ce qui compte c'est ce qu'on en fait. C'est comme pour la cuisine. On ne peut pas dire que la cuisine italienne soit meilleure que la cuisine chinoise. Elles sont juste différentes, et toutes les deux bonnes !

Il y a actuellement aux Etats-Unis un engouement pour les arts martiaux et tout ce qui vient d'Asie. On a vu Jet Lee dans *Roméo Doit Mourir*, puis il y a eu le triomphe de *Tigre et Dragon*...

Je me rappelle, au début de ma carrière, j'ai tourné le pilote de la série ***Bioman***, qui s'est par la suite transformé en ***Power Rangers***. A l'époque, ***Bioman*** avait fait un flop, alors que quatre ou cinq ans plus tard, lorsque ***Power Rangers*** est apparu, le succès était au rendez-vous. C'était trop tôt, le public américain n'était pas encore prêt à voir des séries japonaises. Aujourd'hui, l'engouement est encore plus fort car ils ont eu un aperçu de ce cinéma au travers de **Matrix**, qu'ils ont adoré. Donc maintenant, tout le monde trouve **Tigre et Dragon** incroyable. Ce sont deux très bons films, mais le style des combats n'est pas nouveau. A Hong Kong, ils font ça depuis plus de trente ans ! L'effet **Matrix** était en ce sens très utile, il a introduit ce genre aux Etats-Unis. J'aime beaucoup le concept de ce film, l'histoire, le visuel et les chorégraphies, même si j'ai une certaine aversion pour l'utilisation des câbles. Je reste un fervent admirateur du style de Bruce Lee, qui était très réaliste. Bien sûr, comme il le disait lui-même, les vraies bagarres ne se passent pas de cette manière. Mais chaque coup de poing semblait réellement envoyé. C'était de l'énergie pure, et beaucoup de charisme. Jackie Chan et Jet Lee, dans leurs premiers films, faisaient exactement la même choses. C'est ce que je préfère. Parce qu'avec un bon coach, quiconque est maintenu par des câbles peut réaliser n'importe quelle chorégraphie !



■ *Un artiste martial pas franchement adepte de la gonflette* (***Kickboxer, la Rédemption***) ■

Avez-vous eu recours à des câbles pour certaines scènes du *Pacte des Loups* ?

Oui, pour quelques cascades à risques, afin d'éliminer le danger. Mais d'ailleurs, je ne dis pas que j'y suis totalement opposé. Il y a des situations où ils sont même les bienvenus ! Je dis juste que je préfère la bonne vieille méthode car c'est alors le vrai talent de l'acteur qu'on voit à l'écran, sans trucages. Mais il y a des films dans lesquels l'utilisation des câbles s'intègre parfaitement à l'histoire. C'est précisément le cas de **Matrix**, ou des **Histoires de Fantômes Chinois**, par exemple.

Etre acteur, c'était un rêve d'enfant pour vous ?

Quand j'étais enfant, je voulais devenir écrivain. Je suis devenu acteur presque par hasard. Je marchais à Chinatown, dans San Fransisco, j'avais 19 ans, et un assistant réalisateur m'a abordé. Je ne le connaissais pas. Il m'a demandé si j'étais acteur. Je lui ai répondu que non. Il m'a demandé si j'aimerais essayer. J'ai dit peut-être. Il m'a donné sa carte. Je l'ai rappelé. Ils m'ont parlé d'une histoire au téléphone. Je suis allé à l'audition. Wayne Wang était là. Et j'ai eu le rôle. Le film s'appelait **Dim Sum** et dans la première scène que j'ai tournée, j'embrassais Joan Chen. Je jouais son petit ami. Autant vous dire que j'ai trouvé le job assez sympa ! J'ai donc passé d'autres auditions et tout le monde me disait que j'avais du potentiel, à condition que je prenne des cours. Entre deux tournages, je travaille donc avec un professeur, encore aujourd'hui. Je prends ce métier très au sérieux. Mais rien de ce que j'ai écrit n'a encore porté ses fruits.

Vous écrivez des scénarios ?

Surtout des poèmes, des nouvelles, mais je travaille en effet sur un script. Ce n'est pas un film d'action, plutôt un film historique. Ma grand-mère est japonaise et est née à Hawaï. Mon

■ *Kenjiro, participant à un championnat clandestin de bastons en Turquie* (***American Samouraï***) ■



■ *Yo Hinomura, un tueur à la larme facile (**Crying Freeman**)* ■

grand-père est blanc, c'est un Irlandais du Kentucky. Il a fait la Deuxième Guerre Mondiale. Ma grand-mère et mon grand-père sont tombés amoureux à Hawaï pendant les affrontements entre les Japonais et les Américains. Mon scénario raconte leur histoire d'amour.

Vous n'avez jamais été journaliste ?

Non, mais j'ai écrit un article qui a été publié il y a sept ou huit ans. J'avais donné une interview pour un magazine. Ils m'avaient demandé quels étaient mes hobbies. Je leur avait répondu que j'aimais écrire. Et quelques semaines plus tard, le rédacteur en chef m'a demandé si j'aimerais rédiger un article pour eux. J'ai accepté. Il m'a demandé d'écrire un article sur le sexe en m'expliquant ce qu'il voulait, c'est-à-dire que je sois très cru. Je lui ai dit que je voulais bien le faire, à condition que je puisse le signer sous un pseudonyme. J'ai travaillé dessus pendant un mois. Et je crois que j'ai réussi, puisque juste après, le magazine *USA Today* a fait l'éloge d'un «article trashy sur le sexe» publié chez un concurrent. J'étais très content !

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ?

Le fait de ressentir certaines choses et de beaucoup réfléchir à tout ce qui m'entoure. Par exemple, après cette interview, lorsque je vais rentrer chez moi, je sais que je vais repenser à chaque mot que vous m'avez dit et à tout ce que je vous ai répondu. Et je vais y repenser, encore et encore. Donc, tout ce qui m'est arrivé dans la vie, que ce soit bon ou mauvais, reste très frais dans mon esprit. Mes émotions d'enfance sont encore très présentes. Mes peines, mes douleurs, tout comme mes joies. Mais en même temps, c'est très dur de tout garder pour soi. Ecrire est ainsi un moyen de partager toute cette énergie, tous ces souvenirs.

Il paraît que la première scène où vous apparaissez dans *Le Pacte des Loups*, pour vous battre avec plusieurs villageois, a été très difficile à mettre en place, qu'elle a nécessité plusieurs jours de tournage...

Six en tout, ce qui est énorme. Pour moi, c'était la séquence la plus difficile. Déjà, il faisait froid. Au bout de deux heures, on était en sueur et en même temps on gelait ! En termes d'inconfort, on a atteint des sommets ! Mais tout le monde, que ce soient Samuel ou les cascadeurs, était extrêmement motivé. En plus, c'était la première scène d'action qu'on tournait ensemble, nous n'avions eu auparavant qu'une simple prise de contact. C'était bizarre.Les costumes trempés ne facilitaient pas les mouvements, ni les bottes qui se remplissaient d'eau ! Il faisait vraiment très froid. Mais tout le monde était tombé d'accord pour faire un bon film. Et l'énergie débordante de Christophe nous en donnait encore plus envie. Personne ne voulait le laisser tomber.

***Le Pacte des Loups* est-il le film le plus difficile que vous ayez fait ?**

Je pense oui. Notamment parce que le tournage était très long. C'est difficile de garder son énergie intacte pendant six mois. **China Strike Force** était lui aussi très dur, mais pour d'autres raisons, car le tournage n'a duré que deux mois.

C'est d'ailleurs étrange que *China Strike Force* soit votre premier film en Chine. Etant donné votre carrière et vos talents d'artiste martial, on aurait pu vous imaginer enchaîner les films à Hong Kong...

L'opportunité ne s'était encore pas présentée. J'ai fait un épisode de la série de Samo Hung ***Martial Law***, en Chine avec Stanley Tong. Normalement, Stanley produit cette série, mais il avait réalisé l'épisode dans lequel je jouais. C'est grâce à ce petit rôle qu'il m'a engagé pour faire le méchant dans **China Strike Force**. En Chine, ils travaillent vraiment très vite, et ils frappent très fort aussi. Dans une scène, je me bats contre un acteur très expérimenté et habitué de ces productions, qui avait affronté Jackie Chan dans **Drunken Master 2**. Mon Dieu, il frappe horriblement fort ! Sincèrement, au premier coup qu'il m'a porté, j'ai cru qu'il m'en voulait pour une raison ou une autre tant il était violent ! Et lorsque vous sautez dans les airs pour ensuite retomber sur le sol, normalement le réalisateur fait deux plans. Un où on saute, puis l'autre où on atterrit. En Chine, ils ne font qu'un plan. Il n'y a donc pas de matelas sur le sol. Et ce n'est pas de la moquette ou du bois, c'est du granit ! Je cours, je percute une grande caisse en bois, je saute dans les airs et je fais un rouleau pour ensuite aller m'écraser par terre. Je suis ressorti de ce tournage couvert d'hématomes. Heureusement que je suis un peu fou !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

FILMOGRAPHIE

Né le 26 février 1964 à Honolulu, Hawaii

1985 **Dim Sum** de Wayne Wang

1987 **Steele Justice** (idem) de Robert Boris + cascades

1989 **Angel Town** (idem) d'Eric Karson

1991 **Dead on the Money** (TV) de Mark Cullingham

1992 **American Samourai** (idem) de Sam Firstenberg

1993 **Roosters** de Robert M. Young

Only The Strong (idem) de Sheldon Lettich

Double Dragon (idem) de Jim Yukich

1994 **Kickboxer 5, the Redemption (Kickboxer, la Redemption)** de Kristine Peterson)

Dragstrip Girl (La Fureur du Risque - TV) de Mary Lambert

1995 **Past Tense** ou **Deadly Past (Past Tense** - TV) de Graeme Clifford

Crying Freeman (idem) de Christophe Gans

1996 **Sabotage** (idem) de Tibor Takacs)

Drive (idem) de Steve Wang

The Island of Dr Moreau (L'Ile du Dr Moreau) de John Frankenheimer

1997 **Sanctuary** (idem) de Tibor Takacs)

Boogie Boy de Craig Hamann

DNA (ADN : La Menace) de William Mesa

Redline ou **Deatline (Redline)** de Tibor Takacs

1998 **No Code of Conduct (Onde de Choc)** de Bret Michaels

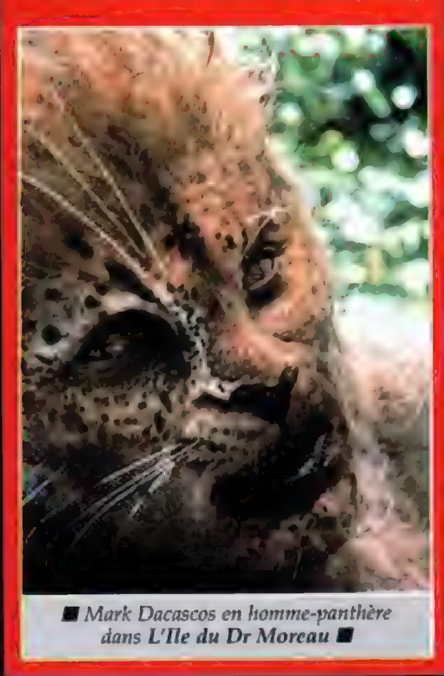
The Crow : Stairway to Heaven (série télé)

1999 **The Base (L'Honneur d'un Soldat)** de Mark L. Lester

2000 **Instinct to Kill** de Gustavo Graef Marino

Le Pacte des Loups de Christophe Gans

China Strike Force de Stanley Tong



■ *Mark Dacascos en homme-panthère dans **L'Ile du Dr Moreau*** ■

La place de la drogue dans la société : un sujet fort pour une saga qui évite parfois les questions qui fâchent...

TRAFFIC

Une saga ultra-documentée sur la guerre quotidienne et déloyale que livrent les services américains contre les puissants cartels de la drogue au Mexique. Une saga complexe, où se croisent un nombre incalculable de destins, où s'affrontent autant de légitimités, et sur un sujet qui questionne sans relâche notre sens critique. Là où l'on attendait un Michael Mann ou un John Sayles, c'est Steven Soderbergh, chouchou de la critique américaine, qui s'y colle. Sous son impulsion, TRAFFIC sera-t-il la marque d'un certain cinéma indépendant dans la forteresse hollywoodienne ou bien un pur film de studio caché sous le mince vernis de prétentions auteurisantes ?

Suivre le parcours de la drogue, de ceux qui l'initient à ceux qui la consomment, et, sur le chemin, constater la vacuité de la lutte que lui mènent des gouvernements désabusés. Tel est le pari pour le moins ambitieux du projet **Traffic**, un pari qui se donne les moyens de son exécution : un budget de 50 millions de dollars, 113 rôles parlants éparpillés dans 8 villes différentes et la bagatelle de 110 lieux de tournage. Conçu à l'origine par et pour le réalisateur Edward Zwick, **Traffic** reprend les grandes lignes de la mini-série quasi-homonyme de *Channel Four*, ***Traffik***, réalisée à la fin des années 80 par Alastair Reed et scénarisée par Simon Moore. Ces grandes lignes : les destins croisés de personnages dont la vie tourne, pour le meilleur ou le pire, autour du trafic de drogue, et qui sont autant de maillons faussement indépendants d'un problème de société majeur. Ramener un sujet aussi vaste, aux implications multiples, à des proportions cinématographiques, alors que sa structure même tend vers le feuilleton, tout cela nécessitait une plume au moins habile. Celle de Stephen Gaghan fera l'affaire. Transfuge de la télévision ayant fait ses armes sur les séries *Practice* et *NYPD Blue*, Gaghan a su faire fructifier sa formation de journaliste sur les sujets qui nécessitaient le plus de recherche (voir à ce titre son script pour le très controversé **Enfer du Devoir**). Son pragmatisme va l'orienter vers la guerre quotidienne que se livrent les Etats-Unis et le Mexique, y puisant les acteurs principaux de son drame, jonglant entre la pure fiction et des destins véritables, et faisant sien une bonne partie des concepts que développa autrefois Simon Moore.

Robert Wakefield (Michael Douglas), juge de la cour suprême de l'Ohio, est nommé à la tête de la lutte anti-drogue entamée par le gouvernement américain. Sous sa juridiction, un premier coup de filet fait tomber Eduardo Ruiz (Miguel Ferrer), arrêté par les agents de la DEA Montel Gordon (Don Cheadle) et Ray Castro (Luis Guzman). Eduardo Ruiz est amené à témoigner contre le baron local de la drogue à San Diego, Carlos Alaya (Steven Bauer). Ce dernier est arrêté sous les yeux stupéfaits de son épouse Helena (Catherine Zeta-Jones) qui découvre alors les liens de son mari avec le cartel Obregon, au Mexique. Et c'est au Mexique justement que le général Salazar (Tomas Milian) mène une guerre féroce et sanglante aux trafiquants. Il emploie à cette fin les services de Javier Rodriguez (Benicio Del Toro), un incorruptible, perspicace mais sans illusions, et le charge d'abattre le cartel de Tijuana. Rodriguez ne tardera pas à comprendre que l'acharnement de Salazar contre le cartel de Tijuana cache des desseins beaucoup moins avouables. Et si le général œuvrait lui-même pour un cartel concurrent ? Et tandis qu'une guerre absurde charrie son lot de cadavres, la drogue, elle, passe tranquillement la frontière, faisant chaque jour de nouvelles victimes parmi lesquelles la jeune adolescente Caroline, la fille même du juge Robert Wakefield.



■ *Robert Wakefield (Michael Douglas) : le juge chargé de la lutte anti-drogue* ■

Ce synopsis est la conjonction de deux projets au départ concurrents. Celui de la productrice Laura Bickford (**Playing God**) impressionnée par la mini-série *Traffik*, et qui désire confier son adaptation filmique à Steven Soderbergh, et bien sûr le projet d'Edward Zwick sur lequel Steven Gaghan a déjà bien avancé. Les deux parties ayant décidé d'œuvrer de concert, c'est finalement à Soderbergh que reviendra la tâche de mener à bien une mission pour le moins complexe. *«Sur un tel film, toutes les étapes de développement et de tournage voient les difficultés multipliées par trois»* explique-t-il. *«Il y a l'étape conceptuelle, à l'écriture du scénario, où il faut, en plus de créer les trois histoires, faire attention à la façon dont elles se croisent. Pendant le tournage, il faut créer un style visuel pour chaque partie et le respecter d'un bout à l'autre. Et au montage, il faut trouver le parfait équilibre entre chaque chapitre. A la fin, il ne reste plus qu'à espérer qu'il existe quand même une certaine unité dans le film»*. Ce que le réalisateur oublie de préciser, c'est que le problème récurrent des films où se croisent de multiples destins tient, non seulement à la manière dont ces «mini-films dans le film» se répondent, mais également (et surtout) à l'intérêt dramatique de chacune des sections. Or, si l'on observe ces différentes sections en les isolant, on s'aperçoit de la vacuité relative de chaque histoire. Le juge Wakefield perdant sa douce fille dans l'enfer de la drogue ne déroge pas d'une certaine



■ *Helena (Catherine Zeta-Jones), l'épouse dévouée du gros bonnet Carlos Alaya* ■

■ *Javier Rodriguez (Benicio Del Toro) : un flic incorruptible décidé à faire tomber le cartel de Tijuana* ■

tradition du téléfilm familial. La chute annoncée du caïd Carlos Alaya et la progressive décision criminelle de sa femme obéit à des règles récurrentes du téléfilm à procès. Enfin, l'enquête des sympathiques duettistes de la DEA, Montel et Ray, nous renvoie immédiatement à une multitude de séries flicardes. C'est donc dans sa portion mexicaine que va se jouer le destin cinématographique de **Traffic**, et Soderbergh ne s'y trompe pas en débutant et en concluant son film sur le personnage de Javier Rodriguez, comme si, finalement, il était le seul authentique héros de cette saga. Car il faut bien l'avouer, le personnage, tout comme le dilemme auquel il fait face, s'avèrent rigoureusement passionnants. Interprété avec une rare puissance par un Benicio Del Toro possédé, face au non moins gigantesque Tomas Milian, Javier Rodriguez aurait mérité un film à lui seul. Paradoxalement, c'est sa présence même qui questionne la légitimité de l'ensemble du projet. On ne s'étonne donc pas du combat qu'a mené son réalisateur pour imposer le sous-titrage dans la partie mexicaine, un véritable blasphème à Hollywood : «*Mais comment aurais-je pu espérer que quelqu'un prenne ce film au sérieux si les personnages n'avaient pas parlé espagnol ? J'ai eu droit à quelques discussions, mais j'ai surtout joué au petit malin. J'ai fait tout d'abord circuler le scénario en anglais. Un mois avant le tournage, j'ai fait la traduction. Après je n'avais plus qu'à expliquer à mes producteurs que je ne pouvais pas faire autrement sinon nous serions passés pour des clowns. Ils m'ont alors demandé si je pouvais tourner les deux versions. Je leur ai répondu que je ne pouvais pas exiger cela de mes acteurs, que c'était trop de travail pour eux, etc. La vraie raison de mon refus, c'est que je les connais. Si une version anglaise avait existé, ils se seraient arrangés pour l'utiliser. L'ironie, c'est que le Mexique a été de loin la partie du film la plus populaire pendant les projections-test*». On n'en doute pas une seconde, d'autant que l'histoire de Javier synthétise admirablement tous les enjeux moraux qu'une telle guerre met à mal, et révèle à l'évidence que la bonne solution ne sera jamais une solution facile. Stephen Gaghan insiste sur ce dernier point : «*J'ai rencontré des gens de tous bords qui sont engagés dans la lutte anti-drogue, à la DEA, à Washington, à l'ONDCP. Personne ne croit que la politique actuelle puisse aboutir à une éradication, ni même à une véritable limitation du problème. Je dis bien personne !*».



■ *Caroline Wakefield (Erika Christensen) et son ami Seth : deux victimes de la drogue* ■

Mais dans le souci de faire cohabiter les différents points de vue de ces mêmes personnes, Gaghan se sent obligé, au travers du personnage du juge Wakefield, de résumer les théories les plus prégnantes sur le sujet. Le procédé devient hélas caricatural quand, lors d'une séquence de réception, Wakefield est assailli d'une dizaine de discours adverses sur la question en moins de trois minutes. Trois minutes pour résumer vingt années de débat houleux entre les partisans de la répression, ■ ■ ■

■ ■ ■ les adeptes d'une légalisation contrôlée et leurs intermédiaires. Autant dire qu'une fois de plus, on se reportera sur le dilemme moral de Javier Rodriguez pour trouver une résonance plus cinégénique à ces enjeux. Car le désir de livrer un film documenté se double également d'une volonté de ne pas choquer les différentes parties. Et **Traffic** de révéler du même coup ses origines de produit hollywoodien malgré tout standardisé. *«Nous avons embauché un journaliste du* New York Times *spécialiste de la question, Tim Golden, comme consultant. Nous avons rencontré des tas de gens qui travaillent sur le problème, aux Etats-Unis et au Mexique. Ces deux ans de recherches m'ont fait comprendre à quel point cette lutte est difficile et à quel point les gouvernements peuvent multiplier les erreurs. Aux USA, les prisons sont remplies de junkies non-violents enfermés pour consommation uniquement. On nie à ces gens la moindre chance de réhabilitation. C'est à mon sens une énorme erreur»*. Il n'empêche que **Traffic** n'évoque à aucun moment ce dernier problème, tout comme il évite la question épineuse de la source, autrement dit les paysans latino-américains qui cultivent et traitent la coca, et dont c'est là l'unique subsistance, des familles entières impliquées, régulièrement bombardées, voire massacrées par leur propre gouvernement, toujours au nom de cette fameuse lutte anti-drogue.

En zappant ce maillon essentiel du «parcours» décrit par le film, Soderbergh et Gaghan avouent quelque part leur impuissance à traiter d'un sujet qui, pris dans son ensemble, révèle des questions qui dépassent le problème de la toxicomanie pour questionner l'ensemble de l'organisation politique et économique du continent américain. Ainsi, **Traffic** trempe étonnamment dans une hypocrisie qui rappelle quelques bons vieux polars moralisateurs produits durant la prohibition. Est-ce finalement un hasard ? On n'ose imaginer ce qu'un tel concept aurait pu donner entre les mains de John Sayles, qui a d'une part traité du sort de ces paysans (de manière suggérée) dans son **Men With Guns**, et qui fut également le maître d'œuvre du film définitif sur les destins croisés d'une société, avec l'étonnant **City of Hope**. Impossible de ne pas évoquer également les sagas de Michael Mann, **Heat** ou **Révélations**, et leurs aptitudes à se mettre réellement en danger lorsqu'elles évoquent des sujets qui fâchent. Soderbergh n'a pas vraiment la fibre jusqu'au-boutiste des cinéastes sus-nommés, et préfère, à l'image de son **Erin Brockovich**, se référer à des partis pris visuels hérités du cinéma indépendant pour déguiser la teneur sans tâches de son discours. Etant son propre chef-opérateur (sous le pseudonyme de Peter Andrews), il multiplie ainsi les figures coup-de-poing, jump cuts, caméra à l'épaule et filtres saturés qui, loin de nous tromper, agacent encore plus notre vigilance et nous poussent à démasquer l'imposture. *«C'est juste ma façon de travailler»* se justifie Soderbergh. *«Il y a deux sortes de cinéastes. Ceux qui ont un style consistant et cherchent le matériel qui leur permettra d'exploiter au mieux ce style. Je suis tout le contraire de ça. Je regarde le matériel et je me demande comment m'adapter à l'histoire. Ce sont deux façons de travailler légitimes»*. Même si l'on penche nettement en faveur de la «consistance» d'un Dante Spinotti (**Révélations**), on excusera volontiers au réalisateur ces fautes de goût visuelles. Mais on regrettera que l'ambition déclarée du projet n'ait accouché en définitive que d'un projet qui fleure bon la sécurité publique, critique et commerciale. Pour nous, définitivement, le véritable titre de **Traffic** sera **L'Inspecteur Javier**, un petit film sans compromission planqué au sein d'un long film sans saveur.

■ **Rafik DJOUMI** ■

(Propos de Steven Soderbergh recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**)

■ *Pour retrouver sa fille, Robert Wakefield n'hésite pas à arpenter les bas-fonds de Washington* ■



■ *Montell Gordon (Don Cheadle), un agent de la DEA voué corps et âme à sa mission* ■



■ *Arnie Metzger (Dennis Quaid), l'avocat pas très clair de la famille Ayala* ■

BAC Distribution présente Michael Douglas dans une production **USA Films/Initial Entertainment/Bedford Falls** *TRAFFIC* (USA - 2000) avec Benicio Del Toro - Don Cheadle - Luis Guzman - Catherine Zeta-Jones - Dennis Quaid - Tomas Milian - Miguel Ferrer - Steven Bauer - Erika Christensen - Clifton Collins **musique de** Cliff Martinez **scénario de** Stephen Gaghan d'après la série *Traffik* de Simon Moore **produit par** Laura Bickford - Edward Zwick - Marshall Herskovitz **photographié et réalisé par** Steven Soderbergh

7 mars 2001 **2 h 25**

TOMAS MILIAN

LA STAR DU CINÉMA DE QUARTIER

Salué par la critique pour sa composition de général chevronné, chargé d'éradiquer le trafic de drogue au Mexique dans le polar social de Steven Soderbergh TRAFFIC, Tomas Milian est une icône incontournable de la culture populaire italienne. Véritable acteur caméléon, Milian doit en grande partie sa renommée au western italien, à qui il a donné ses lettres de noblesse en incarnant toute une série de personnages qui ont fait date dans le genre. Ayant joué sous la direction de quelques grands noms du 7ème art tels que Pasolini, Bertolucci, Chabrol ou encore Oliver Stone, Milian sa fait aujourd'hui trop rare sur les écrans. Un regard sur son éclatante carrière s'imposait donc.



■ *La star dans un classique du western spaghetti : **On m'Appelle Providence*** ■

Né Tomas Quintin Rodriguez le 3 mars 1937 dans le village de Culono à Cuba, Milian est le fils aîné d'une riche famille de quatre enfants. Son père Alberto Rodriguez, est un général de l'armée cubaine sous la dictature de Gerardo Machado, le bras droit du cardinal de la Havane. Tomas passe son enfance dans les plus prestigieuses écoles cubaines, et subit les foudres de son père, un homme violent, durant son adolescence. En 1952, le coup d'Etat du dictateur Flugencio Batista a valu au général Rodriguez des mois d'emprisonnement dans les geôles cubaines. C'est à cette époque que le jeune Milian se prend de passion pour le métier d'acteur, lors d'une représentation de «L'Avare» de Molière donnée dans son école. Après avoir purgé sa peine de prison, le général Rodriguez est de retour dans le cocon familial. Gravement malade, souffrant de claustrophobie et de dépression nerveuse, il met fin à ses jours sous les yeux de son fils aîné. Evidemment traumatisé, Tomas entreprend une longue psychothérapie. Puis, à dix-huit ans, il s'envole pour les Etats-Unis, bien décidé à réaliser son rêve de devenir acteur. Tomas Milian débarque en Floride en 1955. Il cumule de nombreux emplois précaires et suit, parallèlement, des études d'anglais et de peinture à l'université de Miami. Après un premier rôle sur les planches de son université, dans une pièce intitulée «Le bateau sans pêcheur», Milian part pour New York sur les conseils de son professeur d'art dramatique. Sur place, il intègre l'Actor's Studio. Aux côtés de jeunes talents prometteurs qui ont pour noms Harvey Keitel, Martin Sheen et Al Pacino, Milian commence à apprendre la «méthode» chère à Lee Strasberg.



■ *Tomas Milian est le Général Salazar en guerre contre les cartels de la drogue dans **Traffic*** ■

Avec à son actif de nombreux succès théâtraux à Broadway, et une participation régulière dans la courte série ***Decoy*** pour *NBC*, Milian est repéré, en 1959, par le légendaire Jean Cocteau et son partenaire italien Giancarlo Menotti. Ces derniers sont impressionnés par les talents d'acteur du jeune Cubain, et décident de l'introniser dans la distribution de la prochaine adaptation du «Poète et de la Muse» sur les planches italiennes, mise en scène par Franco Zeffirelli. Parmi les spectateurs de la pièce, le prestigieux metteur en scène Mauro Bolognini est épaté, et offre à Milian son premier rôle au cinéma dans **Les Garçons**, un drame sordide écrit par Pier Paolo Pasolini. Le film bénéficie d'un excellent accueil critique et Milian est tout aussi acclamé que ses partenaires, Jean Claude Brialy et Laurent Terzieff, dans son rôle d'homosexuel refoulé. La carrière du fils du général déchu est lancée. Milian signe un contrat de cinq ans pour le producteur Franco Cristaldi. Il enchaîne de multiples rôles secondaires pour le compte de metteurs en scène tels que Alberto Lattuada (**L'Imprévu**), Francesco Maselli (**Les Dauphins**), Luchino Visconti (**Boccace'70**), Pier Paolo Pasolini (**Rogopag**), son mentor Mauro Bolognini (**Le Bel Antonio**), et décroche un rôle dans la superproduction de Carol Reed **L'Extase et l'Agonie** aux côtés de Charlton Heston.

Après le succès retentissant de **Pour une Poignée de Dollars**, l'Italie décide d'exploiter le filon du western spaghetti, ce qui sera le début d'une nouvelle ère pour le jeune premier issu du circuit art et essai. En 1966, Milian incarne un bandit mexicain tourmenté dans **The Bounty Killer** d'Eugenio Martin, où il apporte une touche inattendue et une dimension psychologique à un personnage de bande dessinée qui ne vit que pour tuer. Tout simplement impressionnant, Milian entre dans le cercle des têtes d'affiche du genre, aux côtés de Giuliano Gemma (la série des **Ringo** de Duccio Tessari), Franco Nero (**Django** de Sergio Corbucci) et Lee Van Cleef (**Pour Quelques Dollars de plus** de Leone). Il partage avec ce dernier le haut de l'affiche de **Colorado** de Sergio Sollima, l'un des plus beaux fleurons ■ ■ ■



■ *Tomas Milian et Susan George, pistoleros dans **Far West Story*** ■



■ *Le jeune Cubain vole la vedette à Lee Van Cleef dans* **Colorado** ■

■ ■ ■ du genre, interprétant «Cuchillo», un révolutionnaire déserteur impliqué dans le viol de la fille d'un riche consul anglais. Mettant à contribution ses dons de l'actor's studio dans une série de scènes rocambolesques, Milian éclipse par son talent et charisme le chasseur de primes lancé à ses trousses interprété par Lee Van Cleef. Un an plus tard, Milian est choisit par le réalisateur Giulio Questi qui lui offre le rôle principal de son western surréaliste **Tire encore si tu Peux** !. Dans la peau d'un braqueur, revenu d'entre les morts afin de se venger de ses anciens complices après l'attaque d'un convoi d'or, Milian explose dans ce western funeste d'une froideur inquiétante, qui connaît de nombreux déboires avec la censure locale. Véritable révolution dans le genre, **Tire encore si tu Peux** ! a acquis, au fil des ans, un statut de film culte a travers le monde, encensé par des personnalités aussi diverses que Dennis Hopper (**Easy Rider**) et Alex Cox (**Repo Man**) qui dit à son sujet : *«Si Bunuel avait réalisé un western... ce serait celui-là !»*. La même année Milian refait équipe avec Sergio Sollima pour les besoins **d'Il Était une Fois en Arizona** et **Saludos Hombre**. Dans le premier, le desperado cubain incarne Beauregard, un hors-la-loi idéaliste embarquant un professeur d'université (Gian Maria Volonté) dans ses exactions criminelles. Dans le second, il ré-endosse la défroque de Cuchillo, le bandit moribond de **Colorado**, chargé malgré lui d'une tâche importante dans la bonne marche de la révolution mexicaine.

Dans les peintures sous-jacentes de la société italienne dépeintes dans le genre, Milian fait figure d'homme du peuple symbolisant à la fois pauvreté et idéalisme révolutionnaire, dans un pays en proie à la dictature et au fascisme. Dans **Tepepa** de Giulio Petroni, Milian ré-approfondit la veine thématique de ses personnages militants, en prêtant ses traits à un héros de révolution qui se heurte à l'hostilité d'un général corrompu incarné par Orson Welles en personne. Même son personnage dans le **O'Cangaceiro** de Giovanni Fago ne déroge pas à la règle : c'est un fermier brésilien, qui se livre à un endoctrinement massif du peuple pour contrer l'oppression du gouvernement envers les classes sociales défavorisées. S'il délaisse l'univers réaliste du western pour camper un chasseur de primes Chaplinesque dans **On m'Appelle Providence** de Giulio Petroni et sa suite inédite réalisée par Alberto DeMartino, Milian reste plus crédible que jamais dans le registre «spaghetti». Alors que le genre est sur le point de rendre son dernier souffle, Milian use ses dernières cartouches dans le western italien avec **Le Blanc, le Jaune et le Noir**, une parodie de Sergio Corbucci où il incarne un samouraï abusant de calembours idiots, et **Les 4 de l'Apocalypse** de Lucio Fulci dans lequel il interprète un tueur énigmatique à la folie destructrice.

Après la mort du western, le «polizioteschi», polar italien, fait une entrée fracassante dans le cinéma populaire transalpin. En prenant pour bases les maux de la société italienne confrontée à une criminalité croissante et à un problème d'insécurité majeur, le genre offre un second souffle à Tomas Milian. Face à un Henry Silva convaincant, le Cubain prend le haut de l'affiche de **La Rançon de la Peur** de Umberto Lenzi, où il personnifie une petite frappe violente rêvant de fortune rapide et organisant le kidnapping de la fille d'un riche industriel. Réalisé caméra au poing, dans la plus pure tradition du polar des seventies post-William Friedkin, et bercé par une bande son tonitruante d'Ennio Morricone, **La Rançon de la Peur** permet à Milian d'exceller dans la peau d'une ordure de la pire espèce qui trouvera la mort au pied d'un amas de détritus dans une cité HLM. Dans ce genre prolifique, Milian endossera tour à tour les rôles d'un justicier extrémiste (**Bracelets de Sang**), d'un truand en pleine ascension hiérarchique dans le milieu de la pègre (**Le Confesseur**) et d'un policier chevronné en proie à la délinquance juvénile (**Racket Boys**). Même s'il déserte le «polizioteschi», le temps de quelques films d'auteur comme **Identification d'une Femme** d'Antonioni et **La Luna** de Bertolucci, Milian passe d'un personnage à l'autre en faisant preuve d'une incroyable aisance. Avec un esprit créatif débordant, Milian interprète trois figures bien barrées du cinoche italien : le policier Nico Giraldi, et les truands Monnezza (littéralement «Merde de chien» !) et Il Gobbo (le Bossu). Le premier est un flic de terrain implacable (ouvertement inspiré de Serpico) que la star retrouvera dans une série de dix films, réalisés par Bruno Corbucci entre 1976 et 1984. Le deuxième est un indic faisant équipe avec la police (**La Mort en Sursis, Un Flic Coriace**) et devenant malgré lui un preneur d'otage gaffeur (**Le Coucou**). Quant au troisième, c'est un braqueur bossu impitoyable dans **A Main Armée** (où il fait face à Maurizio Merli, le Belmondo italien) et dans **Echec au Gang**, qui marque ses retrouvailles avec son frère Monnezza. Cette prolifique période sonne comme une consécration pour Milian, qui reçoit d'ailleurs le prix Rudolph Valentino de l'acteur le plus créatif. Elle s'accompagne aussi d'effets pervers : la star sombre dans l'alcoolisme, accumule les problèmes de dépendance aux produits stupéfiants et tente même de se suicider.

Après la disparition du polar transalpin, Milian enchaîne les seconds rôles aux Etats-Unis, avant de quitter définitivement l'Italie au début des années 90 pour une carrière américaine. Il apparaît dans **Revenge** de Tony Scott, **Havana** de Sidney Pollack, **JFK** d'Oliver Stone, et le téléfilm de John Frankenheimer **Au Cœur de l'Enfer**, qui retrace les derniers jours du militant écologiste Chico Mendes. Le contraste entre ses films transalpins et américains est flagrant, Milian n'a plus aucun monopole créatif à Hollywood, d'autant qu'il souffre d'un problème de poids conséquent. Après une apparition éclair dans **Amistad** de Spielberg et la comédie **Coups de Foudre et Conséquences** où il campait le père de Salma Hayek, ainsi qu'un petit rôle récurent de détenu frappé de la maladie de Parkinson dans la série ***OZ***, Tomas Milian disparaît du grand écran pendant trois ans.
En 2000, il fait un comeback inattendu en caïd de la pègre dans **The Yards** de James Gray, puis enchaîne avec **Traffic** de Steven Soderbergh. Dans le film de Steven Soderbergh, Milian joue un général impliqué dans la bataille rangée que se livrent les services de police et les trafiquants de drogue, un rôle proche de celui qu'il tenait dans le téléfilm **La Guerre des Drogues** produit par Michael Mann en 1989. Un rôle pour lequel le comédien, méconnaissable dans son treillis et derrière ses lunettes noires, s'est inspiré de son père. Pour relancer une carrière, quelle meilleure façon que de se confronter à ses démons ?

■ **Fathi BEDDIAR** ■

FILMOGRAPHIE

1959 *Decoy* (série TV - 12 épisodes) de Michel Gordon
Les Garçons (La Notte Brava) de Mauro Bolognini
1960 **Les Dauphins (I Delfini)** de Francesco Maselli
Le Bel Antonio (Il Bell'Antonio) de Mauro Bolognini
1961 **L'Imprévu (L'Imprevisto)** d'Alberto Lattuada
Giorno per Giorno Disperamente d'Alfredo Giannetti
Un Giorno da Leoni de Nanny Loy
1962 **Boccace'70** (sketch **Le Travail**) de Luchino Visconti
Rogopag (sketch **La Riccota**) de Pier Paolo Pasolini
The Shortest Day (Il Giorno più Corto) de Sergio Corbucci
Le Désordre (Il Disordine) de Franco Brusati
La Banda Casaroli de Florestano Vancini
L'Attico de Gianni Puccini
1963 **La Mer à Boire (Il Mare Matto)** de Renato Castellani
L'Uomo (TV) de Mel Dinelli
1964 **Les Deux Rivales (Gli Indiferrenti)** de Francesco Maselli
L'Extase et l'Agonie (The Agony and the Extasy) de Carol Reed
The Camp Followers (Le Soldatesse) de Valerio Zurlini
1965 **Mademoiselle De Maupin** de Mauro Bolognini
I Soldi de Gianni Puccini
Tu Uccido, tu Uccidi de Gianni Puccini
1966 **Tire encore si tu Peux (Si sei Vivo Spara)** de Giulio Questi
The Bounty Killer de Eugenio Martin
1967 **Colorado (La Resa dei Conti)** de Sergio Sollima
Il Etait une Fois en Arizona (Faccia a Faccia) de Sergio Sollima
Règlement de Compte à Tombstone (Cronica dé un Atraco) de Jésus Jaime Balcazar
Saludos Hombre (Corri Uomo Corri) de Sergio Sollima
Sentence de Mort (Sentenzia di Morte) de Mario Lanfranchi
1968 **Tepepa, Trois pour un Massacre (Tepepa)** de Giulio Petroni
Bandits in Milan (Banditi a Milano) de Carlo Lizzani
Béatrice (Béatrice Sensi) de Lucio Fulci
Where are you Going all Naked (Dove Vai tutta Nuda) de Pasquale Festa Campanile
1969 **A Fine Pair (Ruba al Prossimo tuo)** de Francesco Maselli
O'Cangaceiro (idem) de Giovanni Fago
1970 **Cannibale (I Cannibali)** de Liliana Cavani
Liaison Conjugale (Amore Conjugale) de Dacia Mariani
Les Compagnons de la Gloire (Vamos à Matar Companéros) de Sergio Corbucci
1971 **La Victime Désignée (La Vittima Designata)** de Maurizio Lucidi
The Last Movie de Dennis Hopper
1972 **Le Coriace (Uomo dalla Pelle Dura)** de Franco Prosperi
On m'Appelle Providence (La Vita a Volte é molto dura Vero Providenzia) de Giulio Petroni
Far West Story (Cronaca del Far West) de Sergio Corbucci
1973 **Ci Risiamo, Vero Providenzia ?** de Alberto De Martino
Le Confesseur (I Consiglieri) de Alberto De Martino
La Longue Nuit de l'Exorcisme (Non si Sevizia un Paperino) de Lucio Fulci
1974 **La Rançon de la Peur (Milano Odia : la Polizia non puo Sparare)** de Umberto Lenzi
Emergency Squad (Squadra Volante) de Stelvio Massi
Le Blanc, le Jaune, le Noir (Il Blanco, il Giallo, il Nero) de Sergio Corbucci
1975 **Les 4 de l'Apocalypse (Il Quattro dell'Apocalisse)** de Lucio Fulci
La Police Accuse (Il Sevizio Segreto Uccide) de Sergio Martino
Bracelets de Sang (Il Giustiziere Sfida la Citta) de Umberto Lenzi
Folle à Tuer de Yves Boisset
1976 **Sex with a Smile (40 Gradi all Ombra del Lenzuolo)** de Sergio Martino
Folies Bourgeoises de Claude Chabrol
Racket Boys (Liberi, Armati, Pericolosi) de Romolo Guerrieri
A Main Armée (Roma a Mano Armata) de Umberto Lenzi
Flics en Jeans (Squadra Antiscippo) de Bruno Corbucci
La Mort en Sursis (Il Truccido e lo Sbirro) de Umberto Lenzi
1977 **Nico l'Arnaqueur** (Squadra Antifurto) de Bruno Corbucci
Le Cynique, l'Infâme et le Violent (Il Cinico, il Infame, il Violento) de Umberto Lenzi
Un Flic Coriace (La Banda del Trucido) de Stelvio Massi
Echec au Gang (La Banda del Gobbo) de Umberto Lenzi
Messaline (Messalina, Messalina) de Bruno Corbucci
Squadra Antitruffa de Bruno Corbucci
1978 **Brigade Anti-mafia (Squadra anti-mafia)** de Bruno Corbucci
Brigade Anti-gangster (Squadra Anti-gangsters) de Bruno Corbucci
1979 **La Luna** (idem) de Bernardo Bertolucci
Winter Kills de William Richert
Assassinio sul Tervere de Bruno Corbucci
1980 **Le Coucou (Il Lupo e l'Agnello)** de Francesco Massaro
Dellito a Porta Romana de Bruno Corbucci
Nijinsky (idem) d'Herbert Ross
1981 **Mano Lesta** de Pasquale Festa Campanile
Uno contro l'Altro de Bruno Corbucci
Delitto al Ristorante Cinese de Bruno Corbucci
1982 **Identification d'une Femme (Identificazione di una Donna)** de Michelangelo Antonioni
Monsignore (idem) de Frank Perry
Delitto sull'Autostrada de Bruno Corbucci
1983 **Delitto in Formula Uno** de Bruno Corbucci
Il Diavolo e l'Anquasanta de Bruno Corbucci
1984 **Pas Folle, le Flic ! (Delitto al Blue Gay)** de Bruno Corbucci
1985 **Le Roi David (The King David)** de Bruce Beresford
1986 **Salomé** (idem) de Claude D'Anna
Deux Flics à Miami (série TV - épisode **La Vengeance est un Plat qui se Mange Froid)**
1987 *Equalizer* (série TV - épisode **Le Règne de la Terreur)**
Arabesque (série TV - épisodes **La Toussaint** et **Tel est Pris qui Croyait Prendre)**
1988 **Una Casa a Roma** (TV) de Bruno Cortini
Cat Chaser (idem) de Abel Ferrara
1989 **La Guerre des Drogues** (TV - **Drug Wars : the Camarena Story)** de Brian Gibson
Jeu de Massacre (Gioco al Massacro) de Damiano Damiani
1990 **Havana** (idem) de Sidney Pollack
Revenge (idem) de Tony Scott
Voglia di Vivere (TV) de Ludovico Gasparini
1991 **JFK** (idem) d'Oliver Stone
Money (idem) de Steven Hilliard Stern
1992 **Nails** (TV - idem) de John Flynn
L'Histoire Vraie de Marilyn et Bobby (TV - **Marilyn & Bobby : Her Final Affair)** de Bradford May
1993 **The Last Mafia Marriage** (TV) de John Patterson
Deux Cow-boys à New York (The Cow-boy Way) de Simon Wincer
1994 **Au Cœur de l'Enfer** (TV - **The Burning Season)** de John Frankenheimer
1997 **Coups de Foudre et Conséquences (Fools Rush in)** de Andy Tennant
Amistad (idem) de Steven Spielberg
OZ (série TV - épisodes **A ta Santé** et **Visite Matrimoniale)**
2000 **The Yards** (idem) de James Gray
The Arturo Sandoval Story (TV) de Jospeh Sargent
Traffic (idem) de Steven Soderbergh

■ Fathi BEDDIAR ■

Une tentative de sauvetage à 8.000 mètres d'altitude par le réalisateur du MASQUE DE ZORRO.

■ *Montgomery Wick (Scott Glenn), un alpiniste chevronné prêt à relever un ultime défi* ■

VERTICAL LIMIT



Comédien de théâtre renommé, découvert dans URBAN COWBOY aux côtés de John Travolta et surtout dans A ARMES EGALES de John Frankenheimer en 1982, Scott Glenn hante depuis des années les écrans de sa gueule burinée dans des rôles souvent en retrait mais toujours inoubliables : L'ETOFFE DES HÉROS, SILVERADO, BACKDRAFT, SAIGON, A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE, A L'EPREUVE DU FEU... Après LES PLEINS POUVOIRS, on le retrouve dans VERTICAL LIMIT, avec un rôle taillé sur mesure qui vaut à lui seul le déplacement.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le rôle de Montgomery Wick ?

Tout d'abord, en tant qu'acteur, c'était excitant pour moi de jouer ce qui me semblait être une irrésistible histoire d'amour. Je joue un homme qui, au moment où le spectateur le rencontre, vient de passer les quatre dernières années de sa vie à gravir les monts les plus hauts et les plus dangereux de la planète à la recherche du corps de sa femme. Afin d'arriver à en faire le deuil, d'une certaine manière. Et c'est aussi un homme qui pratique le bouddhisme, ce qui est une voie passionnante pour atteindre mon personnage. L'autre chose qui m'a attiré dans **Vertical Limit**, c'est que dans la vie, ma plus dangereuse ascension, ça a été de monter sur un escabeau ! Je ne connaissais rien à l'escalade, et je ne savais pas comment je réagirais en me retrouvant sur de hauts sommets. Pourtant, quand le réalisateur et le producteur m'ont proposé le rôle, ils m'ont demandé si je craignais l'altitude, et je leur ai répondu non à mes risques et périls. Après, on est allé en Nouvelle-Zélande, j'ai commencé à m'entraîner avec des grimpeurs et j'ai découvert que j'adorais ça. J'aime surtout escalader la glace.



■ *Peter Garrett (Chris O'Donnell) se lance dans une mission sauvetage pour retrouver sa sœur* ■

Vous avez fait vos propres cascades ?

Oui, et le plus dur, ça a été d'escalader ce mur de glace de soixante-dix mètres. L'hélicoptère s'éloigne et on voit clairement que c'est moi qui y grimpe, qu'il n'y a pas de transparence et que c'est bien réel. Tous les jours, pendant quatre mois, je me suis entraîné avec un gars qui s'appelle Barry Blanchard, l'un des meilleurs alpinistes au monde. C'était génial.

Vous êtes quelqu'un de sportif, vous avez été dans les Marines...

Oui, et avant ça j'étais boxeur. Et depuis l'armée, je pratique de nombreux sports. Je fais du ski sous toutes ses formes, du surf, j'adore faire du parachute et je pratique les arts martiaux depuis de nombreuses années.

On dirait que vous choisissez vos films en fonction des tournages les plus difficiles, du défi physique qu'ils représentent...

(Rires) En un sens, tous les tournages sont difficiles, mais pour moi ce sont avant tout de grandes aventures. Le plus dur, c'est pour le metteur en scène et le producteur. Sur **Vertical Limit**, il



■ *Monique Aubertine (Izabella Scorupco) : sa survie dépend du degré de résistance de la glace* ■

est arrivé très souvent qu'on ne puisse pas tourner de toute la journée parce que le temps était trop mauvais pour que les hélicos puissent décoller. Pour eux, c'est terrible, parce qu'ils ont un plan de travail à respecter et qu'ils savent que l'argent est en train de s'envoler par la fenêtre. Mais pour moi, ce n'est pas un problème. Il y a des jours où je n'en revenais pas qu'ils me payent pour aller faire de l'escalade en Nouvelle-Zélande !

Sur quels critères avez-vous été choisi ?

Je ne sais pas. Le studio voulait un autre acteur pour le rôle, et il a refusé, alors Martin Campbell m'a imposé. Je ne peux pas vous dire qui était l'autre acteur, mais croyez-moi, c'était une grosse star.

Croyez-vous que comme dans la situation que le film évoque, vous seriez prêt à risquer la vie de plusieurs personnes pour en sauver une ?

Oui, je le pense. Mais je ne crois pas que c'est ce qu'on se dit dans ce cas de figure. Ce que vous vous demandez, c'est si vous allez pouvoir passer la nuit et vous ■ ■ ■

■ ■ ■ regarder dans le miroir le lendemain matin sans baisser les yeux. La réalité de l'escalade, c'est que le fait même d'en faire est une prise de risque par rapport à votre vie. Amener un groupe de personnes en haut de l'Everest, c'est risquer des vies à chaque instant. Se rendre jusqu'à l'endroit où on pourra commencer l'ascension est déjà très risqué, ça prend deux ou trois jours de marche et il y a de grandes chances d'y rester car il y a des chutes de neige toutes les dix minutes. En tout cas, oui, je pense qu'essayer de sauver une vie vaut la peine de prendre le risque d'en perdre d'autres. Au moins, si vous mourrez, ce sera en faisant quelque chose qui a un sens.

Vous avez tenu beaucoup plus de seconds rôles que de rôles principaux, c'est un choix calculé ?

Les rôles les plus intéressants, ceux qui ont beaucoup de facettes différentes, sont souvent des seconds rôles. Et ce sont souvent des méchants ! Mais je ne pense pas à ça, je me demande juste si j'aime le rôle ou pas. Quand j'ai lu le scénario de **Vertical Limit**, je me suis dit que Montgomery Swift était le personnage le plus intéressant de tout le film, tous les autres sont transparents en comparaison à lui. Même si ça n'avait été qu'un rôle très court, c'est quand même lui que j'aurais voulu interpréter, et si le film avait été complètement centré sur lui, ça m'aurait également attiré. Je ne pense donc pas à la taille du rôle.

Pour en venir à votre carrière, on se souvient de vous dans *Silverado*, êtes-vous un fan de western ?

J'adore en regarder, mais je n'aime pas du tout les chevaux. Pourtant, dans **Silverado**, pour une raison qui m'échappe, le cheval que je montais et moi sommes devenus amis. J'ai essayé de le racheter à la production mais je n'ai pas pu. Mais de manière générale, je préfère monter à moto qu'à cheval. Je suis un dingue de motos.


■ *Annie et Elliott piégés dans une crevasse où l'oxygène est une denrée rare* ■

Vous avez joué un pompier dans *Backdraft* parce que vous étiez attiré par le feu ?

Non, je déteste le feu. Ça me terrifie. Quand les gens me demandent quel film je ne referai jamais, je réponds **Backdraft**. Il y a eu un jour où mon partenaire, Kurt Russell, s'est retourné vers moi et m'a demandé si je savais combien d'années de nos vies ça allait nous retirer d'avoir joué dans ce film. À la fin du tournage, j'ai couru tous les jours pour me remettre en forme et je crachais des restes de fumée noire, à force d'avoir respiré cette saloperie. J'ai même été brûlé en tournant une des scènes du film. J'ai un grand respect pour les pompiers, ce sont des héros, bien plus que les policiers.

Vous avez tourné avec John McTiernan pour *A la Poursuite d'Octobre Rouge*, comment ça s'est passé ?

Pour moi, c'est un très grand metteur en scène. Je me suis très bien entendu avec lui, à partir du moment où il a réalisé qu'il pouvait me parler comme il voulait. Au début, il m'a dit : «Je sais que vous venez de l'Actors Studio, que vous êtes un acteur new-yorkais... Et je ne suis pas sûr que...». Je l'ai coupé en lui disant : «Non, tu peux me parler de la manière que tu veux». Il m'a regardé dans les yeux et m'a répété : «De la manière que je veux ?». J'ai dit oui. Et il m'a dit : «Mais si par exemple je veux que tu fasses quelque chose plus vite ?». Je lui ai répondu : «Pas de problème, dis-moi de le faire plus vite, et je le ferai plus vite». Et à partir de là, tout s'est formidablement bien passé !

Vous avez tourné avec Michael Mann sur un film très étrange, *La Forteresse Noire*...


■ *Elliot Vaughn (Bill Paxton), Montgomery, Monique, Peter et Annie Garrett (Robin Tunney) : des personnages pour autant d'acteurs qui n'ont pas peur du froid* ■

LÀ-HAUT SUR LA MONTAGNE...

Traumatisé par la mort de son père alpiniste, qu'il a dû sacrifier en sectionnant une corde pour éviter qu'il ne les entraîne, lui et sa sœur Annie, dans une chute mortelle, Peter Garrett (Chris O' Donnell) est devenu photographe pour le National Geographic. Quant à Annie, elle le rend responsable du drame et marche sur les traces de son père en gravissant les plus hauts sommets du monde. Comme le K2, en plein Himalaya, à la frontière indo-pakistanaise, deux pays en guerre qui s'envoient des missiles sol-sol à heures fixes. C'est ici que Peter retrouve par hasard sa sœur, qui participe à une expédition menée par le milliardaire Elliot Vaughn (Bill Paxton). Quelques heures après leur départ, Peter apprend qu'ils sont tombés dans une crevasse située à 8.000 mètres d'altitude. Dans vingt-quatre heures, ils ne seront plus que des blocs de glace. Il recrute alors une équipe de volontaires équipés de charges de nitroglycérine destinées à faire sauter la paroi glaciaire qui retient captifs les disparus. Tandis que dans la grotte où ceux-ci ont trouvé refuge la tension monte et que Vaughn tente d'assurer sa survie par des moyens radicaux, Peter se pose de plus en plus de questions sur l'un de ses compagnons, Montgomery Wick (Scott Glenn), un homme taciturne au passé mystérieux qui semble s'être joint à l'équipe de sauvetage dans un but bien précis...

Genre à lui tout seul, le film de montagne n'a jusqu'ici guère brillé par des résultats mémorables si on excepte le très agressif **Cliffhanger** et l'intéressant **K2** de Franc Roddam. **Vertical Limit** va un peu plus loin dans le sens où il offre un lot conséquent de scènes assez impressionnantes, parmi lesquelles on retiendra celle où les sauveteurs sont largués par hélico sur une corniche en pleine tempête de neige... Sauf que la plupart de ces séquences ont été tournées en studio et que, parfois, c'est un peu trop flagrant. Mais le principal défaut du film tient à sa mise en scène : Martin Campbell, habitué à tourner en scope, cadre serré et en 1.85 des plans qui auraient nécessité un espace nettement plus large et surtout mieux géré. A cet égard, le découpage est étonnamment maladroit, ce qui surprend venant du réalisateur de l'excellent **Masque de Zorro**. Et si parfois on se sent gagné par le vertige des cimes, c'est surtout grâce à la musique qui, elle, n'oublie pas de décoller quand le besoin s'en fait sentir. Cela dit, le spectacle reste très distrayant et parfois brutal, en partie grâce à un script solide qui s'inspire du **Convoi de la Peur** de William Friedkin et co-signé Terry Hayes, fidèle de George Miller puisqu'on lui doit ceux des **Mad Max** et de **Calme Blanc**. On y verra aussi, à travers le personnage de l'ermite des neiges incarné par un Scott Glenn plus charismatique que jamais, un bel hommage aux alpinistes, ces hommes rudes aux nerfs d'acier qui montent vers les cieux pour se noyer dans les nuages et contempler l'immensité du monde, en défiant une Nature qui peut choisir de leur accorder une mort instantanée ou dans d'atroces souffrances.

■ **Cédric DELELÉE** ■

Columbia présente Chris O'Donnell & Bill Paxton **dans une production Columbia Pictures** *VERTICAL LIMIT* (USA - 2000) avec Robin Tunney - Scott Glenn - Izabella Scorupco - Temuera Morrison - Stuart Wilson - Robert Taylor - Nicholas Lea - Steve Le Marquand - Roshan Seth **photographie de** David Tattersall **musique de** James Newton Howard **scénario de** Robert King & Terry Hayes **produit par** Lloyd Philips - Robert King - Martin Campbell **réalisé par** Martin Campbell

21 février 2001 **2 h 05**

■ *Monique et Peter redoublent d'effort pour sauver une cordée en facheuse posture* ■

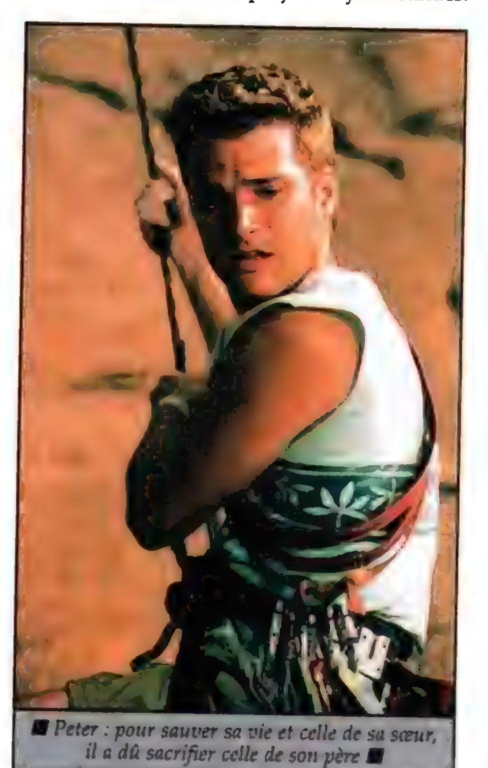
Oui, j'en garde beaucoup de souvenirs. C'était très excitant de travailler avec lui, c'est un réalisateur brillant, un malade de boulot. Le problème qu'il y a eu sur ce film, c'est qu'il y avait un type engagé pour les effets spéciaux, un vieil Anglais du nom de Wally Beevers, qui est mort juste après la fin du tournage. C'est lui qui avait créé les effets spéciaux de **2001** et de **Superman**. Et il avait tourné tous les plans à effets devant un écran noir, et non bleu, selon une technique bien à lui. Quand il est mort, personne n'a su quoi en faire. Ça représente des centaines de mètres de pellicule qui n'ont jamais pu être utilisées.

Vous étiez aux côtés de Toshiro Mifune sur *The Challenge*...

Oui. C'est mon héros. Pour moi, c'est le plus grand acteur de films d'action de tous les temps. J'étais très impressionné en le rencontrant, mais c'était un type formidable et très drôle. Quand il parlait des films qu'il avait faits avec Kurosawa, il était très irrévérencieux. Et puis il y a eu cette scène où je devais être enterré. Ils ont creusé un trou, je m'y suis allongé, la tête sortant du sol, parfois pendant une heure entière. Le problème, c'est que je suis claustrophobe. Si vous m'enfermez dans les toilettes, je deviens fou. Mifune le savais, et s'il ne tournait pas, il venait sur le plateau et me faisais boire du saké pendant que j'étais coincé là. Quand j'étais vraiment saoul, il me demandait de quoi je voulais parler. Bien sûr, je voulais qu'on parle de ses films, et il me régalait d'anecdotes... C'était un type exceptionnel, il me manque beaucoup, et sa mort m'a profondément attristé.

C'est de cette époque que date votre passion pour les arts martiaux ?

Non, d'avant. J'ai commencé il y a longtemps, et dans de nombreuses disciplines, comme le Tai Chi et le Kung Fu, ainsi qu'un art martial philippin où on se sert de bambous et de couteaux. J'ai même participé à un tournoi de full contact au Madison Square Garden. L'autre sport que je viens de commencer à apprendre, c'est l'escrime, avec un professeur russe très strict. Au début, il m'a demandé quelle arme je voulais utiliser : le fleuret, l'épée ou le sabre, et que pour la choisir il fallait que j'ai les yeux bandés.



■ *Peter : pour sauver sa vie et celle de sa sœur, il a dû sacrifier celle de son père* ■

Il m'a donc couvert les yeux et a fait défiler des dizaines d'armes dans ma main, à chaque fois je devais dire si je me sentais bien avec ou pas. Dix minutes après, il m'a dit que c'était hallucinant, que je n'arrêtais pas de choisir des épées. Alors j'ai dit, super, on va commencer avec l'épée. Et il m'a répondu: «Non ! On va commencer avec le fleuret, parce que c'est comme ça que ça doit se passer !». Il me hurle dessus sans arrêt mais on s'entend bien.

Vous avez joué beaucoup d'officiers, c'est à cause des Marines ?

J'admets, mais franchement, je ne sais pas s'il y a un lien. Je viens de finir un film où je joue non pas un officier, mais un sergent fou, un psychotique. Le film s'appelle **Buffalo Soldiers** et se passe en 1989 sur une base américaine en Allemagne. Il pose la question des gens qu'on a entraîné à se battre toute leur vie, et qui n'ont pas de guerre à mener. Dans le film, de jeunes soldats commencent à voler d'énormes quantités de morphine à l'hôpital et la transforment sur place pour la revendre dans tout le pays. Comme ça leur rapporte beaucoup d'argent, ils se disent qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent sans se faire prendre, et ils décident de voler des missiles Stinger pour les revendre à une organisation clandestine turque. Le film raconte ce vol et les problèmes qui s'ensuivent, parce qu'évidemment rien ne se passe comme prévu. C'est à la fois un film d'action et une comédie très noire, dans le genre des **Rois du Désert**. Le réalisateur s'appelle Gregory Jordan, c'est un jeune Australien et ce n'est que son deuxième film. Tout comme moi, il est très intéressé par la géopolitique, qui est quelque chose de passionnant et de très complexe, et il pense que la destinée des grandes armées est de disparaître.

■ Propos recueillis par **Cédric DELELÉE**
et traduits par **Alexandre NAHON** ■

Le mari, la femme, l'amant... et un ring où les coups de poing pleuvent !

TOKYO FIST

un poing, c'est tout

SHINYA TSUKAMOTO

Quand l'auteur fulgurant des deux TETSUO, réputé pour son style agressif, traite d'un sujet comme la boxe, le spectateur se sent invité à venir muni de protections. Cela ne servirait à rien. TOKYO FIST, quoi qu'il arrive, arrivera à lui décrocher quelques uppercuts bien sentis. Le terme «percutant» semble d'ailleurs n'avoir été inventé que pour servir ce film. Pourtant, lorsque l'on se retrouve face à Tsukamoto, c'est une personne aussi mesurée que discrète qui s'exprime. On réalise alors à quel point le cinéma est un media de choix, celui par lequel explose toute la violence qui pointe derrière les silhouettes les plus timides, une violence sublimée qui a le parfum du talent.

Tokyo Fist développe la même thématique que les deux _Tetsuo_, c'est-à-dire la destruction de son corps comme moyen de se le ré-approprier ?

Oui, c'est vrai. Il s'agit bien de la même thématique, si l'on excepte que les **Tetsuo** sont de plain pied dans la science-fiction. **Tokyo Fist** en serait le pendant, disons, presque réaliste.

C'est par contre la première fois, dans vos films, qu'un personnage de femme catalyse les enjeux. Par la suite, _Bullet Ballet_ et _Gemini_ vont aller plus loin dans ce sens. Que s'est-il passé à l'époque pour justifier cette direction ?

C'est tout simplement qu'il a fallu attendre cette période pour que je me rende compte que les femmes de notre société étaient devenues fortes. Auparavant, je l'avoue, elles ne m'attiraient pas. C'est lorsque j'ai vu des films comme **True Romance**, **Aliens le Retour**, où les personnages de femme étaient pré-éminents, que j'ai ressenti la nécessité de leur donner plus de moyens d'expression. Elle étaient déjà fortes auparavant, certes, mais je n'en avais pas conscience.

Qui plus est, Hizuru (Kahori Fujii) semble la seule à garder le contrôle sur ses pulsions à l'inverse des deux hommes.

C'est vrai que les deux hommes sont complètement perdus dans leur désir de domination, et ils s'oublient complètement. Hizuru est la seule qui recherche un nouveau style de vie. Elle n'oublie jamais le chemin qu'elle s'est tracé. Elle a un certain détachement, une certaine froideur par rapport à la folie dans laquelle ses partenaires s'abîment.



■ Tsuda (Shinya Tsukamoto), un salary-man qui a le mal de vivre ■

Pour la première fois de votre carrière, vous avez fait appel à un scénariste. Comment avez-vous vécu l'intrusion d'une tierce personne dans votre univers ?

Je dois avouer que ça ne s'est pas très bien passé. En réalité, ce scénario est de moi. Je pensais diviser le film en deux parties bien distinctes, à la manière de **Full Metal Jacket**, car je voulais en faire un film pratiquement documentaire, très réaliste, sur la vie des boxeurs. Vous savez, mon frère cadet est lui-même un boxeur. Ainsi, je pensais d'abord montrer la vie d'un combattant médiocre, puis sa rencontre avec un salary-man, un homme bien intégré à la société de Tokyo, qui désirait à son tour devenir boxeur. On aurait dû voir dans la première partie, cette rencontre surprenante et violente avec le monde de la boxe, l'entraînement de ce salary-man, jusqu'au moment où il devait passer professionnel. La deuxième partie, toujours dans l'esprit de **Full Metal Jacket**, aurait été une succession de combats. C'était une manière de montrer comment, dans une ville comme Tokyo où la vie est aseptisée, cérébrale, virtuelle, il y a ce besoin du retour à la chair et au sang. Ces deux parties servaient donc à bien identifier ces deux mondes et à préparer le spectateur à ce retour à la vie «réelle», physique.

Il y a une grande part d'improvisation ou est-ce préparé à l'avance ?

Pour les films de SF, j'écris un storyboard très détaillé, et je laisse peu de part à l'improvisation. Il me faut expliquer clairement à mon équipe ce que j'attends d'eux, et mes dessins de préparation constituent donc un outil précieux. Par contre, **Tokyo Fist** et **Bullet Ballet**, bien qu'ayant bénéficié d'une préparation rigoureuse, n'ont pas nécessité de storyboard, et j'ai laissé une bonne marge de manœuvre, à même le plateau, pour bouger le cadre, les lieux, influer sur mes choix. J'ai été aidé en cela par l'utilisation du 16mm. Ce format léger me permettait de tenir la caméra moi-même, de bouger sans limitation. Ceci ne veut pas dire, pour autant, que ces films soient improvisés. Toutes les séquences de combat, et particulièrement celles où j'affronte mon frère, nécessitaient d'être très chorégraphiées. On ne pouvait pas se permettre d'improviser, c'était trop dangereux. Mais je pense que la légèreté de l'équipement, et le fait de laisser certaines choses se produire m'a permis d'avoir une plus grande liberté de choix. **Tetsuo 1** et **2** étaient également filmés en 16mm, mais ils nécessitaient, eux, de concevoir mes projets de mise en scène en amont et de m'y tenir.

Et vous vous couvrez pour le montage, ou bien vous tournez le strict minimum ?

A l'époque du premier **Tetsuo**, je n'avais pas le choix. La pellicule coûtait si cher que je ne tournais que le strict minimum. Dès que j'ai eu un peu plus d'argent, j'en ai tout de suite profité pour couvrir le maximum de plans.

La séquence où le héros de _Tokyo Fist_ découvre le monde de la boxe est un modèle de découpage. Un poing ganté apparaît dans l'embrasure d'une fenêtre, et, tandis que le héros avance, un mur cache son champ de vision, avec pour paradoxe d'impliquer encore plus le spectateur, d'attiser furieusement sa curiosité sur ce tout petit point de l'écran, à la manière du héros. Une telle scène s'imagine-t-elle à même le décor ?

Tout d'abord, merci beaucoup de vous attarder sur cette séquence, car je vois qu'elle a eu sur vous

Quand Tsuda retrouve à travers la boxe une identité propre...

l'effet recherché. Effectivement, elle touche au but de la manière dont vous l'avez décrite. Elle implique vraiment le spectateur. Il me fallait montrer la façon dont un employé modèle peut être amené à découvrir un univers de coups et de sang. Normalement, une telle cruauté est cachée à ses yeux, d'où le choix de cette vitre. J'avais besoin de faire apparaître cette marque de brutalité dans le plus petit champ possible, ou, si vous voulez, de manière imagée, par le petit trou de la serrure, à la sauvette.

Sachant que les réactions à la violence, tout comme à l'humour, sont les mêmes, à savoir un réflexe de repli, savez-vous d'avance ce que le public trouvera agressif, grotesque, drôle ? Ou bien ces trois notions sont-elles étroitement mêlées.



Hizuru (Kahori Fuji), une femme infidèle et adepte du piercing extrême

Je ne me préoccupe pas systématiquement de la réaction des spectateurs. J'aime bien les surprendre, les faire rire, c'est vrai. Mais il est vrai aussi qu'à force de vouloir toujours traiter les choses par l'extrême, en m'évadant, on est amené à faire éclater de rire son audience, et ça surprend le réalisateur ! Néanmoins, si cette réaction du public peut sembler à côté de la plaque, elle n'est pas désagréable pour moi. J'y suis préparé puisque j'ai cette tendance à traiter les choses de manière trop poussée. Je sais qu'il y a toujours de fortes chances pour que le public me surprenne autant que j'ai cherché à le surprendre.

Est-ce que vous vous considérez comme un réalisateur technique, sentimental ou bien un commando ?

Un commando ? Ça me plaît bien ça !

Vous restez très attaché au Japon et à Tokyo. Pourtant, vous semblez plus présent à l'esprit des spectateurs occidentaux.

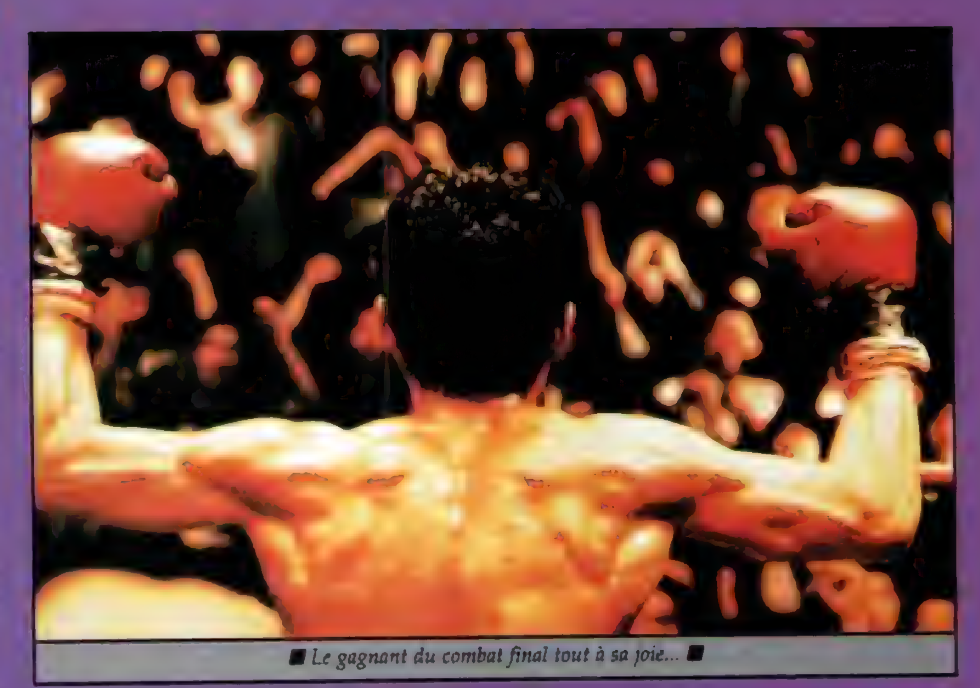
Oui, bien sûr. Il m'arrive de me dire que j'aimerais bien qu'on m'aime un peu plus au Japon. A l'inverse, je me demande constamment pourquoi j'ai autant de succès à l'étranger. Mais je vous rassure, il ne s'agit que de questions. Je n'en suis pas encore au stade de la schizophrénie, juste des regrets... que j'assume !

Pensez-vous avoir contribué à ouvrir une brèche extrémiste dans le cinéma japonais ?

tokyo fist

■■■ Effectivement, il s'est passé quelque chose lorsque **Tetsuo 2** a commencé à être présenté dans les festivals étrangers. Toute proportion gardée, je crois que ça a pu ressembler à l'époque où Kurosawa a montré ses films à l'étranger. Comme lui, je ne les ai pas faits dans cette perspective, et ce succès soudain m'a autant profité qu'à d'autres jeunes réalisateurs. Bien sûr, on m'objectera que Oshima ou Immamura sont aussi présents dans ces mêmes festivals, mais je crois qu'ils en ont beaucoup plus conscience lorsqu'ils font leurs films. Ce n'était pas mon cas, je le certifie. A cause de cela, et grâce à cela, s'est créé cette brèche dans le cinéma indépendant japonais, qui pouvait, pour la première fois, aller «respirer l'air du dehors». Entre mes films et ceux de Kitano se sont glissés tout un tas d'autres films japonais.

Entre l'Américain Darren Aronofsky, qui pompe sans ménagement votre style, et Takashi Miike, qui donne dans l'extrême hard-core plutôt maladroit, quelle est votre sentiment sur ceux qui s'inspirent de vous ?


■ *Le gagnant du combat final tout à sa joie...* ■

Darren Aronofsky m'a lui-même révélé qu'il avait eu envie de se lancer après avoir vu mes films. Ça ne pose pas de problème. Après tout, j'ai bien moi-même repris des idées à **Raging Bull** pour **Tokyo Fist**. Maintenant, il faut reconnaître qu'Aronovsky a progressé plus vite que moi puisqu'il se retrouve sur les A-list d'Hollywood ! D'une certaine manière, sachant que je l'ai influencé, je vis un peu de son succès par procuration. En ce qui concerne Miike, derrière les apparences, la qualité et l'épaisseur des films est très différente. Miike a choisi la voie du commercial. Il fait des program-pictures. Il les tourne à la chaîne, comme des petits pains, alors que je fais les miens un à un, en y mettant tout le temps nécessaire. J'y mets forcément beaucoup plus de moi-même alors que si, comme lui, j'en faisais des séries, les thèmes auraient beau être les mêmes, le rendu en serait dramatiquement altéré.


■ *Tsuda prend modèle sur son ami d'enfance Tajuki (Kohji Tsukamoto), boxeur semi-professionnel* ■

Mais ne craignez-vous pas parfois, que même chez vous, du fait de votre succès critique, le sensationnel ne finisse par l'emporter sur l'essentiel ?

Je m'en inquiète, c'est évident. C'est la raison pour laquelle un certain nombre de spectateurs s'arrêtent au sensationnel de mes films, sans chercher à voir ce qu'il y a derrière. Mais je ne crois pas avoir vraiment le choix. C'est ma manière de faire du cinéma, et mes films doivent être vus dans un ensemble. Je ne sais pas m'exprimer d'une autre manière. Je veux que les spectateurs ressentent les héros du film plutôt que de forcément les comprendre. Je veux que la douleur ressorte, et je ne connais pas d'autre façon de l'exprimer. Mais je suis conscient du risque.

Il y a des postures, dans *Tokyo Fist*, qui renvoient aux icônes du comic-book américain, mais avec une puissance qu'aucune adaptation cinématographique hollywoodienne n'est parvenue à atteindre. Pourquoi ne pas leur proposer vos services ?

J'ai un dilemme à ce sujet. Je sais que pour être accepté par un plus grand nombre de spectateurs, il faudrait que l'on puisse tout comprendre à l'intérieur de mes films. J'arrive quelques fois à faire des scénarios dans ce sens, mais dès que je les relis, je n'en suis pas satisfait. Ce qui m'intéresse, c'est que tout ne soit pas explicite, afin de laisser au spectateur une marge de réflexion. Je ne pourrais pas faire de film simpliste, limpide. Je sais les écrire, mais pas les réaliser, et ce serait pourtant la condition pour faire des films grand-public.

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

FULL MANDALE JACKET

Tokyo Fist représente le point d'équilibre de la carrière de Tsukamoto. Il est à mi-chemin entre la SF hardcore des deux **Tetsuo** et le naturalisme (relatif !) de **Bullet Ballet** et de **Gemini**. Il est filmé en 16 mm couleur, avec une volonté esthétique affichée qui prépare à l'emploi futur du 35mm. Enfin, il est daté de 1995, c'est-à-dire entre l'époque où les cassettes de ses films usaient encore les têtes de lecture des premiers fans, et celle où son œuvre fut définitivement assignée à résidence dans les festivals branchés. On ne s'étonnera donc pas du fait que **Tokyo Fist** développe également la quintessence des thèmes chers à son auteur, ceux où ils sont le plus lisibles. Et pour parfaire le tout, Tsukamoto est, à plus d'un titre, le personnage principal de cet étrange récit. Il interprète lui-même Tsuda, cet éternel salary-man à l'existence artificielle et aseptisée, le genre de silhouette fade qui s'arrête dans la rue lorsque, fasciné, il y perçoit des cadavres de chat pourrissants. Tsuda tombe un jour sur un ami d'enfance, Tajuki (Kohji Tsuakamoto, rien moins que le frère de l'auteur), un boxeur semi-professionnel dont l'univers, physique et immédiat, est aux antipodes du quotidien de Tsuda. Séduit par cet être «physique», Tsuda ne tarde pas à soupçonner Tajuki d'une liaison adultère avec sa femme Hizuru (Kahori Fuji). Dans un désir de revanche (en réalité dans un réflexe d'identification), Tsuda se lance alors à corps perdu dans la boxe. Sa femme le quitte pour Tajuki, et se lance quant à elle dans des exercices de piercing sauvage. Le trio se dirige peu à peu vers des affrontements physiques apocalyptiques, persuadés de se redécouvrir intimement à travers les coups et blessures qu'ils s'infligent.

Comme on le voit, Tsukamoto ne verse pas dans la demi-mesure, le sous-jacent. Explicite, franc et direct comme un poing dans la gueule, son film ne cherche pas à séduire le spectateur en lui offrant quelques amuse-gueules symboliques. **Tokyo Fist** est aux antipodes du pensum de festival, un film entièrement physique, fasciné par la sueur, les odeurs et les mâchoires démontées. Après avoir plongé dans l'expérimentation systématique (**Tetsuo 1 et 2**), c'est comme si Tsukamoto, étonné par la sincérité de sa propre démarche, abandonnait toute idée d'obligation artistique, de convention cinéphile. La mise en scène de **Tokyo Fist** étonne et subjugue par son immédiateté, son manque total de m'as-tu-vuisme, et, alors qu'on pensait être venu se farcir une œuvre «arty», on se retrouve face à un pur fantasme de film d'action (au sens propre du terme, c'est-à-dire de mouvement, de sensation). Bande son punchy, découpage au cutter, cadrage systématiquement juste, Tsukamoto donne l'impression de n'avoir rien planifié, comme si l'inspiration faisait qu'il trouvait à coup sûr l'angle idéal, le ton adéquat. Inutile de dire qu'on est pour le moins transporté dans un vertige de sensations contradictoires, comme si, à l'image de ses héros, nous redécouvrions toute l'acuité de nos réflexes primitifs. **Tokyo Fist** est probablement le film le plus important de Tsukamoto. Tsukamoto est certainement l'un des cinéastes les plus importants en activité. A vous d'en déduire la conclusion...

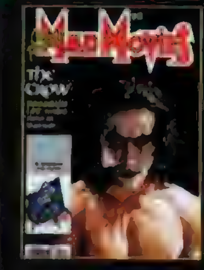
■ **Rafik DJOUMI** ■

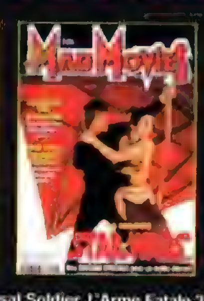
Des Films présente Shinya Tsukamoto dans une production Kaijiu Theater ***TOKYO FIST*** (Japon - 1995) avec Kaori Fuji - Kohji Tsukamoto - Naomasa Musaka - Naoto Takenaka - Koichi Wajima musique de Chu Ishikawa **photographie de** Shinya Tsukamoto **scénario de** Shinya Tsukamoto & Hisashi Saito **produit par** Kiyo Joo & Shinya Tsukamoto **réalisé par** Shinya Tsukamoto
28 mars 2001 **1 h 27**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions

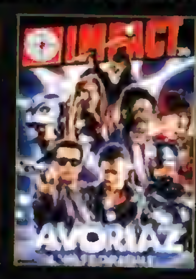


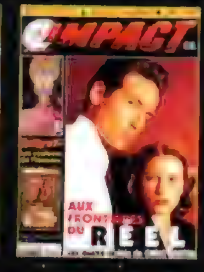




107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cut, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Cell, Gemini, rétro Hellraiser

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Eté Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti. 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains. Que du bon en 600 photos tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée 240 F (port compris). Également disponible, le deuxième volume au prix de 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES				29	30	32	33	34	36	37	38	39
40	41	42	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80
81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93
94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119
120	121	122	123	124	125	126	127					
IMPACT		1	2	3	4	6	7	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	29
30	31	32	33	35	36	37	38	39	40	41	42	43
44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69
70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82
83	84	85	86	87								

q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR



■ *Nadine (Karen Bach) : une veuve noire aussi habile avec son corps qu'avec les armes* ■

BAISE-MOI



VIRGINIE DESPENTES

Originaire de Nancy, Virginie Despentes sort son premier roman, «Baise-moi», en 1993. Suivront «Les chiennes savantes» en 1995, «Les jolies choses» trois ans plus tard, pour lequel elle obtient le Prix de Flore, et plus récemment, «Mordre au travers», un recueil de nouvelles écrites entre 1993 et 1999. Lorsqu'elle entreprend l'adaptation cinéma de «Baise-moi» avec Coralie Trinh Thi, une ancienne hardeuse, Virginie Despentes est loin d'imaginer ce qui l'attend. Même si le film, comme le livre, déclenche toutes sortes de réactions, ça ne l'empêche pas d'être chaleureusement accueilli au Marché du Film de Cannes, où il est immédiatement vendu dans de nombreux pays. BAISE-MOI atterrit sur les écrans parisiens le 28 juin 2000, accompagné d'une interdiction aux moins de 16 ans. Trois jours plus tard, l'association «Promouvoir» dépose une plainte auprès du Conseil d'Etat, lequel décide de retirer son visa d'exploitation au film et l'interdit en salles. Aujourd'hui, cet «inédit» sort enfin en vidéo. Une bonne occasion pour revenir dessus et se pencher sur la polémique injustifiée dont il a été victime.

Les gens ont été durs avec le film...

Je crois qu'ils ont tout simplement un problème avec le sexe. Le sexe n'est en aucun cas quelque chose de dégoûtant ou de chiant. Je ne vois donc pas ce qu'il y aurait d'embêtant à en monter, ni à ce qu'il y en ait de plus en plus. Et l'idée que des enfants puissent voir du sexe ne me dérange pas. Quand j'étais gamine, je regardais des films de cul à la télé. Ça n'a jamais été un truc horrible. Je ne crois vraiment pas que ça puisse traumatiser un enfant. Le sexe, c'est plutôt rigolo.

Surtout qu'avec l'information nécessaire, il n'y a pas de danger...

C'est clair. C'est pas de la drogue, c'est pas des armes et c'est pas non plus de la pub. Enfin c'est cool, quoi ! J'ai un problème avec la pub. Je déteste ça. Il y en a partout : dans la rue, dans le métro, sur les bus, à la télé, alors qu'on n'a rien demandé. Mais on nous l'impose, on est obligé de la subir. C'est pas normal qu'on s'en prenne plein la tronche à longueur de journée ! Mais ça ne choque plus personne, ça ne leur pose plus de problème. Par contre, tout le monde s'acharne sur **Baise-moi**. Franchement, je ne m'attendais pas à cette réaction. Les gens sont plus attachés à ce sujet que je ne le pensais. Le plus étrange, c'est que le livre avait été accueilli de façon moins virulente. Le fait de lire «Baise-moi» leur pose apparemment moins de problème que de le voir. Le voir les angoisse, et je ne comprends définitivement pas pourquoi.

Est-ce que ça a été difficile de monter le projet, de trouver un producteur ?

Non, ça s'est fait relativement vite. Philippe Godeau, le producteur, avait les droits du roman depuis quatre ans. Il voulait en faire un film mais ne savait pas trop comment. Lorsqu'on lui a présenté le projet avec Coralie, un petit budget tourné directement en vidéo, il a dit oui tout de suite. Et quatre ou cinq mois plus tard, on tournait les premiers plans. Ça a donc été très simple. Sinon, je suppose qu'on aurait lâché l'affaire. Ça aurait pu être un projet abandonné parmi tant d'autres.

Le choix du format vidéo était donc volontaire ?

Complètement. J'avais déjà fait un court métrage en DV, une histoire de petites dealeuses avec Vanessa Demouy, Coralie et Sasha. C'était un exercice plus qu'autre chose. Comme tout était payé par le CNC, dans le but de financer peut-être un long par la suite, nous avons tourné le court avec des éclairages alors que **Baise-moi** a été fait sans. Et je préfère le résultat. De toute façon, ni moi ni Coralie n'avions de culture en matière de peinture ou de lumière. Tant mieux pour ceux qui savent jongler avec la pellicule et les éclairages, parce que c'est souvent beau, mais ce n'est pas notre cas. On n'est pas des techniciennes ! Ça ne servait donc à rien qu'on se prenne la tête avec ça. On préfère se concentrer sur ce qu'il y a dans l'image, et la vidéo nous convient parfaitement. Quand l'image est bien étalonnée, c'est chaud, c'est joli. Pour un premier film, je trouve qu'on s'est bien débrouillé.

***Baise-moi* est une production totalement indépendante ou est-ce que vous avez obtenu le soutien du CNC ?**

Non, on n'a pas eu le CNC, ou alors peut-être un fond de soutien, mais je ne suis pas sûre. Par contre, *Canal* + nous a aidés. Mais la majeure partie du financement vient du producteur lui-même. Dès le départ, il souhaitait que sa société investisse dans le projet. Je trouve ça plutôt cool de sa part parce que ça ne se fait pas souvent en France. Surtout qu'il s'est bien comporté envers nous au moment de l'interdiction, alors qu'il était le premier pénalisé.

Il paraît que lorsque tu as présenté tes premiers projets, qui n'avaient rien à voir avec Baise-moi, on te répondait que c'était pas assez du «Despentes». Maintenant que tu as fait un film estampillé «Despentes», il ne faut surtout pas le montrer. C'est fou... ■ ■ ■

■ ■ ■ C'est assez habituel, cette position. On va te demander de faire ce qu'on va ensuite te reprocher d'avoir fait. Il y a quelque chose d'ambigu dans la demande, car si mes autres projets ont été refusés, c'est parce qu'il n'y avait pas de sexe dedans. Despentes doit faire du sexe, point. Et c'est pour ça que **Baise-moi** s'est monté assez rapidement.

Par rapport aux réactions très violentes suscitées par le film, tu ne regrettes pas de l'avoir fait ?

Non, à mon avis, ça lui donne vraiment une valeur supplémentaire. Même si ce genre de situation n'est pas agréable à vivre, on se dit que ça valait le coup de réaliser un film comme **Baise-moi** et de faire front lorsqu'il a rencontré des problèmes.

***Baise-moi* est avant tout un polar, un film de genre qui s'assume jusqu'au bout. La scène où Jean-Louis Costes se fait tuer est d'ailleurs là pour en témoigner...**

C'est sûr, cette scène, c'est du film de genre pur. Elle montre exactement ce qu'on voulait faire. D'ailleurs, à l'époque, sur tous les articles publiés dans la presse, seuls *Les Inrockuptibles* l'ont souligné. De toute façon, si le film avait été d'une autre nationalité, surtout américaine, certaines personnes qui ont détesté auraient adoré. J'en suis convaincue. C'est dans les mentalités françaises : l'Amérique, c'est bien, et ce qui vient de France, c'est nul. Et puis, personne n'en a jamais parlé, mais le fait que Coralie soit co-réalisatrice a dû emmerder pas mal de monde. Ils n'ont pas envie qu'une fille du porno puisse être réalisatrice. Ils ne comprennent même pas que ça soit possible. Normalement, elle suce des bites et tout d'un coup, elle réalise ! C'est clair que ça n'a pas aidé.

C'est incroyable de constater que les mentalités ne sont pas plus ouvertes à notre époque...

Les gens sont cultivés, mais ne se rendent pas compte qu'ils vivent dans l'obscurantisme.

Ce qui a dû être bizarre pour vous, c'est qu'un mois avant, à Cannes, le film a été vendu dans 22 pays...

De toute façon, la fin de l'histoire a été très bizarre. Il y a eu deux trucs. L'interdiction en elle-même, déjà, tu ne t'y attends pas. En gros, on t'interdit de dire ce que tu as à dire. C'est quand même quelque chose ! On t'en empêche, purement et simplement. Ensuite, tout le monde s'est acharné sur le film. C'était effectivement très bizarre. On ne peut pas voir le film, et pourtant tout le monde se met à écrire dessus. De longs articles incendiaires ont été publiés. Mais compte tenu du fait qu'on ne pouvait plus voir **Baise-moi**, ça ne servait plus à rien de nous taper dessus comme ils l'ont fait.

Tu trouves qu'il y a eu trop de presse à l'époque ?

C'est vrai qu'il y a eu trop de presse. On avait à peine commencé à tourner qu'on nous proposait déjà des interviews, des télés. Mais **Baise-moi** n'aurait pas été interdit, je ne me serais pas plainte, franchement. Parce que plus il y a de gens qui vont le voir, mieux je me porte. Et il y a plein de gens qui peuvent aller voir un film, même pour de mauvaises raisons. Par contre, j'ai trouvé qu'ils étaient pratiquement tous à la masse, ce qui m'a bien fait rigoler. Tout le monde attaquait le film par rapport à son interdiction parce que c'était à la mode, mais personne n'a fait la démarche de le juger comme un film, tout bêtement. **Baise-moi** n'a coûté que six millions de francs. Pour cette somme, je trouve qu'on s'est bien débrouillé. Mais personne ne l'a dit. Et c'est marrant qu'ils se plaignent qu'il y ait trop de sexe alors que dès qu'il y a du cul, la presse et les médias deviennent dingues.

C'est commercial...

Ouais, mais bon, à ce moment-là, ils n'ont qu'à le faire joyeusement plutôt qu'avec dégoût.

De toute façon, certains ont profité de l'affaire pour faire des articles racoleurs sur la violence au cinéma, dans la musique, les jeux vidéo... Comme *Le Nouvel Observateur*, avec sa couverture 100 % sexe et violence...

Mettre des photos de films de genre d'un côté, puis les crimes qu'ils sont censés avoir inspiré de l'autre, c'était n'importe quoi. Comme si le cinéma de genre était une des grandes tares du XXème siècle ! Je ne comprends pas qu'on puisse lire le journal tous les jours et ensuite aller raconter des conneries pareilles. Il y avait des photos de très bons films, et juste en dessous, des faits divers sordides. Ça doit rassurer leur bonne conscience. Mais le fait qu'ils nous traitent de fascistes, ça ne m'a pas plu du tout. On n'appelle pas les gens fascistes comme ça, sans véritable raison. C'est dangereux. Ensuite, ils iront pleurer le jour où il y aura un truc vraiment grave à dénoncer parce que plus personne ne les croira. Cet article, c'était vraiment un sommet. En même temps, comme dit Coralie, c'était tellement taré que c'est à partir de ce moment qu'on a commencé à se sentir mieux, en s'apercevant que ce n'était pas nous qui avions un problème.



■ *Manu (Raffaella Anderson) : la violence comme moyen de ne jamais revenir en arrière* ■

SEULES CONTRE TOUS

Voilà un film qui en a ! Pas des couilles (quoique...), mais des tripes. Et du cœur aussi. Et du talent surtout. C'est d'ailleurs peut-être ce qui a soulevé autant de monde contre **Baise-moi**. Que deux filles, l'une venant de la littérature trash et l'autre du porno, respectivement Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi, soient capables de réaliser un film aussi passionné et réussi. Qu'elles jouent cartes sur table et qu'elles investissent chacune une partie de leur âme dans l'entreprise pour aboutir à un cocktail explosif de violence et de sexe, fellations et pénétrations à l'appui (sans oublier l'ironie, appuyée, de certaines situations). Mais voilà, la démarche ne plaît pas. Si bien que **Baise-moi** est retiré de l'affiche trois jours après sa sortie, tout simplement interdit pour avoir échoué «dans son intention de dénoncer la violence faite aux femmes par la société». C'est dur, surtout qu'au bout de 15 minutes de métrage, après une séquence de viol éprouvante de réalisme (et donc sûrement plus efficace dans l'intention que n'importe quel film institutionnel sur le sujet), le personnage interprété par Raffaëla Anderson explique à son amie effondrée, par rapport au fait qu'elle se soit laissée faire de peur d'y laisser sa peau : *«Ça aurait pu être pire. Au moins, on est encore en vie. De toute façon, je ne pourrais jamais empêcher un mec de vouloir foutre sa bite dans ma chatte. Alors j'ai rien laissé de précieux à l'intérieur»*.

Mais Virginie et Coralie sont punies pour avoir voulu rationaliser un sujet tabou. Et **Baise-moi** d'être également attaqué pour «incitation à la violence et pornographie». Pourtant, le but des réalisatrices est flagrant : Baise-moi n'est rien d'autre qu'un road movie déjanté, anarchique et cartoonesque. Un vrai film de genre assumé qui suit l'itinéraire de deux nanas, Manu et Nadine (Raffaëla Anderson et Karen Bach, excellentes), dont les destins se croisent. La première a laissé le cadavre de son frère derrière elle, et l'autre celui de sa co-locataire. Fermement décidées à ne jamais retourner d'où elles viennent, conscientes qu'elles n'ont que très peu de temps avant d'être retrouvées par la police, elles se lancent sans retenue dans une odyssée sanglante... Avec son mélange de délire rock et de constat sur une société décadente, **Baise-moi** fait partie de ces classiques tournés à l'arraché et accouchés dans l'hystérie. Un film-bélier enfonçant ouvertement et joyeusement la porte d'un cinéma parfois trop puritain et donc hypocrite.

■ **Damien GRANGER** ■

Universal Vidéo présente Raffaëla Anderson & Karen Bach dans une production **Toute Première Fois** ***BAISE-MOI*** (France - 2000) avec Delphine Mc Carty - Hacène Beddrouh - Marc Rioufol - HPG - Lisa Marshall - Adama Niane - Estelle Isaac **photographie de** Benoît Chamaillard **musique de** Jan Varou **scénario de** Virginie Despentes & Coralie Trinh Thi d'après le roman «Baise-Moi» de Virginie Despentes **produit par** Philippe Godeau **réalisé par** Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi

à la location le 1er février 2001 **1 h 17**



■ *Manu et Nadine font une descente dans un club échangiste : tous aux abris !* ■

L'association «Promouvoir», elle, a tapé du poing sur la table pour faire annuler la décision prise par le Comité de censure et le Ministère de la Culture au travers du Conseil d'état...

Il y a probablement une explication, que je ne connais pas vraiment. Je pense que l'association «Promouvoir», qui a porté plainte, connaissait quelqu'un au Conseil d'État. Car tout s'est passé tellement vite. Qu'est-ce qui leur a pris ? En une semaine, l'affaire était réglée ! La plainte a été déposée le 23 et la décision a été rendue le 30. Ils ont eu priorité sur toutes les autres affaires. Le but était que les gens ne puissent pas aller voir **Baise-moi**. Ensuite, ils ont attaqué les cinémas *MK2* et les salles indépendantes qui faisaient de la résistance en gardant le film à l'affiche. Ils ont même fait un procès à Catherine Breillat, simplement parce qu'elle s'était exprimée sur le sujet en prenant notre défense. Empêcher les gens de dire ce qu'ils ont à dire, c'est ce qu'il y a de pire. C'était vraiment la quatrième dimension quand c'est arrivé ! Le plus grave, c'est que dorénavant la censure ne se fera même plus au niveau de la loi. Les chaînes de télé commencent à s'auto-censurer elles-mêmes. Dernièrement, *Canal* + a décidé de ne pas diffuser un documentaire d'HPG *(1)*. Je suis folle de rage qu'il ait été annulé. Je paye assez cher *Canal* + pour y voir ce que je veux. C'est pareil pour les grandes surfaces. Si la vidéo de **Baise-moi** ne sort pour l'instant qu'à la location, c'est parce qu'on ne peut la vendre nulle-part. Les Fnac n'en veulent pas et les Virgin Megastore non plus. C'est peut-être pas définitif, mais pour l'instant, ils ont tous un soudain réveil de vertu. Tout à coup, ils ont une conscience. Pas de bol, ça tombe sur **Baise-moi**. Ça commence à me faire rire. Parce que sortir **Baise-moi** en vidéo, ça ne coûte pas grand-chose. Et s'attaquer à HPG ou aux chansons et clips de NTM, c'est tellement facile. De toute façon, c'est bien connu, c'est toujours les mêmes qui trinquent.

La même association a déposé une nouvelle plainte pour la sortie de *Baise-moi* en vidéo. Ils veulent vraiment que le film ne soit pas du tout montré...

«Promouvoir», ça ne me choque pas qu'ils portent plainte. Ils sont ouvertement fascistes, donc ok, ils font leur boulot de faf. Je ne peux vraiment pas les saquer, mais au moins, eux sont clairs et cohérents dans leur démarche. Ce qui était plus inquiétant, c'était de voir de quel côté allait pencher le Conseil d'état. Est-ce qu'il pouvait se permettre d'être à nouveau d'accord avec des fafs ? Pas cette fois, mais ce sont des tordus, et ils disent des choses qui sont fausses. Ils sont censés être de gauche, et ça n'est pas vrai. Ils se disent féministes, et ça n'est pas vrai non plus. Je préférerais qu'ils soient eux-mêmes, et qu'ils avancent démasqués comme les cathos puritains de «Promouvoir». Ça m'a choqué de constater qu'il y avait autant de réactionnaires et d'hypocrites.

Est-ce qu'on t'avait demandé de couper des scènes quand tu étais passée devant le Comité de censure ?

En France, non. Ça se fait très rarement, voire jamais. Par contre, il y a des pays où c'est courant, comme l'Angleterre ou le Canada. D'ailleurs, pour que **Baise-moi** sorte au Canada, on nous a demandé de couper toutes les scènes montrant des sexes masculins ! On ne sait pas trop quoi faire avec Coralie, alors on n'a pas encore répondu. Il faudrait que le film sorte, mais c'est en même temps tellement crétin. En France, c'est différent. Au moment où **Baise-moi** est passé devant le Comité de censure, j'avais longuement parlé avec un des responsables, qui m'avait tout expliqué. Mine de rien, c'est assez bien foutu. Je suis contre la censure, mais je trouve qu'il avait un discours intéressant et qu'il posait les bonnes questions. C'était plutôt surprenant, dans le bon sens. Après, c'est vrai que la loi sur le X existe et que ça ne les gêne pas plus que ça.

Tu n'as jamais eu de problème avec l'équipe du film ?

Non, tout s'est très bien passé, même si ça n'a pas été tout le temps facile. Notamment la scène du viol, qui était très éprouvante à tourner, et qui a été filmée dès le deuxième jour. Comme personne n'a jeté l'éponge à ce moment-là, c'était évident que tout le monde resterait jusqu'au bout. Et je suis contente d'avoir fait ce film avec Raffaëla et Karen, parce qu'il y a clairement un truc qui s'est mis en place entre elles. Je les trouve très rigolotes en plus.

Elles ont du charisme. Elles sont vraiment super dans le film...

Ouais, je les trouve très bien. Elles ont une personnalité tellement forte que j'adore les regarder. Pourtant, lorsque tu montes un film, ça peut arriver d'en avoir marre de voir un acteur encore et encore. Mais elles, je pouvais les regarder en boucle. Elles ont un jeu très riche. C'est pas tous les jours qu'on voit des filles comme ça ! Le porno, je crois que c'est quelque chose d'incroyable à vivre tellement ça te met à part de la société, tellement tu vis des émotions fortes. Ça te marque et ça se voit. On sent qu'elles ont eu un parcours exceptionnel, qu'elles ont traversé des trucs et que c'est précisément là qu'elles puisent toute leur force.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** ■
(Transcription : **Alexandre NAHON**)

1/ HPG, alias Hervé Pierre Gustave, célèbre hardeur français qui s'illustré dans bon nombre de productions tout en réalisant et produisant des films X amateurs.

REQUIEM FOR A DREAM

Sara Goldfarb (Ellen Burstyn, parfaite) est une mère juive, veuve et fantasque, vivant avec l'espoir insensé d'être un jour invitée sur le plateau de son émission de télévision favorite. Dans cette optique, elle suit un régime draconien, dont l'objet est de lui permettre d'endosser sa robe rouge lors du grand soir. Son fils, Harry (Jared Leto, formidable), est toxicomane. Avec sa petite amie Marion (Jennifer Connelly, très bien) et son copain Tyrone (Marlon Wayans, idem), ils noient la médiocrité de leur quotidien dans l'opium de leurs puériles utopies. En quête d'absolu, sur la route des paradis artificiels, le quatuor s'égare logiquement en enfer, la geste de leurs fantasmes se transformant fatalement en hymne au cauchemar.
Requiem for a Dream est l'adaptation magistrale du roman éponyme de Hubert Selby Jr, un auteur auquel Darren Aronofsky voue une admiration sans borne (le metteur en scène songe plus au chef-d'œuvre de l'écrivain, «Last exit to Brooklyn», qu'à la réalisation du prochain **Batman**). Après **Pi**, où il révéla son affection pour la mise en crise de la perception et l'examen psychanalytique des zones sombres de l'esprit humain, Darren Aronofsky prouve dans **Requiem for a Dream** son impressionnante maîtrise des éléments techniques et narratifs constitutifs des univers cinématographiques. On sent poindre chez le réalisateur un désir noué, insidieux, une vraie cruauté (la rigueur placide, impassible, avec laquelle il accompagne chaque «héros» dans la tombe). Comme dans l'œuvre de Selby, la violence urbaine et l'absence d'amour sont au cœur du film d'Aronofsky. La délinquance, les narcotiques, l'arrivisme sans scrupules caractérisent des personnages qui ambitionnent l'ascension sociale. Aussi, à l'instar de l'écriture sèche et crue du romancier, la mise en scène dépeinte d'Aronofsky (déformation des perspectives, grand-angulaire, focales courtes, split screen, accélérations, pixellisation) s'attache à faire entendre les voix et les monologues intérieurs de ses protagonistes [illegible], des laissés-pour-compte du rêve américain dont le destin est inéluctablement dramatique.
Au cours de ce parcours physique et mental glaçant, le génie d'Aronofsky, que certains reprocheront pour de l'impressionnisme, est d'appliquer l'[illegible]. En montrant la mutilation, la torture, l'humiliation, en abolissant la frontière entre les drogues chimiques et numériques (le pouvoir aliénant de la télévision et des médias qui sapent le moi), Aronofsky présente au public des personnages en déshérence. Ce faisant, il détruit entièrement le mur séparant l'homme de son image. Formellement brillant, humainement bouleversant, **Requiem for a Dream** est une bombe qui, à l'instar de **Trainspotting** ou **Funny Games**, rive le spectateur sur son siège et l'interpelle encore après le générique final. Plus qu'un éclairage sur les communautés camées, l'œuvre d'Aronofsky porte un regard [illegible] sur le monde des illusions et les perversions qu'il engendre. Percutant !

■ Bertrand ROUGIER ■

Sagittaire Films présente Ellen Burstyn & Jared Leto dans une production **Artisan Entertainment** *REQUIEM FOR A DREAM* (USA - 2000) avec Jennifer Connelly, Marlon Wayans, Christopher McDonald, Louise Lasser **photographie de** Matthew Libatique **musique de** Kronos Quartet & Clint Mansell **scénario de** Hubert Selby Jr & Darren Aronofsky d'après le roman de Hubert Selby Jr **produit par** Eric Watson & Palmer West **réalisé par** Darren Aronofsky

21 mars 2001 **1 h 42**



■ Ellen Burstyn ■

Interview : Darren Aronofsky

*Pour son deuxième film après l'essai expérimental **Pi**, Darren Aronofsky adapte un roman d'Hubert Selby Jr qui traite habilement, et en profondeur, de plusieurs cas de dépendance aux drogues. Une descente aux enfers glauque et poignante que ne renierait pas David Lynch.*

Quelle était votre intention en adaptant ce roman d'Hubert Selby Jr ?

Je voulais faire un film qui soit entièrement comme un [illegible]. Mais pas de n'importe quel type : un de ceux qui vous envoient en plein dans les murs de [illegible] à 150 km/h. **Requiem for a Dream** est ainsi une expérience punk en quelque sorte, un film qui provoque chez le public un large échantillon d'émotions tout en ayant l'effet d'un speedant.

Que répondriez-vous aux détracteurs du film, à ceux qui pensent qu'il est en tout point prévisible, qu'il cherche la facilité ?

Je ne pense pas que vous puissiez prédire, avant de le voir, à quel extrême le film va tendre. Personnellement, je n'ai pas vu de film sur le sujet qui aille aussi loin. C'est d'ailleurs précisément le principe de **Requiem for a Dream** : jusqu'où ces gens vont-ils aller pour entretenir leur désir de fuite ? Pour moi, ce film cible un public qui a grandi entouré par une masse gigantesque de médias, 8 heures de télé par jour, 4 heures d'Internet, plus les jeux vidéo. Cette génération cherche une forme d'expérience intense, comme les drogues. Les films sur la drogue nous montrent généralement la catharsis des drogués, mais peu cherchent à explorer ce qui se



■ Jennifer Connelly & Jared Leto ■

passe vraiment sous l'effet de la drogue.

Vous dressez un parallèle intéressant entre différentes formes de toxicomanies...

Ce qui rend ce film unique est l'approche qui est faite au travers du personnage d'Ellen Burstyn. Je suis d'accord avec les personnes qui trouvent que le film peut être prévisible quant au destin de ses personnages, car c'est une histoire de toxicomanie tellement typique et universelle. Mais le cinéma n'a jamais abordé le problème de la drogue en mettant en scène une personne accro à des choses légales, au café, à la télévision, au chocolat et aux drogues de pharmacie. Ils finissent pourtant au même endroit que ceux qui consomment de l'héroïne.

Avez-vous eu des difficultés à obtenir ce que vous vouliez de vos acteurs, en particulier avec Jennifer Connelly, qui a un rôle très difficile ?

Aussi éprouvant qu'il soit, le rôle intéressait beaucoup d'actrices. Ce n'était donc pas très difficile d'obtenir qui nous voulions. Certes, il s'agit pour l'ensemble de rôles très sensibles, comme à chaque fois que l'on a recours à quelque chose de sexuel. Il faut une approche honnête et décomplexée. Cela nécessite donc, tout particulièrement pour le rôle de Jennifer, de chercher d'abord à comprendre pourquoi on se lance dans un tel rôle, puis se faire à l'idée que l'équipe ne cherche pas à exploiter votre image et votre sensualité à des fins sensationnelles, et enfin en quoi ces scènes aident à faire passer le message du film. Lorsque j'étais à la fac de ciné, j'ai étudié le travail des comédiens et j'ai continué dix années durant à me documenter, et même à prendre des cours, tellement je pensais que c'était là que résidait ma faiblesse. Je n'éprouve absolument pas le besoin de passer devant la caméra, mais j'ai dû me résoudre à aborder l'exercice de comédien, ne serait-ce que pour pouvoir communiquer avec eux, gagner leur confiance et comprendre leur interprétation. Car une partie non négligeable de leur travail consiste à interpréter, c'est-à-dire comprendre, mes intentions.

Vous travaillez toujours sur le cinquième *Batman* ?

J'ai effectivement commencé à travailler sur le nouveau **Batman**, qui se fera certainement, mais je ne sais pas trop quand. Mon film à venir est un projet personnel sur lequel je planche depuis plus d'un an, un film de SF métaphysique post-**Matrix** qui, je crois, inaugurera un nouveau style pour moi. Avec Matthew Libatique, mon chef opérateur, nous avons exploré tout un tas de voies sur **Requiem for a Dream** qui nous ont préparé à cette nouvelle expérience. Je crois que vous allez voir quelque chose de complètement différent.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■



■ *Willem Dafoe* ■

ANIMAL FACTORY

Ron Decker (Edward Furlong, qui confirme son talent) se retrouve en taule pour avoir vendu de la drogue. Sur place, il se lie d'amitié avec Earl Copen (Willem Dafoe, tout en finesse), un des plus anciens résidents du lieu, qui le prend sous son aile et l'introduit dans son gang. Ne désirant pas moisir sur place, Ron va tenter de faire passer son cas à l'appel. Mais l'arrivée du vicieux Buck Rowan (Tom Arnold, vraiment surprenant), dont l'ambition ultime serait de lui serrer le joufflu, risque de remettre beaucoup d'éléments en question...
Film d'acteur oblige, on ne s'étonnera pas de s'émerveiller devant la performance des comédiens. D'écarquiller des yeux sur l'émouvante subtilité d'un Mickey Rourke grimé en tatatravelo ou de d'éructer de joie face à ce poseur de Danny Trejo qui continue, au fil des bobines, de trimballer sa tronche de cuir cinégénique en diable. Mais on ne peut pas résumer l'immense qualité d'**Animal Factory** à cette simple constatation évidente. Le film trouve son âme à la source même du projet. A savoir, un livre homonyme écrit par Edward Bunker, un ex-taulard (dix ans pour vol à main armé) reconverti acteur (Mr Blue dans **Reservoir Dogs**, c'est lui) qui, durant ses années d'incarcération, rejette son vécu sur papier et offre ainsi son expérience à un Steve Buscemi pour la seconde fois réalisateur. **Animal Factory** transpire alors l'authenticité, transgresse certaines règles d'un schéma ultra-codifié dans lequel il aurait été facile de s'embourber et atteint une certaine pureté dans les rapports étroits qui nouent les protagonistes de l'histoire. C'est certain, sur le plan cinématographique, **Animal Factory** ne paye pas de mine, cadre simpliste, photo neutre et découpage fonctionnel à l'appui. Il n'empêche que l'histoire d'Edward Bunker, le récit d'une vie gâchée par l'irresponsabilité et le rejet, risque de rester dans le coeur des spectateurs pendant un bon bout de temps. Et ça, ça n'a pas de prix...

■ **Stéphane MOISSAKIS** ■

PS : L'affiche du film est bien trompeuse. Non, Steve Buscemi n'incarne pas, à nouveau, un taulard et Mickey Rourke n'a pas retrouvé la gueule d'amour qu'il a perdu depuis dix bonnes années. Ce sera pour une autre fois...

BAC Films présente Edward Furlong & Willem Dafoe dans une production **Franchise Pictures / Animal Productions / Industry Entertainment / Phoenician Entertainment** ***ANIMAL FACTORY*** (USA - 2000) avec Danny Trejo - Mickey Rourke - Mark Boone Jr - Steve Buscemi - Seymour Cassel - Tom Arnold **photographie de** Phil Parmet **musique de** John Lurie **scénario de** Edward Bunker & John Steppling d'après le roman de Edward Bunker **produit par** Steve Buscemi - Elie Samaha - Andrew Stevens **réalisé par** Steve Buscemi

31 janvier 2001 **1 h 34**

GAMER

Tony (Saïd Taghmaoui) est une petite frappe qui ne vit que pour les jeux vidéo. Quand il n'est pas obligé d'aller racketter les commerçants du coin avec son pote Rico (Bruno Salomone) pour le compte d'Albert (Jean-Pierre Kalfon), le caïd du quartier qui l'a pris sous son aile, Tony est scotché à sa console. Après un casse raté, il est poursuivi par la police, arrêté et jeté en prison. Huit mois pendant lesquels il cogite et accouche du jeu de baston révolutionnaire. Persuadé qu'il a trouvé l'idée du siècle, Tony décide de prendre sa vie en main. Il arrête de travailler pour Albert, drague la belle et athlétique Nina (Camille de Pazzis) et, avec le concours de deux anciens potes et quelques bouts de ficelle, réalise une démo de son jeu qu'il soumet à Valérie Fisher (Arielle Dombasle), à la tête de la société Gamestart. Convaincue du potentiel du jeu, Valérie Fisher fait signer un contrat à Tony, en fait une escroquerie qui permettra à Gamestart de s'approprier le concept...
Avec son histoire qui ressemble à un conte de fée urbain, son humour au ras des pâquerettes et ses scènes d'action réalisées à la manière d'un jeu vidéo (poursuite en voiture à la *Wipeout*, combat dans le style de *Tekken*...), **Gamer** affiche ouvertement ses intentions : séduire un public très très jeune. Dans les cours de récré, de la maternelle à l'école élémentaire, Gamer va faire du bruit, c'est sûr. D'ailleurs, les enfants en bas âge seront sûrement les seuls à s'émoustiller lors des apparitions d'Arielle Dombasle, dans le rôle souvent risible d'une croqueuse d'hommes (jeunes si possible). Par contre, les générations plus âgées ne mordront pas à l'hameçon et ne trouveront dans **Gamer** que de maigres consolations. A commencer par le reste de la distribution, qui se prête au jeu avec plaisir, surtout Saïd Taghmaoui et Camille de Pazzis, ou avec classe dans le cas de Jean-Pierre Kalfon, hilarant comme d'habitude. Quant à la bande originale, dynamique et carrée, elle devrait chatouiller les tympans de tous les amateurs de rap et de techno. Les autres, en revanche, devront vraiment se contenter de peu.

■ **Damien GRANGER** ■

Cinédia présente Saïd Taghmaoui & Camille de Pazzis dans une production **Playtime** ***GAMER*** (France - 2000) avec Alexis Loret - Bruno Salomone - Arielle Dombasle - Jean-Pierre Kalfon - Julien Courbey - Maud Buquet **photographie de** Tariel Meliava **musique de** Cut Killer & DJ Abdel - Kraked - Franck Levy **scénario de** Zak Fishman - Fabien Suarez - Daive Cohen **produit par** Etienne Comar & Jean Cottin **réalisé par** Zak Fishman

21 mars 2001 **1 h 32**



■ *Saïd Taghmaoui* ■



■ *Tom Hanks* ■

SEUL AU MONDE

Mais que se passe-t-il donc dans l'esprit bétonné de convictions de Robert Zemeckis ? Le chantre des paradoxes temporels, des lapins fous et des mongols philosophes, qui avait si bien su rendre ludique le concept du film-tiroir-caisse, se prend aujourd'hui pour un respectable membre de l'académie. Tous aux abris ! Après s'être mesuré, tel un gamin capricieux, aux grands maîtres du thriller avec le consternant **Apparences**, il vise maintenant le concept ultime, à coups d'acteur unique, de séquences muettes, de régimes amincissants oscarisables et de symbolisme bouteux sur la condition humaine.
Son Castaway, c'est Chuck Noland (Fat Tom Hanks et Slim Tom Hanks), un agent de Federal Express en mission en Russie, chargé d'apprendre à ces crétins d'anciens fonctionnaires du Parti comment fonctionne une boîte de winners américains. Isolé sur une île de trois mètres carrés suite à un accident d'avion dont il réchappe miraculeusement, l'homme qui s'ennuyer à courir après le temps a maintenant tout le temps nécessaire pour s'ennuyer.
Ce qui amuse le plus, de prime abord, c'est que des stars hollywoodiennes épiées, guettées, surbookées, tentent de nous faire passer pour cauchemardesque une situation sur laquelle elles ont probablement fantasmé. Cela dit, rien n'égale l'hilarité qui nous assaille dès qu'on comprend que Zemeckis s'est persuadé que le sérieux de son sujet nécessitait un abandon total des «effets» cinématographiques et le recours à une photo pourrie. Cet homme a vu trop de films européens se faire tresser des louanges, et son esprit redneck a traduit ça par la nécessité de ne jamais recourir à la forme. Comble du malheur, la formule scénaristique qui a assuré sa notoriété, à l'image de son esprit d'alors (carré, borné, franchement pas compliqué) se teinte maintenant d'un désir de poésie existentielle qui tranchent carrément avec ses éperons de cow-boy. Monsieur Roger Rabbit se prend pour Luis Bunuel, et nous, on pleure sur le destin d'un excellent faiseur qui a reçu trop de statuettes sur le coin de la figure. Y-a-t-il un médecin de droite dans la salle ?

■ **Rafik DJOUMI** ■

Fox présente Tom Hanks dans une production **Dreamworks / Image Movers / Playtone** ***SEUL AU MONDE*** (***CAST AWAY*** - USA - 2000) avec Helen Hunt - Nick Searcy - Christopher Noth - Lari White **photographie de** Don Burgess **musique de** Alan Silvestri **scénario de** William Broyles Junior **produit par** Steven J. Boyd - Joan Bradshaw - Tom Hanks - Jack Rapke - Steven Spielberg - Robert Zemeckis **réalisé par** Robert Zemeckis

17 janvier 2001 **2 h 05**



STALINGRAD

Russie, automne 1942. Assiégée par l'armée allemande, la ville de Stalingrad a sombré dans le chaos. Qu'Hitler parvienne à la conquérir et le IIIème Reich étendra son empire sur toute l'Europe. Comme tous ses camarades, Vassili (Jude Law), un jeune paysan de l'Oural, est jeté dans la tourmente où les troupes de résistance combattent avec l'énergie du désespoir. Vassili se distingue rapidement par une stupéfiante adresse au tir, ce qui lui vaut d'être repéré par Danilov (Joseph Fiennes), un officier politique de son âge chargé de la propagande. Naît alors une amitié forgée sous les bombes et au contact de la belle Tania (Rachel Weisz), qui se renforce quand Danilov décide de faire de Vassili une figure héroïque afin de galvaniser les troupes. Mais le jeune homme abat tellement de soldats dans les rangs ennemis que sa renommée parvient jusqu'aux oreilles de l'état-major allemand. Hitler envoie alors le major Konig (Ed Harris, impeccable dans un rôle quasiment muet), chef de l'école de tir de la Wermacht, avec pour mission d'éliminer Vassili...

Nanti d'un tel sujet, on s'attendait à ce que le très sage Jean-Jacques Annaud, qui s'était un peu assoupi depuis **Le Nom de la Rose**, accouche d'un film académique mettant en avant le triangle amoureux vécu au milieu du conflit. Même si celui-ci constitue un ressort dramatique essentiel, **Stalingrad** va beaucoup plus loin que ça. C'est une véritable série B d'action à gros budget, un shoot'em up épique. Annaud expédie ainsi rapidement des scènes de dialogue où tout passe par les échanges de regards, pour retourner sur le terrain laisser parler la poudre, allant jusqu'à nous gratifier d'une attaque aérienne d'anthologie. **Stalingrad** est une fresque historique certes, mais qui met avant tout l'accent sur le duel impitoyable que se livrent Vassili et Konig, avec des scènes d'affrontement à distance bourrées de suspense où le décor devient acteur du film, grâce à une reconstitution très impressionnante qui nous dévoile une ville d'apocalypse.

Mais le plus surprenant dans tout ça reste la virtuosité de la mise en scène. Après une ouverture magnifique où le petit Vassili et son grand-père chassent le loup dans la forêt enneigée et où, pour la première fois, le jeune garçon plonge les yeux dans ceux de sa proie, Annaud s'offre une scène de débarquement au filmage ultra-physique. La caméra portée y alterne avec les plans au sol, dans des cadrages précis, avec une grande fluidité de mouvement. On pense bien entendu à l'incontournable **Soldat Ryan**, mais aussi à **Croix de Fer** de Peckinpah, une filiation appuyée par le personnage de Koulikov, double russe du Steiner incarné par James Coburn dans le film du grand Sam. Cette nette évolution dans le traitement filmique, juxtaposée à un discours pertinent sur la propagande qui rejoint celui énoncé dans **Gladiator**, est secondée par une manière beaucoup plus directe d'aborder les enjeux émotionnels : Annaud n'a plus peur de laisser parler les sentiments, quitte à faire dans le mélo, et met en place des personnages qui ne cessent d'évoluer pour parfois dévoiler un visage monstrueux ou carrément christique, faisant ainsi cohabiter l'héroïsme sacrificiel et la brutalité la plus inhumaine. Enfin, en plus de citer le très beau **Messager** de Joseph Losey par le biais du personnage du petit Sacha, seule liaison entre Vassili et Konig, Annaud n'oublie pas qu'avant sa mort, Sergio Leone envisageait de tourner une épopée sur le siège de Stalingrad. Et il lui rend un superbe hommage lors d'un ultime face à face, qui achève de faire de **Stalingrad** un somptueux western sur fond de musique à la Prokofiev, un véritable thriller guerrier, qui procure un plaisir intense et viscéral.

■ **Cédric DELELÉE** ■



■ *Jude Law* ■

Pathé Distribution présente Jude Law & Joseph Fiennes dans une production **Mandalay Pictures/Repérage** *STALINGRAD (ENEMY AT THE GATES* - USA - 2000) avec Rachel Weisz - Ed Harris - Bob Hoskins - Ron Perlman - Gabriel Marshall Thomson **musique de** James Horner **photographie de** Robert Fraisse **scénario de** Jean-Jacques Annaud & Alain Godard **produit par** Jean-Jacques Annaud & John Schofield **réalisé par** Jean-Jacques Annaud

14 mars 2001 **2 h 10**

LA TRACE DU SERPENT

Le principe de **La Trace du Serpent** est très simple. Il s'agit d'une course poursuite entre un flic chevronné et un criminel endurci. La trame la plus linéaire du monde, surtout lorsqu'elle concerne un film d'action, peut s'avérer la plus efficace dès lors qu'il existe un projet global de mise en scène. C'est ici le cas. Mais **La Trace du Serpent** est-il pour autant un film d'action efficace ?

Le détective Woo (Park Joong-Hoon) est chargé de retrouver le meurtrier d'un homme assassiné pour une mallette pleine de billets. Très vite, Woo se rend compte, avec l'aide de son coéquipier Kim (Jang Dong-Kun), qu'il s'agit de l'œuvre de Chang Sungmin (Choi Ji-Woo), un dangereux trafiquant de drogue. Jouant à la limite de la légalité au jeu du chat et de la souris, Woo se retrouve à utiliser les procédés les plus infâmes pour retrouver le fugitif. Il fait ainsi chanter la maîtresse de ce dernier et met la vie de plusieurs de ses hommes en danger. Mais l'issue de la traque ne peut se régler autrement que mano à mano...

Le réalisateur Lee Myung-Se jongle avec plusieurs archétypes du polar. **La Trace du Serpent** se réclame tour à tour du film noir, du film d'action classique, du road-movie, on en passe. Le meilleur moyen de synthétiser tous ces sous-genres parfois divergents est donc de les noyer, on l'a dit, dans un projet de mise en scène. De son propre aveu, le réalisateur a cherché à capter *«l'immobilité dans le mouvement»*. Un tel parti-pris, basé sur une réflexion poussée et excitante du cinéma de genre, se traduit hélas à l'écran par une succession de plans, de tableaux représentatifs de l'état d'esprit des protagonistes. Si certains sont d'une beauté profonde (merci la photo), parfois bourrés de sens, la globalité du métrage reste coincée dans une forme de froideur qui empêche l'implication du spectateur le plus ouvert. On reste bien loin de l'impact souhaité, de la viscéralité d'un McTiernan pour ne citer que le maître. Reste que les artisans du genre qui tentent de légitimer leur art se font rares et ce serait donc dommage de bouder celui-ci. Comme on dit : qui ne tente rien...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

SND présente Park Joong-Hoon & Ahn Sung-Ki dans une production **Taewong Entertainment** *LA TRACE DU SERPENT (NOWHERE TO HIDE* - Corée - 1999) avec Jang Dong-Kun - Choi Ji-Woo **photographie de** Jeong Kwang-Seok & Song Haeng Ki **musique de** Cho Sung-Woo **produit par** Chung Tae-Won **écrit et réalisé par** Lee Myung-Se

28 mars 2001 **1 h 45**



■ *Park Joong-Hoon* ■

HARRISON'S FLOWERS

La perspective de se tartiner un film de guerre au message a priori humanitaire et signé Elie Chouraqui avait de quoi faire reculer les plus téméraires. Parce que si on lui doit un thriller regardable (**Man on Fire**, tourné aux USA avec Scott Glenn), l'homme a également commis des comédies dramatiques téléfilmesques comme **Paroles et Musique** ou **Les Marmottes**. Bref, il n'a pas grand-chose à faire dans *Impact* !
Mais **Harrison's Flowers** est une vraie bonne surprise. Harrison Lloyd (David Strathairn, métamorphosé en sosie d'Alan Rickman dans **Die Hard** !), photographe de guerre renommé opérant pour le compte de *Newsweek*, songe sérieusement à quitter son poste pour se consacrer à sa famille et aux fleurs qu'il cultive. Son patron ne l'entend pas de cette oreille et l'envoie couvrir des «accrochages ethniques sans gravité» en Yougoslavie. Quelques jours plus tard, la nouvelle tombe : Harrison a été tué. Malgré l'absence de corps à identifier, tout le monde croit à sa mort. Tout le monde sauf sa femme Sarah (Andie McDowell, étonnante), persuadée qu'Harrison est en vie. Après avoir cru le reconnaître dans un flash diffusé sur *CNN*, elle décide de se rendre en Yougoslavie pour le retrouver et se joint à un groupe de reporters dont le jeune Kyle (Adrien Brody, excellent), qui accepte de l'emmener à Vukovar, ville assiégée et réputée inaccessible. Sur leur route, des snipers, des mines et des soldats assoiffés de sang...
Le film commence assez mal, avec des scènes d'exposition ennuyeuses qui ont pour seul mérite d'appuyer le contraste avec tout ce qui suit. Car dès qu'on se retrouve en Yougoslavie, c'est le choc, avec une scène d'intro tétanisante : Sarah roule tranquillement en blablatant avec son guide lorsqu'au détour d'un virage surgit un tank qui écrase l'arrière du véhicule, avant que des soldats en descendent pour exécuter le passager de Sarah d'une balle en pleine tête et entreprendre de violer la jeune femme après l'avoir salement amochée. D'un seul coup, on est plongé dans l'horreur pour ne plus la quitter. A travers des images traumatisantes, comme celle de cette gamine retrouvée violée, les jambes écartelées et baignant dans le sang et les excréments, mais aussi par le biais de visions cauchemardesques, avec ce travelling qui sort d'une pièce par une fenêtre pour se retrouver sur un champ de bataille où chars et fantassins sont survolés par des avions de chasse au milieu des explosions. Tout ça, la mise en scène le couvre avec une caméra sans cesse en mouvement mais très fluide, «documentaire» mais élégante, sans que le suspense et la tension ne soient sacrifiés sur l'autel d'un quelconque parti-pris didactique. Hymne à l'amour fou, hommage sincère à la bravoure de ces reporters qui risquent leur peau pour témoigner de l'injustice et de l'animalité humaine, **Harrison's Flowers**, sans atteindre la férocité du **Savior** produit par Oliver Stone, mais sans la moindre complaisance, nous montre une guerre qui dépasse en abomination tout ce qu'on peut imaginer.

■ **Cédric DELELÉE** ■

Cinedia présente Andie McDowell et Adrien Brody dans une production **7 Films Cinéma/France 2 Cinéma/Le Studio Canal +** *HARRISON'S FLOWERS* (France/ USA - 2000) avec David Strathairn - Elias Koteas - Brendan Gleeson - Alun Armstrong - Marie Trintignant - Christian Charmetant **photographie de** Nicola Pecorini **musique de** Bruno Coulais **scénario de** Elie Chouraqui - Isabel Ellsen - Michael Katims - Didier Le Pêcheur **produit par** Albert Cohen & Elie Chouraqui **réalisé par** Elie Chouraqui
24 janvier 2001 **2 h 01**


■ *Andie McDowell* ■


■ *Adrien Brody* ■


■ *Jean-Hugues Anglade* ■

MORTEL TRANSFERT

Michel Durand (Jean-Hugues Anglade), psychiatre mélancolique et désabusé, s'endort confortablement lors des consultations avec ses clients. Un après-midi, alors qu'il songe aux aguichantes postures, aux bas résilles et aux talons aiguilles de la volcanique, cleptomane et masochiste Olga Kubler, il se réveille brutalement pour constater que sa charmante patiente est morte étranglée. Commence alors une gentille partie de «cadavre exquis» vaudevillesque durant laquelle le thérapeute essaie de dissimuler aux regards curieux d'un éboueur malicieux, d'un promoteur véreux, d'un maître psy, d'une prof de maths névrosée et pas très modern, d'une gouvernante vietnamienne, d'une artiste spirituelle, d'un ami d'enfance déguisé en flic, d'un répondeur téléphonique excentrique et d'une poupée gonflable... le forfait qu'il a «certainement» perpétré.
Neuf ans après **IP5**, Jean-Jacques Beineix revient à la réalisation pour un long métrage de fiction précipitant tous les éléments du cinéma qu'il contribua à populariser avec Besson et Carax dans les années 80. Polar français (comme **Diva**), **Mortel Transfert** repose donc sur un canevas décousu et abuse des grosses ficelles visuelles ayant fait la gloire de son auteur. Eclairages bleutés, utilisation sentencieuse du scope, objets tombant au ralenti, stores découpant la lumière en tranches, balançoire d'appartement (comme dans **La Lune dans le Caniveau**), rien ne manque à ce grand revival du systématisme abscons qui, heureusement, demeure assez joyeux dans sa déconfiture.
Beineix, qui aime sincèrement les images, au point d'avoir lutté contre le dictat du langage dans le septième art français, convoque ici les schémas mentaux érotiques et extravagants d'un homme de 40 ans, versant autant dans le surréalisme de bazar que dans la psychanalyse de comptoir. Reste que dans le registre macabre (les tribulations post-mortem d'Olga, le personnage du nécrophile exhibitionniste du Père Lachaise) et dans celui de l'humour noir le cinéaste est brillant. Louvoyant entre sensualité forcée, terreur, malice et clichés, se perdant sur d'incongrus chemin de traverse (l'histoire de corruption), Beineix parvient néanmoins à filmer l'universalité du dérèglement psychique avec une science et une emphase désarmantes. Même s'il éprouve des difficultés pour résoudre l'énigme posée par son intrigue, Beineix montre qu'à l'instar de son héroïne (une bimbo assoiffée de sexe violent), il sait encore déclencher les fantasmes du spectateur.

■ **Bertrand ROUGIER** ■

UFD présente Jean-Hugues Anglade dans une production **Cargo Films/Odeon Films** (MORTEL TRANSFERT - France - 2000) avec Hélène de Fougerolles - Miki Manojlovic - Valentina Sauca - Robert Hirsch - Yves Rénier **photographie de** Benoît Delhomme **musique de** Reinhardt Wagner **scénario de** Jean-Jacques Beinex & Jean-Pierre Gattegno **produit par** Christine De Jekel & Reinhard Kloos **réalisé par** Jean-Jacques Beinex
10 janvier 2001 **2 h 02**


■ *Christophe Lambert* ■

VERCINGÉTORIX

Dans sa quête incessante pour revenir au romantisme du premier **Highlander**, voici donc Christophe Lambert, déguisé en toutou poilu dans le rôle du chef gaulois qui défia Jules César et ses légions romaines. Autant le dire tout de suite, le résultat est un désastre. D'abord parce que les comparaisons avec **Braveheart** et **Gladiator** sont inévitables, alors que le film ressemble à tout et n'importe quoi, mais sûrement pas à ces deux-là. A cause de Lambert, aussi peu convaincant qu'il est convaincu par son rôle ? Même pas. La faute en incombe à un script bardé de dialogues pompeux sans réelle signification, quand ils ne sont pas carrément hilarants (*«Nos légions ont faim. Les hommes commencent à lorgner les chevaux»*), mais surtout à une mise en scène catastrophique. Les duels et les batailles, sur fond de musique techno, sont un tel foutoir qu'on ne comprend strictement rien à ce qui se passe, d'autant plus que l'action s'interrompt avant qu'on ait eu le temps de commencer à repérer les positions des adversaires ou ce qu'ils sont en train de faire. Le tout est filmé à grand coup de travellings trébuchants et de décadrages maladroits repositionnés dans la panique la plus totale. Bref, **Vercingétorix** ressemble à un curieux mélange entre la série télé ***Charlemagne***, **Astérix** et **Les Visiteurs** : on a même droit à un sosie de Christian Clavier et à des Germains coiffés de perruques flashy ! Incapable de donner le plus petit embryon de souffle épique à un sujet pourtant taillé sur mesure, Jacques Dorfmann n'est pas plus doué pour diriger ses acteurs, quasiment tous nuls, y compris les figurants qui passent leur temps à gesticuler en fixant la caméra (ou leurs collègues) avec un air ahuri. La seule chose à sauver dans le film, c'est pourtant une comédienne, celle qui interprète la guerrière accompagnant le héros dans ses campagnes, un rôle qui rappelle immédiatement Valeria dans **Conan le Barbare** : même physique, même jeu, même qualités athlétiques. Coïncidence ? Peut-être pas, car outre la présence de Max Von Sydow, la prise de Gergovie rappelle beaucoup celle de la tour du serpent à Zamora, tandis que l'image de ce guerrier avec un énorme pieu planté dans le bide renvoie à la mort de Thorgren... Si c'est un hommage, il est digne d'éloges, mais Dorfmann aurait mieux fait d'étudier le chef-d'œuvre de John Milius d'un oeil plus technique histoire d'en prendre de la graine. En attendant, on plaint les gosses qui iront voir ce film avec leur prof d'histoire : ça ne risque pas de leur donner envie de faire du cinéma !

■ **Cédric DELELÉE** ■

Lolistar présente Christophe Lambert dans une production **TF1 Films International** *VERCINGÉTORIX* (France - 2000) avec Klaus Maria Brandauer - Max Von Sydow - Inès Sastre - Bernard Pierre Donnadieu - Maria Kavardjikova **photographie de** Stefan Ivanov **musique de** Pierre Charvet **scénario de** Rospo Pallenberg - Norman Spinrad - Anne de Leseleuc - Jacques Dorfmann **produit par** Jacques Dorfmann - Claude Léger - Patrick Sandrin - Denis Charvet **réalisé par** Jacques Dorfmann
24 janvier 2001 **2 h 02**

DVD collector

■ Par Rafik DJOUMI ■



SCARFACE

(GCT)

▲ Enfin ils ont compris ! Après quinze années de règne non disputé, le **Scarface** de De Palma a fini par imposer aux yeux de presque tous son statut de film définitif des «quartiers chauds». La campagne de promotion de ce DVD, interpellant sans ménagement la «caillera» de cités, a le mérite d'être au courant à défaut d'être judicieuse. Pendant que les sociologues s'obstinent à ne pas le prendre en compte, Tony Montana continue à propager son message ambivalent d'une génération à l'autre.

▲ Sorti en 1984 dans une relative indifférence ou accueilli par le mépris, renié par certains de ses géniteurs (dont Michelle Pfeiffer), ce vilain petit canard filmique, à la légitimité contestée au sein de la basse-cour hollywoodienne, a construit sa légende dans la rue, à l'image de son héros. Et pourtant, ses concepteurs, s'ils embrassent volontiers l'idée que leur bébé soit aujourd'hui un classique, semblent n'avoir toujours pas réalisé la particularité sociologique du phénomène. En témoigne le documentaire de 52 minutes (réalisé par Bouzereau, encore et toujours !) qui fonde cette édition spéciale, et qui s'aventure rarement hors du mythe spécifiquement cinématographique. La plume du scénariste Oliver Stone ayant été plus que déterminante dans la genèse d'un tel projet, on ne s'étonnera pas de le voir disputer la vedette au timide De Palma. Peu habitué au mensonge marketing, Stone crache le morceau, parle sans détours de sa toxicomanie et nous fait réaliser à quel point Montana (conçu dans la douleur, rue de Longchamps !) a hérité du caractère de son papa tourmenté. A noter que la galerie de documents (anglais) et de photos se cache au sein des chapitres de ce making-of.

▲ Les 17 minutes de scènes supplémentaires ont été retirées du métrage pour de bonnes raisons, puisqu'elles alourdissaient généralement le propos, à force de se vouloir explicites. On y voit tour à tour Montana interpellé par des travelos au sein du camp d'immigrés (va pour l'incertitude sexuelle du personnage), faire un résumé de la situation politique des réfugiés cubains à ces ignares de confrères (va pour le talent politicien), parler de la femme idéale (la rigidité morale), ou foutre sa merde dans un resto en interpellant un journaliste (va pour l'impunité). Le plus amusant est que ces séquences, mises bout à bout, racontent bel et bien l'histoire du film, dans une tonalité alternative, plus «stonienne» que «depalmienne». Contredisant la réputation de l'éditeur *GCT*, les notes de production et les documents écrits n'ont pas fait l'objet d'une traduction. Ainsi, certains avanceront, non sans raison, que cette édition est l'exacte réplique du zone 1. Mais attention : Le zone 1 de **Scarface** a le triste privilège d'être une des copies les plus exécrables jamais parues en DVD (compression catastrophique, mouvements de caméras stroboscopiques), un état de fait que la copie zone 2, sans toucher au miracle, corrige tout de même allégrement. VOST en DD 4.0. VF en mono d'origine. 16/9ème.



▲ La politique : scène coupée ▲



▲ Le resto : scène coupée ▲



FORGOTTEN SILVER

(Film Office)

▲ La mégalomanie de Peter Jackson mériterait qu'on lui consacre un bouquin. En l'espace de dix ans, celui qui filmait son **Bad Taste** dans le jardin familial s'est lancé dans l'entreprise la plus folle de la décennie, **Le Seigneur des Anneaux**. Mais ce gigantesque accomplissement personnel n'est pas suffisant. Jackson ne s'en remet pas de n'avoir pas TOUT inventé et révolutionné au cinéma. Cette boulimie est à elle seule l'origine probable de ce formidable documenteur qui donna quelques frissons à la télévision publique néo-zélandaise (il fut présenté comme un authentique document historique et floua bon nombre de téléspectateurs). La vie fantasmée du cinéaste de génie Colin McKenzie, ses débuts chaotiques dans la basse-cour familiale jusqu'à son gigantesque péplum **Salomé**, c'est tout simplement le destin hors du commun dont Jackson a toujours rêvé. Une manière aussi pour lui de payer son tribut à l'essence d'un art qu'il n'a cessé de chérir. A ce titre, les extraits de **Salomé** qui concluent cette odyssée relèvent d'un authentique tour de force. Car il ne s'agit pas simplement d'une formidable reproduction de film muet, mais d'une reproduction de film muet en avance sur son temps ! Ainsi, la première vision de **Forgotten Silver** fait une large place à l'humour iconoclaste du bonhomme. Les visions suivantes, elles, révèlent un amour du cinéma dont bien peu d'hommages ont finalement su traduire l'intensité. A voir absolument, et plusieurs fois de préférence ! VF + VOST. Making-of sous-titré (45mn) et scènes coupées.

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI

(GCT)



L'offensive est lancée. La *Columbia* sort enfin la machine David Lean (**Lawrence d'Arabie** arrive bientôt), l'occasion de conjuguer la préciosité classique qui assoit le sérieux du catalogue, tout en profitant du pouvoir commercial de films qui, le fait est suffisamment rare pour être remarquable, n'ont jamais cessé d'être des blockbusters. Inutile de revenir ici sur les multiples qualités formelles et narratives de **Kwaï**, ce bon vieux John Milius s'en est lui-même chargé. Il apparaît en effet sur le disque de suppléments de cette box 2 DVD, mêlant allégrement souvenirs émus, fantasmes multiples et critique objective de ce film qui a décidé de la carrière qu'il allait suivre.

Columbia avait autrefois fait paraître un LD NTSC de **Kwaï** à la copie étonnante, et, bien qu'il ne se soit pas agi d'une édition limitée, l'avait bizarrement laissé s'épuiser (ce qui fut très vite le cas). Pour beaucoup, c'était là la première occasion d'entendre le film dans le mixage 6 pistes qui accompagnait les quelques copies 70mm sorties à l'époque (le film fut tourné en 35mm et projeté essentiellement en mono). La sortie de ce DVD, 16/9 et support obligent, rend le LD obsolète et, devant la magnificence de la copie, explique la raison pour laquelle l'abandon du procédé Technicolor en a frustré plus d'un. Côté son, la VO voit les fameuses 6 pistes d'époque remixées en 5.1, et la VF propose, au choix, le mono d'origine ou un traficotage 5.1 déroutant (préférez le mono, donc). Si la box charrie son petit lot de suppléments, c'est bien sûr le documentaire de l'increvable Laurent Bouzereau (55 minutes) qui constitue le morceau de choix. Impeccablement pensé et documenté, comme à l'accoutumée, il exploite au maximum la quantité relativement faible d'archives de tournage et insiste tout à la fois sur le challenge physique du tournage en pleine jungle et les multiples anecdotes qu'une telle aventure peut entraîner. Mais curieusement, à l'image du documentaire des **Dents de la Mer**, l'équipe de Bouzereau fait l'impasse sur les problèmes relationnels pour le moins tendus qui ont rythmé ce tournage. Exit donc le bras de fer et les coups bas échangés entre Lean et son producteur Sam Spiegel. Exit les violentes engueulades entre le réalisateur et sa vedette Alec Guiness, qui dut attendre de voir le film fini pour comprendre les orientations de son personnage (les deux hommes en étaient arrivés au point où, refusant de se parler sur le plateau, ils eurent recours à des intermédiaires). Exit la pression subie par Lean et due à une équipe américaine méfiante, pour qui ce british romantique n'avait pas les épaules assez larges pour mener à bien une telle entreprise. Lean, qui ne pleurait jamais, versa quelques bons litres de larmes sur la rivière Kwaï. Il aurait été bon de le préciser.

Mais c'est comme si, 43 ans après, il était encore nécessaire d'avoir une approche promotionnelle et de ménager les susceptibilités des acteurs du drame (la plupart sont pourtant décédés). La chose est d'autant plus étonnante que ce doc malgré tout passionnant est suivi d'un authentique film-promo d'époque. Présenté par William Holden en personne, ce mini making-of tente d'expliquer l'ampleur d'un tournage à une époque où les spectateurs se désintéressaient totalement des secrets de fabrication. Il ne faudra donc pas être surpris par le ton résolument didactique qui est ici employé. N'espérez pas en apprendre plus que ce que le doc vous a déjà appris, l'intérêt d'un tel document ne résidant que dans sa valeur purement historique. Idem pour **Naissance et Chute d'un Géant**, autre film promo qui s'intéresse, marketing oblige, uniquement au pont du titre. Nous avons déjà évoqué plus haut l'intervention de notre commando préféré, John Milius, et nous ne nous attarderons pas sur la galerie succincte d'affiches et de photos. Revenons donc au disque 1 qui, outre le film, un petit topo de stratégie militaire et un jeu parfaitement inutile, propose le score isolé de Malcom Arnold. On imagine aisément qu'une telle présence soit le fait du bofophile Laurent Bouzereau. En effet, «La Marche du Colonel Bogey», composée par Kenneth J. Alford en 1914 (et réorchestrée avec effets de contrepoints par Arnold), définit à ce point le film de Lean aux yeux du public, que la véritable musique originale est toujours demeurée étrangère à la notoriété. Elle est pourtant, par moments, d'une grâce certaine (voir, ou plutôt écouter à ce titre la confession des généraux peu avant le climax). La partition originale de **Kwaï** ne courant pas les rues, ce bonus est on ne peut plus appréciable. Un regret, pourtant, concernant ce très beau coffret : l'absence du passionnant documentaire sur la carrière de David Lean qui faisait intervenir à la fois le maître et certains de ses disciples les plus fervents (notamment Spielberg). On espère de tout cœur que ce document rare sera présent sur la très, mais alors très attendue édition spéciale de **Lawrence d'Arabie**.



EN PLEINE TEMPÊTE

(Warner)

En remake involontaire du **Deep Waters** d'Henry King (1948), le film de Wolfgang Petersen partage avec son aîné les mêmes atouts et faiblesses. Atouts dans la chronique quotidienne de la vie de pêcheur, qui parvient sans mal à nous faire croire que ces vedettes surpayées sont bel et bien des smicards de l'océan. Faiblesses dans l'obligation d'un climax qui justifie le statut de gros film de l'été, et qui ne surprend pas plus que ce que laissait entendre sa bande annonce. Pour une fois, les scènes d'exposition sont autrement plus riches en substance que les séquences d'action. Le commentaire audio du réalisateur ne nous apprendra ainsi rien de plus que l'incroyable unité de son casting et sa faculté à rendre vie et justice à ces personnages réels. Quant au commentaire de l'auteur du livre, Sebastian Junger, il rétablit une réalité des faits que la nécessité romanesque a malmenée par la force des choses. Ces deux commentaires audio ne sont pas sous-titrés ! Suivent une succession de featurettes dont un doc *HBO* (20mn) des témoignages des pêcheurs de Gloucester (4mn), une interview de James Horner (4mn) et des dessins de pré-production commentés (10mn). Le storyboard complet de trois séquences-clé, ainsi qu'une galerie de photos concluent cette édition honorable.



LA CHARGE HÉROÏQUE & LE MASSACRE DE FORT APACHE

(Editions Montparnasse)

Pour faire suite à la copie surnaturelle de **Rio Grande** parue chez le même éditeur, voici les deux derniers volets de la saga que Monsieur Cinéma en personne (dit John Ford) a consacré à la Cavalerie. Si les fastes du technicolor vous sont inconnues, les couleurs saturées et sublimes de **La Charge Héroïque** vont vous botter le cul. Coup de chapeau à l'éditeur qui a ainsi la bonne idée de ressortir de vieux films en rendant caduque l'adjectif «vieux». Bien sûr, côté œuvre, on penchera très nettement en faveur du crépusculaire **Fort Apache** et de son noir et blanc agressif (merci Archie Stout), le genre d'expérience filmique, limite mystique, dont on ne se remet généralement pas. D'ailleurs, un plan sur deux sur chacun des films vous prouvera que ni Spielberg ni MacTiernan ne s'en sont remis.
PS : la version française de **Fort Apache** est sortie à l'époque réduite à 108mn (au lieu de 123 aux USA). L'éditeur propose ainsi un disque double-face, une pour chaque version (VF courte, VOST longue)

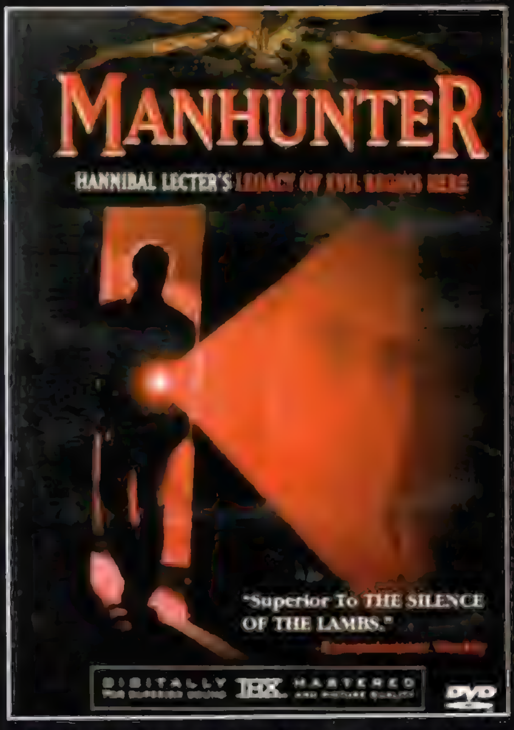
VIVRE ET LAISSER MOURIR, L'ESPION QUI M'AIMAIT & MOONRAKER

(PFC)

Bref retour sur la série bondienne qui n'en finit pas d'être titanesque. Pour ceux qui débarquent, on rappelle que chaque titre bénéficie d'une copie 16/9 de la balle, couplée à un montage de commentaires audio (qui fait occasionnellement parler les morts !), d'un making-of conçu pour l'occasion, et que chaque édition fait la part belle à un des techniciens-piliers de la saga (exemple : le directeur d'effets spéciaux Derek Meddings sur **Moonraker**), ainsi qu'un bonus spécifique au titre (analyse de deux séquences sur **Vivre et Laisser Mourir**). De quoi faire grincer le cuir du portefeuille.



LE SIXIEME SENS (Edition Spéciale) & MANHUNTER





Anchor Bay a un sens très à propos du marketing et a patiemment attendu la sortie d'**Hannibal** aux Etats-Unis pour rappeler au public que les aventures du Dr Lecter n'avaient pas débuté avec **Le Silence des Agneaux** (les lecteurs d'*Impact*, eux, le savent au moins depuis le n°6). Résumons : en 1986, Michael Mann est le producteur le plus thuné de la Terre grâce à sa série ***Miami Vice***. Le choc et la jalousie que lui procure la vision du **Police Fédérale Los Angeles** de William Friedkin le poussent d'abord à intenter un procès fumeux pour plagiat (ah ?), avant que le producteur De Laurentiis ne croise sa route, un roman de Thomas Harris sous le bras. Ce roman, c'est le «Dragon Rouge», un polar explosif qui conjugue un des premiers portraits de profiler (et pour lequel Mann «emprunte» à Friedkin l'acteur de **Police Fédérale**, William Petersen), un psychopathe bien cauchemardesque tel que le cinéma d'alors, hors fantastique, n'en produit pas, et enfin une figure sublime de psychanalyste manipulateur et cannibale. Mann, alors en pleine schizophrénie créative (ses séries cartonnent, ses films ne font pas un rond), va tirer ce matériau déjà bien consistant vers un pur cauchemar clinique, en compilant avec une logique qui lui est propre tous les «excès» visuels du cinéma d'alors (esthétique pub, clip, TV...) et rendre un manifeste qui, vu aujourd'hui, annonce très exactement la fin d'une ère et le début d'une autre. Véritable pic esthétique, tentative de renouveler de fond en comble le concept du thriller, Michael Mann est gonflé d'ambitions et réalise, mais un peu tard, que le public de l'époque (déjà gavé aux stéroïdes de Bruckheimer) n'est pas, mais alors pas du tout prêt. **Manhunter** est un échec, et c'est précédé de cette réputation qu'il fait un timide passage sur les écrans français. Devenu, en toute logique, le produit d'un culte mérité, le revoici paraître sous ses plus beaux atours.

L'édition spéciale d'*Anchor Bay* s'est ainsi offert un lifting ThiXé bienvenu, rendu nécessaire par des éclairages extrêmes qui ne pardonnent pas (à peu près (en VHS, certaines séquences du film disparaissaient littéralement derrière la saturation des couleurs), et un 16/9 qui rend justice au cinémascope de rigueur. Le chef-opérateur Dante Spinotti, qui a très largement bâti sa réputation sur ce film, fait tout logiquement l'objet d'un entretien judicieusement titré **The Manhunter Look**. A sa suite, une récente featurette fait défiler le casting, et propose, entre autres, un témoignage fascinant de l'acteur Tom Noonan qui faillit bien laisser la raison dans le rôle du tueur. Ceci constitue donc l'édition spéciale light, car à l'image du **Halloween** paru également chez *Anchor Bay*, une seconde édition double DVD propose également rien moins que le director's cut sur lequel fantasmaient depuis un moment bon nombre de partisans français. Pour les diffusions successives sur la chaîne câblée *Showtime*, Michael Mann avait revu, par trois fois, sa copie. Cette version, retitrée **Red Dragon**, se veut donc un montage définitif. Elle n'est en fait plus longue que de trois minutes, mais elle propose un tout autre enchaînement de séquences et recentre également la narration sur Lecter, laissé quelque peu à l'abandon dans la version salle. Cette seconde version n'a néanmoins pas bénéficié du même traitement à l'image que la version salle. Elle n'est donc à prendre que pour sa valeur historique. VO 5.1 (version salle) et 2.0 (director's cut). Sous-titres anglais.



ELEMENT OF CRIME

(Criterion)

Hé oui ! Deux ans avant **Manhunter**, un film danois fou, réalisé par un inconnu du nom de Lars Von Trier, suivait déjà les pas d'un flic sur les traces d'un serial-killer, une quête où il devait laisser une partie de son âme. Pari esthétique délirant, mettant en scène une Europe submergée par les eaux, et filmé dans des teintes exclusivement jaune, rouge et ocre, **Element of Crime** annonçait les obsessions de son auteur (en particulier ce désir impérieux d'hypnotiser son spectateur), citait sans complexe quelques plans de Francis Ford Coppola, donnait le rôle de la femme fatale à Me Me Lai (oui, oui, celle du **Dernier Monde Cannibale** !). Bref, vous l'avez compris, **Element of Crime** se posait là dans la catégorie Objet Filmique Non Identifié. Cette édition propose un documentaire de 52 minutes, **Tranceformer**, sur l'auteur dérangé, et donne à constater en quoi ce cerveau déglingué, incroyablement prometteur, a pu, au fil des années, cumuler comme compromission, obsédé qu'il était par une reconnaissance internationale et académique. Reste ce film incroyablement esthétisant, un véritable péché de jeunesse pour le chantre du Dogme.



BLACK NARCISSUS

(Criterion)

La couleur au cinéma ne date pas d'hier. Le cinéma en couleur date véritablement de ce film. Avant que le duo réalisateur/cinéaste le plus dément au monde, Michael Powell et Emeric Pressburger, ne se lance dans la production technicolor, personne n'avait vraiment prouvé en quoi la couleur pouvait se révéler un élément narratif fondamental. Toujours aussi vénéneux, plus de 50 ans après sa sortie, ce conte, qui voit un groupe de nonnes perdues dans l'Himalaya glisser progressivement dans un vertige de sensualité dangereuse, est un genre à lui seul, cumulant la chronique, le thriller et le fantastique dans un vertige graphique comme on en voit qu'une fois par siècle. Commenté par un Michael Powell à l'article de la mort et un Martin Scorsese survolté, cette édition *Criterion* est la seule manière possible de véritablement «voir» ce film, après la salle évidemment.



RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE

agent red

Après un passage chez Russell Mulcahy (**Assassin Warrior**), Dolph Lundgren a toujours aussi fière allure et l'air toujours aussi détaché dans ce recyclage de **Piège en Haute Mer** et de tous les récents films de sous-marins (**Octobre Rouge**, **USS Alabama** et **U-571**). Il interprète ici un commando des Marines confronté à des terroristes russes qui s'emparent d'un sous-marin US contenant un virus toxique. Leur but : le répandre au fond de l'océan afin de faire comprendre à tous les gouvernements que c'est pas bien de fabriquer des trucs pareils parce que ça tue la poiscaille. Le réalisateur s'y entend pour insuffler du rythme à une intrigue très prévisible, en piquant pas mal de plans à McTiernan ou à Tony Scott, ce qui donne vaguement l'impression que le film est correctement réalisé, alors qu'en fait il bénéficie d'un montage très nerveux. Elément amusant, l'intérieur du sous-marin, d'une propreté impeccable, est aussi vaste que celui d'un porte-avions ! Mais on retiendra surtout le couple de terroristes, presque touchants et particulièrement bien joués, auprès desquels le héros et sa donzelle font bien pâle figure.

FIP Vidéo présente *AGENT RED* (*CAPTURED* - USA - 2000) avec Dolph Lundgren - Randolph Mantooth - Natalie Radford - Alex Kuznetzov - Robert Donovan - Stephen Macht **réalisé par** Damian Lee

rouge sang

Alors qu'il se rend tranquillement chez ses parents, Trent, un jeune étudiant à côté de ses pompes prend en stop une prostituée qui vient d'être victime d'une tentative de viol par son paternel, un routier pas sympa qu'elle avait racolé. Celui-ci se lance à ses trousses tandis qu'elle entraîne son nouveau compagnon dans une équipée nymphomane plutôt gratinée, entreprenant de le déniaiser par des moyens radicaux...
Le seul et unique intérêt de **Rouge Sang**, c'est son personnage principal, Maya la pute, une dominatrice SM craquante interprétée par Kari Salyn, excellente comédienne dont la plastique avantageuse aurait de quoi réveiller un eunuque mort embaumé. Sa présence nous vaut quelques scènes assez chaudes, parmi lesquelles on retiendra celle où elle chevauche le pauvre Trent tandis qu'ils sont matés par un vieux libidineux en train de se tripoter, avant que Maya ne le surprenne et l'oblige à pratiquer une fellation sur le canon de son fusil à



▲ *Kari Salyn dans* ***Rouge Sang*** ▲

pompe pour le punir. Une image rigolote mais contrebalancée par celle où le père de Maya met sa fifille à genoux et lui ordonne d'ouvrir sa braguette, le tout ponctué de flashes-back incestueux plutôt glauques. Hormis ce côté provoc, la poursuite est mollassonne dans ce faux remake du **Dangereuse sous tous Rapports** de Jonathan Demme, à tel point qu'on attend avec impatience les scènes où la demoiselle se désape histoire de se rincer l'oeil. Ce qui, dieu merci, arrive assez fréquemment jusqu'à un final expédié en quatrième vitesse où Maya met un joyeux bordel dans la famille du crétin qu'elle a embarqué, avant de connaître un destin dicté par une morale douteuse.

Antartic Vidéo présente *ROUGE SANG* (*RED BLOODED* - USA - 2000) avec Kari Salyn - Kristoff Ryan Winters - Burt Young - Nick Pasco - David Keith **réalisé par** David Blyth

final voyage

Après **Agent Red**, *Phoenician Pictures* remixe **Die Hard** et **Titanic** avec les moyens du bord (assez conséquents pour ce type de production, tout de même). Dans **Final Voyage**, un paquebot est investi par des terroristes qui veulent piquer les bijoux de tous les membres de la jet-set montés à bord. Les seuls à ne pas avoir été pris en otage sont une gosse de riches et son garde du corps, lequel va s'empresser de sortir son gun pour tenter de remédier à tout ça. Cascades aériennes, débauche de matériel militaire (bateaux, avions de chasse, hélicos) et beaucoup de cadavres ponctuent un spectacle qui se distingue par sa volonté de concurrencer James Cameron tant bien que mal. Ainsi, on assiste à un naufrage scindé en deux types de plans : ceux où les passagers courent en braillant, et ceux où le paquebot explose et prend l'eau avant de couler en six secondes. C'est dans l'ensemble assez rythmé, au point qu'on ne s'ennuie pas une seconde malgré les apartés visant à étoffer les personnages secondaires... Mais le film permet surtout d'admirer la plastique d'Erika Eleniak (**Piège en Haute Mer**) et ce qu'on devine sous sa robe très moulante suffit à provoquer une certaine émotion. Quant à Ice-T en bad guy, il a droit à une mort culinaire tout droit sortie d'un Steven Seagal, dont on regrette ici cruellement l'absence.

FIP Vidéo présente *FINAL VOYAGE* (USA - 2000) avec Dylan Walsh - Erika Eleniak - Ice T - Claudia Christian - Stephen Macht - Chick Vennera **réalisé par** Jay Andrews

light it up

Situé à mi-chemin entre **Le Proviseur** et **Négociateur**, **Light it up** conte l'édifiante histoire d'un groupe de lycéens new-yorkais qui prend en otage un flic bedonnant et réclame qu'on leur rende leur prof préféré, qui a été limogé pour s'être plaint de la vétusté des locaux et avoir frappé un flingueur cagoulé surgi en pleine classe. Accusés à tort d'avoir tiré sur le flic qu'ils détiennent, les élèves sont assiégés par la police qui n'a qu'une envie : les descendre avant les infos du lendemain matin...
Beaucoup de palabres et vraiment pas beaucoup d'action dans ce film à message où les moyens déployés par la police apparaissent comme légèrement disproportionnés par rapport à la cible désignée, puisque sont mobilisés autant de voitures et d'hélicos que dans **Die Hard**. On regarde ça d'un œil blasé jusqu'à un final mélo où on découvre que l'un des lycéens a repeint le grenier comme la chapelle Sixtine, une œuvre qui émeut tellement leur otage qu'il se rallie à la cause des ravisseurs ! A signaler la présence de Judd Nelson, élève turbulent dans **Breakfast Club** en 84 et aujourd'hui prof sympa dans **Light it up** en 2000. C'est dire l'évolution de sa carrière. A part ça, la musique rap orchestrale de Harry-Gregson Williams, complice de Hans Zimmer et compositeur du score d'**Ennemi d'Etat**, est plutôt sympa.

PFC Fox Vidéo présente *LIGHT IT UP* (USA - 2000) avec Usher Raymond - Rosario Dawson - Robert Richard - Clifton Collins Jr. - Sara Gilbert - Forest Whitaker - Judd Nelson - Vanessa Williams **réalisé par** Craig Bolotin



▲ *Usher Raymond & Forest Whitaker dans* ***Light it up*** ▲

hoop basket

Alternant scènes de basket mal foutues et séquences de conversations tellement mal jouées qu'elles en deviennent gaguesques pour peu qu'on soit bien disposé (l'un des acteurs gesticule aux quatre coins du cadre dès qu'il a une ligne de dialogue), **Hoop Basket** fait partie de ces productions à tendance rap conçues pour on ne sait trop qui, se distinguant par un scénario inexistant (en gros, une infiltration dans une équipe de basket soupçonnée d'avoir flingué un de leurs membres pour une histoire de trafic de came) et par une technique très défaillante (un personnage sort du champ à droite et y rentre par la gauche dans le même plan !). Si on est un fan de basket, mieux vaut revoir la scène d'ouverture de **Ricochet** et oublier ce truc informe qui donne de sérieuses démangeaisons dans le doigt posé sur la touche accéléré de la télécommande... même s'il est fortement recommandé d'appuyer sur la touche eject et de trouver autre chose de plus intéressant à faire. Comme dormir, par exemple, ou regarder un documentaire sur les otaries. C'est gentil, les otaries, et puis ça joue au ballon, en plus.

Antartic Vidéo présente *HOOP BASKET* (*HOOP SOLDIERS* - USA - 2000) avec Cassandra King - A.J. Jarrell - Tank - Greg Nigro **réalisé par** Chris Roberts



▲ ***Hoop Basket*** ▲

Pin-up

MONIQUE PARENT

«Je n'ai jamais fait un seul film dont je sois vraiment fière. Ça me déprime...»

S'il existait des Awards pour les B-movies et les Scream Queens, Monique Parent en recevrait automatiquement un d'honneur. Une carrière exclusivement constituée de nanars, pour la plupart inavouables, ça se consacre ! Très prolifique depuis ses débuts en 1992, elle a déjà plus de 60 titres à son actif, du thriller érotique sans scénario au film de monstre idiot, se plaçant ainsi ex-aequo avec sa collègue Julie Strain, qui avait pourtant deux ans d'avance sur elle. *«Quand je suis arrivée à Los Angeles pour devenir actrice, j'étais prête à travailler sans relâche, à accepter n'importe quel rôle, même les plus déshabillés. Je n'ai jamais eu honte de me montrer nue. D'ailleurs, à la plage, je vais toujours bronzer chez les nudistes»* déclare Monique Parent, qui se découvre une passion pour la comédie dès son plus jeune âge, sur les planches de son école. *«A trois ans déjà, mes parents m'avaient inscrite à des cours de danse. J'ai ainsi pu me rendre compte très vite que le milieu du spectacle m'attirait. Mais en grandissant, je suis redescendue de mon nuage, consciente qu'il s'agissait d'un métier difficile et pas très rassurant d'un point de vue financier. Je me suis donc résignée et j'ai ouvert un magasin de fringues. Comme je ne me suis jamais sentie l'âme d'une femme d'affaires, j'ai très rapidement mis la clé sous la porte. C'est à ce moment que j'ai décidé de jouer le tout pour le tout. J'étais encore jeune, et si je comptais devenir actrice c'était maintenant ou jamais ! Je n'avais pas envie de finir comme toutes ces femmes aigries qui regrettent de ne pas avoir saisi certaines occasions dans leur vie. Ça passe ou ça casse, mais au moins, moi j'ai essayé».* Quelques jours plus tard, elle se retrouve à dégrafer son tailleur sur le plateau de **Secret Games**, un polar cochon du pornocrate Gregory Dark, avec qui elle tourne ensuite **Body of Influence**. *«Je ne comprenais rien à ce que le réalisateur voulait. D'ailleurs, je ne suis pas sûre qu'il le savait lui-même. J'étais censée me présenter à 3 heures de l'après-midi et repartir à 6 heures du soir, mais je n'ai été libérée qu'à 8 heures le lendemain matin tant toute l'équipe faisait preuve d'incompétence. Pour un réalisateur de films X, habitué aux tournages en quatrième vitesse, ça craint !».* Suivent **Buford's Beach Bunnies**, **Sex and the Single Alien**, **Night Eyes 3**, **Dragon Fire**, **Divorce Law**, **Sexual Outlaws** et **Péchés Capitaux**, tous tournés la même année (1993). *«Pour la plupart de ces films, quelqu'un m'appelait et me disait : «Eh, Monique, qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? Rien ? Tant mieux ! Dis, tu ne voudrais pas venir quelques heures là, ça nous rendrait bien service». Alors j'y allais, je faisais ce qu'on me demandait, c'est-à-dire me déshabiller, je ramassais mon chèque et le tour était joué. Souvent, je n'étais même pas créditée au générique».*

Très rapidement, Monique Parent prend conscience qu'elle est avant tout embauchée pour ses atouts physiques et qu'elle ne travaille donc pas pour la postérité. *«En plus, je ne suis pas si bien foutue que ça ! Je crois que je suis dans la moyenne, normale. Mais c'est sûrement ce qui plaît à tout le monde en fait. Les hommes me trouvent abordable et les femmes peuvent s'identifier à moi plutôt que de développer un complexe d'infériorité. A partir du moment où mon nom a commencé à faire vendre quelques cassettes de plus aux producteurs, ils l'ont mis sur la jaquette ! Mais niveau réputation, c'est pas terrible. Alors je suis devenue de plus en plus gourmande. Je prenais tout ce qu'on me proposait, sans exception. J'ai par exemple tourné simultanément* ***Perfect Gift*** *et* ***Sunset After Dark****. Je faisais 12 heures sur un plateau, puis 12 heures sur l'autre, et ainsi de suite pendant trois jours. Juste après, la veille de mon mariage, je passais une audition pour* ***Vicious Kiss*** *de Donald Farmer le matin, et l'après-midi, j'allais tourner toutes mes scènes dans* ***Galaxy Girls****. Dans un cas, on me demandait juste de lire trois lignes et dans l'autre de montrer mes seins avant de me faire tuer. C'était parfait, je n'avais même pas à me concentrer. En rentrant de voyage de noces, j'ai même joué dans un film que réalisait mon agent, pour le dépanner. Il m'avait prévenue dès le départ que ça serait nul. Apparemment, il n'avait pas du tout l'intention d'essayer de faire un bon film. C'était juste un moyen de payer ses impôts».* Entre 1995 et 1997, elle allonge sa filmo d'une bonne trentaine de films supplémentaires, parmi lesquels **Mirror Mirror 3 : The Voyeur**, **Midnight Confessions**, **Blonde Heaven**, **Married People**, **Single Sex 2**, **Revenge of the Calendar Girls**, **Dark Secrets**, **Dance of Desire**, **Stripshow** ou encore **Sweetheart Murders**. *«Que des navets, dont certains étaient dirigés par des pervers ! Sur* ***Revenge of the Calendar Girls****, pendant le tournage d'une scène assez chaude, un pote du réalisateur nous filmait en même temps au camescope et incitait mon partenaire à y aller plus franchement. C'est vraiment un milieu de tordus. Il n'y en n'a pas un pour rattraper l'autre. A part Fred Olen Ray, avec qui j'ai fait* ***Masseuse*** *et* ***Maximum Revenge****, et Jess Franco, que j'ai côtoyé à l'occasion de* ***Tender Flesh****. Leurs films ne sont pas très bons, mais au moins, ils ont de l'expérience, savent ce qu'ils veulent et aiment ce qu'ils font».*

■ Damien GRANGER ■





■ *Monique Parent, la SOS Nichons d'Hollywood* ■

COURREZ-VOUS ASSEZ VITE POUR LEUR ÉCHAPPER ?



C U T

Un maniaque
que rien
n'arrête...

Vous n'y couperez pas !



Un festival d'effets spéciaux pour un suspense terrifiant

En DVD et VHS

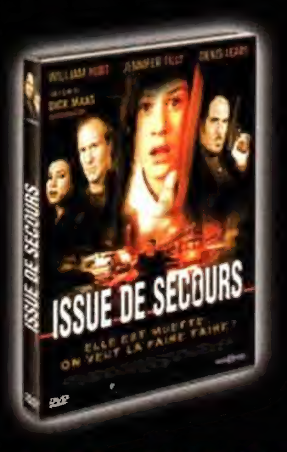
Elle a assisté à
un meurtre...



ISSUE DE SECOURS

Des tueurs
sont à ses trousses...

Un thriller signé Dick Maas
(L'ascenseur)



Une course poursuite à 300 kmh

En DVD et VHS

SKYROCK
www.skyrock.com



